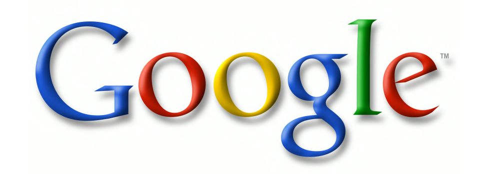



UC-NRLF
$B 296 826


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



LA PRIÈRE
DU
CŒUR DE JÉSUS

Réflexions dogmatiques et morales

SUR

L'ORAISON DOMINICALE

PAR

M. l'Abbé H. VERNHET

Missionnaire Apostolique



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, Rue d'Assas et *Rue de Vaugirard, 76*

—

LA PRIÈRE

DU

CŒUR DE JÉSUS

LA PRIÈRE

DU

CŒUR DE JÉSUS

RÉFLEXIONS DOGMATIQUES ET MORALES

SUR

L'ORAISON DOMINICALE

PAR

M. l'Abbé H. VERNHET

Missionnaire Apostolique.



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

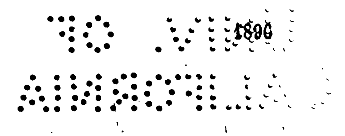
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, Rue d'Assas et *Rue de Vaugirard, 76*

1896

Colra





1890

Saint-Etienne. — Imprimerie BOY, rue de la Loire, 13.

BIENHEUREUSE VIERGE

MARIE

Mère immaculée de Jésus.

L'auteur de cet opuscule, consacré à l'étude, à la méditation et à la diffusion de la merveilleuse prière du Cœur de Votre divin Fils, en dépose à vos pieds le premier et très respectueux hommage.

Trésorière de son amour ; distributrice de ses grâces ; toute-puissante sur « ce Cœur qui a tant aimé les hommes » ; si vous daignez agréer cette humble dédicace, vous aurez accordé à l'œuvre et à l'ouvrier, une de vos plus maternelles bénédictions.

Votre indulgente miséricorde ne saurait oublier, ô Mère chérie, que si le livre n'est pas à la hauteur du sujet, il émane du cœur, fidèle et plein de bon vouloir, d'un de vos enfants les plus dévoués et les plus reconnaissants.

H. VERNHET.

AU LECTEUR

Prêchées, sous forme de conférences, dans la chapelle du premier monastère de la Visitation, à Paris, les réflexions sur la PRIÈRE DU CŒUR DE JÉSUS *n'étaient pas destinées à la publicité.*

Des personnes, fort graves et dignes d'être écoutées, ont persuadé à l'auteur qu'il serait plus conforme à sa vocation et à la mission qu'il a reçue, de leur donner un champ d'action plus vaste :

« *Soutenir et fortifier des âmes ferventes, dont la vie de sacrifice est une continuelle protestation contre les principes, les mœurs et les tendances du monde, est une bien bonne œuvre, sans doute.*

« *Mais, porter plus loin la lumière et la chaleur; communiquer, aux gens qui vivent dans le siècle, l'intelligence et le courage de la vie; fournir à certaines âmes, trop imbues de l'esprit de mensonge, l'occasion de converser*

quelquefois avec la Sagesse des cieux, serait, assurément, plus apostolique :

« *Au monde, saturé d'orgueil, envahi par un affreux égoïsme, il est urgent de faire connaître les dispensations miséricordieuses du grand mystère d'amour, caché, dès l'origine des siècles, dans le Cœur de Jésus.*

« *Aux catholiques fidèles, il importe de fournir, constamment, de nouveaux sujets de lectures et de méditations.*

« *Aux ouvriers de la vigne du Seigneur, il est utile de mettre entre les mains un outil de bon aloi, fait d'une doctrine substantielle, sûre et puisée aux meilleures sources.* »

Décidément, il a fallu se mettre à l'œuvre ; l'auteur en a pris son parti.

Il n'a, certes, pas la prétention de combler une lacune. Les livres du même genre surabondent ; et il croit sincèrement que la presse en gémit. Mais il sait aussi qu'un missionnaire apostolique ne prêche jamais assez. « *Prêche le Verbe, lui a dit saint Paul ;* « *insiste à temps et à contre-temps* » *(1).*

Prêche par la parole, par la plume, par l'exemple. Ce que l'Apôtre ne dit pas explicitement, il faut le lire entre les lignes. « *Fais* « *ton œuvre d'Évangéliste ; remplis ton minis-*

(1) 2 *Tim.*, IV, 2.

« tère » (1). Les Évangélistes prêchaient et ils écrivaient. On ne peut pas remplir son ministère, uniquement avec les œuvres de la parole.

Quand tu auras travaillé dans la mesure de tes moyens et de tes forces; alors, seulement, tu auras le droit de manifester ainsi tes ambitions : « J'ai vaillamment et fidèlement combattu le « bon combat; il ne me reste plus qu'à recevoir, « de mon Seigneur et de mon Juge, la couronne « de justice » (2).

Après les conseillers encourageants dont l'auteur a recherché les avis, sont venus les conseillers opportunistes, timides, prudents et sages, selon le monde; d'autant plus officieux et empressés à formuler leur jugement, qu'on les a moins consultés.

Aujourd'hui, disaient-ils, « les hommes ne « supportent plus la saine doctrine. Ils veulent « des maîtres qui leur plaisent et ne chatouillent « pas désagréablement leurs oreilles. Ils em« pêchent la vérité d'arriver jusqu'à eux et « n'aiment que les fables et les romans » (3).

Ces chrétiens honoraires parlent comme saint Paul. Puis, ils ajoutent : « Prenez garde; votre livre est sérieux, aura-t-il du succès? »

Que cette préoccupation hante le cerveau des

(1) *2 Tim., IV, 5.*
(2) Ibid., 7.
(3) *2 Tim., IV, 4, 5.*

écrivains à tant la ligne, dont les produits sont, la plupart du temps, une spéculation commerciale ; cela se conçoit.

Mais l'homme de Dieu, le missionnaire apostolique, chargé officiellement de répandre la vérité, peut-il avoir même la pensée de s'arrêter à pareille sollicitude?

L'Apôtre, au besoin, lui rappellerait, sans hésiter, que cette question ne le regarde pas :

« *Ce n'est pas celui qui arrose ou celui qui* « *plante qui est quelque chose, lui dirait-il;* « *mais celui-là seul qui donne la fécondité,* « *Dieu* » *(1).*

Or, le Cœur de Jésus a formellement promis à la Bienheureuse Marguerite-Marie de bénir et de seconder puissamment, de rendre même irrésistibles, les efforts des prêtres qui travaillent à le faire connaître et à le faire aimer (2).

Dans la pensée de l'auteur, la PRIÈRE DU CŒUR DE JÉSUS *n'a pas d'autre but.*

Loué soit donc, à jamais, et adoré par tous les hommes, en tous les lieux du monde et sous toutes les formes possibles, le Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fera germer cette semence, pour sa plus grande gloire !

(1) 1 Cor., III, 7.

(2) Vie de la B. Marguerite-Marie, *écrite par elle-même.*

LA PRIÈRE DU CŒUR DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER.

La Prière du Cœur de Jésus.

La crise et le remède. — L'Oraison Dominicale. — Son excellence. — Sa rectitude. — Coup d'œil d'ensemble. — Philosophie divine du *Pater*.

« La Nation du Christ » traverse, en ce moment, une crise redoutable ; sorte de fièvre pernicieuse, faite d'orgueil et de matérialisme, que les plus optimistes déclarent humainement incurable.

Mais tout ce qui est impossible à l'homme est facile à Celui qui a fait, nous dit son divin Esprit, « les nations guérissables » (1).

Les vrais catholiques de France n'ont pas la

(1) Sap., I, 14.

moindre illusion sur ce point. Ils savent aussi que Dieu est naturellement incliné à se laisser fléchir par leurs prières. N'est-il pas écrit que « la prière des humbles pénétrera les Cieux » (1)?

Des millions sont engloutis dans les substructions gigantesques de la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre. Mais, le fondement le plus solide, le plus inébranlable de ce temple auguste du Vœu national, est le cœur de la France, contrite et pénitente, qui croit, qui espère et qui prie.

Dieu s'est formellement obligé à exaucer toutes les prières qui s'y feront au nom de son Fils Jésus (2).

Rien de plus certain.

Quand le Verbe de Dieu a voulu réconcilier l'homme avec son Père, il s'est fait homme, pour être, auprès de la justice divine, notre intercesseur indiscutable et nous apprendre, par ses exemples et ses paroles, la toute-puissante vertu de la prière.

Depuis le péché, l'homme ne savait plus prier, dit saint Thomas, soit qu'il eût peur de Dieu, soit qu'il n'eût pas conscience de ses besoins ou qu'il ne sût pas les exposer, il avait oublié de s'adresser à Celui qui, seul, pouvait le soutenir dans la poursuite de ses destinées.

C'est pourquoi le Cœur de Jésus est intervenu,

(1) Eccli., XXXV, 21.
(2) Jean, XLV, 18.

pour lui rendre l'intelligence de la situation et lui donner les enseignements de sa grâce.

Et voilà que le Verbe fait chair passe des nuits entières, sous les yeux de ses Apôtres, à s'entretenir avec son Père des Cieux.

Dans les conversations intimes, où il fait leur éducation, il leur répète sans cesse, « qu'il faut toujours prier et ne jamais se lasser » (1).

Il leur montre dans la Chananéenne, dans la Samaritaine, dans la pieuse Madeleine, des types et des apôtres de la prière triomphante.

Il fait ainsi germer dans leur âme le désir de prier avec lui.

Mais ils ne savent comment s'y prendre.

« — Seigneur, lui disent-ils un jour, enseignez-nous à prier » (2).

Le Cœur adorable de Jésus n'attendait que ce bon mouvement, provoqué par ses exemples et ses leçons.

C'est alors que jaillit du foyer ardent de son intelligence et de son amour infini, la plus sublime expression de la religion de l'homme envers son Dieu :

L'ineffable, courte, parfaite, irrésistible prière, ui est la vraie prière du Maître, l'Oraison Domini-e, si connue sous le nom de *Pater*, son premier mot, sa première excellence.

(1) Luc, XVIII, 1.
(2) Luc, XI, 1.

Cette leçon divine est le traité le plus substantiel et le plus complet de tout ce que l'homme doit savoir, croire et pratiquer pour atteindre sa fin.

Ce serait outrager gravement le Cœur de Jésus, que de ne pas étudier, méditer, approfondir autant qu'il est en notre pouvoir, la prière dont le Maître a voulu faire, tout à la fois, un enseignement, un bouclier, une arme offensive et défensive, un moyen absolument sûr d'obtenir la grâce; dont tous les mots sont marqués au coin de la plus lumineuse de ses révélations.

La voici :

C'est en lettres d'or que nous voudrions la transcrire, ô Jésus! c'est avec le charbon ardent qui purifia les lèvres de votre prophète, que nous désirerions la graver, en caractères ineffaçables, sur notre pauvre cœur. Ouvre-toi, mon cœur; aspire avec force cette divine effusion de la grâce! Recueille-toi, mon esprit; compte, avec amour, sans en oublier un seul, tous les mots qui sortent comme autant de pulsations ineffables, du Cœur miséricordieux de Jésus! Silence, mon âme; silence, néant; c'est l'Être, le Verbe, la Pensée, la Sagesse, la Vérité de Dieu qui a la parole!

Et il leur dit : « Quand vous priez, parlez ainsi :

« NOTRE PÈRE QUI ÊTES DANS LES CIEUX, QUE VOTRE « NOM SOIT SANCTIFIÉ.

« QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE.

« QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE, SUR LA TERRE « COMME AU CIEL.

« DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI LE PAIN NÉCESSAIRE A « NOTRE SUBSISTANCE.

« ET REMETTEZ-NOUS NOS DETTES, COMME NOUS LES « REMETTONS NOUS-MÊMES A CEUX QUI NOUS DOIVENT.

« ET NE NOUS INDUISEZ PAS EN TENTATION ; MAIS « DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

« AINSI SOIT-IL » (1) !

C'est tout et cela suffit.

« Ne parlez pas beaucoup en priant, comme font « les païens. Ils s'imaginent qu'à force de paroles « ils seront exaucés, disait encore, à ses disciples, « le Seigneur Jésus :

« Votre Père sait de quoi vous avez besoin, « avant que vous le lui demandiez » (2).

Oui, Maître. Il vaut mieux répéter souvent votre prière substantielle et parfaite, que de la délayer dans un bavardage inutile.

Le texte de l'Oraison Dominicale, tel qu'il a été adopté par la liturgie de l'Église, diffère très peu de celui de saint Matthieu. Comme il est récité à la sainte Messe et dans les prières publiques, nous le reproduisons ici. C'est lui, d'ailleurs, qui servira de base à nos réflexions.

(1) Matth., VI, 9.
(2) Matth., VI, 7, 8.

ORAISON DOMINICALE.

Notre Père, qui êtes aux cieux,

Que votre nom soit sanctifié ;

Que votre règne arrive ;

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ;

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons a ceux qui nous ont offensé ;

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation ;

Mais délivrez-nous du mal.

Ainsi soit-il !

On a dit et redit bien des fois que le *Pater* est la plus excellente de toutes les prières. C'est d'une telle évidence, qu'il semble superflu d'en essayer la démonstration.

La sagesse de l'homme est si courte, cependant, son esprit si léger, sa réflexion si peu sérieuse, que le Docteur divin ne nous en voudra pas si nous en disons quelques mots. Son Cœur est plein de condescendance pour la faiblesse humaine.

L'Œuvre qui se présente avec le nom et la signature d'un génie bien connu, est toujours l'objet de l'admiration universelle. Elle est classée, sans examen et au premier rang.

A ce titre, L'Oraison Dominicale est incontestablement hors concours, puisqu'elle a pour auteur le Verbe, la Sagesse, l'Intelligence, l'Amour de Dieu fait Homme. Son excellence n'admet aucune comparaison ; sa supériorité est infinie.

C'est précisément ce qui fait, dit l'Ange de l'École, que nulle prière ne saurait être plus sûre et plus efficace.

Qui connaît, mieux que le Seigneur Jésus, la Volonté divine et ce qu'elle attend de la créature intelligente et libre faite à son image ?

Il est notre Médiateur unique, notre Prêtre éternel. Il a dicté sa prière ; il l'a apprise littéralement à ses Apôtres, comme on enseigne une leçon à de petits enfants. Tous les mots en sont divinement choisis, divinement expressifs, éloquents, capables de toucher le Cœur de Dieu, bien plus sûrement que toutes les formules des hommes, même les plus pieux.

Que peuvent concevoir et dire les hommes, qui ne soit infiniment mieux conçu et mieux dit par votre Cœur, ô Jésus, notre Docteur et notre Maître dans l'art de prier !

Au point de vue rationnel, comme elle est insinuante l'Oraison Dominicale !

Elle rend au Seigneur toute gloire et tout hommage ; célèbre ses adorables perfections ; lui rappelle toutes les manifestations de son amour sans

limites ; celle, surtout, qui nous rend les frères de son Fils et nous permet, en conséquence, de lui donner à lui-même le doux nom de PÈRE. Comment pourrait-elle ne pas nous concilier ses faveurs ?

Ce n'est pas tout.

L'incontestable efficacité du *Pater* tire encore sa raison d'être de ce que saint Thomas, dont nous exposons la doctrine, appelle sa rectitude.

Un mot suffit pour donner l'intelligence de cette parole.

Nous n'avons le droit de demander à Dieu, que ce que nous pouvons légitimement désirer. Encore faut-il le faire dans l'ordre qui convient le mieux à nos besoins réels.

Saint Augustin, résumant en trois mots toute l'économie de la prière, exprime en ces termes la même pensée : *Boni*, *bona*, *bene petite*, C'est-à-dire : Soyez en telle situation pour prier, que rien ne mette obstacle au succès de vos demandes ; demandez de bonnes choses et demandez-les bien.

Or, en priant avec Notre-Seigneur, nous ne saurions être en meilleure situation pour obtenir la bienveillance de Dieu.

Maintenant, voici l'ordre admirable de notre irrésistible oraison.

Ce qu'il y a de plus urgent pour nous, évidemment, c'est d'atteindre notre fin suprême : Glorifier Dieu et obtenir ainsi notre glorification.

Le *Pater* commence par là.

Nous disons à Celui que nous avons appelé Notre Père : *Que votre nom soit sanctifié !* C'est sa gloire. *Que votre règne arrive !* C'est notre participation à cette gloire ; c'est notre fin.

Qui veut la fin, veut les moyens.

Votre gloire et notre glorification, ô Père, ne peuvent être que le résultat de nos vertus, de nos mérites, de notre soumission absolue à vos lois et à vos commandements ; *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel !*

C'est le moyen unique.

A la condition, toutefois, que Notre Père nous soutiendra dans cette vie du temps où nous devons conquérir la gloire des Cieux.

Il est donc indispensable que l'homme demande le soutien de sa double vie, naturelle et surnaturelle : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien !*

Pain matériel pour le corps ; pain de la Vérité pour l'Intelligence ; pain eucharistique pour la vie divine, que nous a communiquée, par son Incarnation, notre divin Instructeur dans la science de la prière.

Sur notre route, nous rencontrerons mille difficultés ; des obstacles de toute nature ; des angois-

ses, des peines souvent très dures. Tout cela nous affaiblit ; nous enlève le courage et les forces pour la lutte. Et toutes ces misères sont les fruits du péché.

Qui nous en débarrassera? Qui renversera la plus infranchissable de toutes les barrières entre le Ciel et nous?

Seul, vous le pouvez, Père des Cieux : *Pardonnez-nous nos offenses !*

Seul, vous pouvez aussi mettre un frein à l'ardeur de nos passions, aux attaques incessantes des concupiscences, aux suggestions hypocrites du Satanisme. En conséquence, nous vous en supplions : *Ne nous induisez pas en tentation !*

Mais, plutôt, si le mal, le vrai mal, le seul vrai mal à vos yeux, nous privait un instant de votre grâce, qui peut remettre les péchés, si ce n'est vous (1)? O Dieu de miséricorde : *Délivrez-nous du mal !*

En vérité, c'est une délicieuse et suave prière que le *Pater*. Elle est le résumé, l'admirable *Compendium* de tous les mystères d'amour, renfermés dans le Cœur adorable du bon Maître.

C'est l'amour éternel pris dans le sein du Père : Notre Père qui êtes aux Cieux; transporté par le Fils sur la terre, dans un cœur d'homme, l'Homme-Dieu, devenu notre Frère. Comment

(1) Luc, v, 21.

aurions-nous, sans cela, la sublime hardiesse d'appeler Dieu : Notre Père?

C'est la communication du Saint-Esprit, éternel amour du Père et du Fils, qui est le principe de ce cri filial de notre âme oppressée : Père! Père (1) !

C'est le rejaillissement de cet amour sur tous les membres de la famille humaine, famille de frères, entourant notre Frère aîné Jésus-Christ, et disant tous avec le même cœur, le Cœur de Jésus : Notre Père!

Voici une belle remarque de saint Thomas, à ce propos (2). Ceux qui adoptent des enfants le font, dit-il, parce qu'ils n'en ont pas.

Et Dieu, Père Éternel d'un Fils parfait, nous adopte. Il étend jusqu'à nous l'amour infini qu'il a pour ce Fils.

Et c'est le Fils qui le presse de faire cet acte de miséricorde : « Aimez-les, mon Père, du même amour que vous avez pour moi » (3).

Qui nous donnera de comprendre ce que nous devons à Jésus-Christ et à notre Père des Cieux, pour ces mystères, pour ces excès d'amour!

Abîme-toi, mon âme, dans ces profondeurs divines du Cœur insondable de Jésus! Que l'Oraison du Maître ne soit jamais proférée par mes

(1) Rom., VIII, 15.
(2) Opusc., V.
(3) Jean, XVII, 26.

lèvres, si elle n'est pas l'écho de l'ardent amour de mon cœur !

Oui, mon âme, abîme-toi ; c'est le mot.

S'abîmer dans la contemplation de son néant, est une des conditions essentielles de la prière. Ainsi s'anéantissait la très sainte humanité du Sauveur, quand il priait sur la terre, pour notre rançon (1).

Ainsi le voyons-nous anéantir, autant qu'il le peut, son Être tout entier, dans l'Eucharistie, où il veut vivre et prier toujours pour nous (2).

La suprême excellence du *Pater* est son humilité. Le Cœur de Jésus, en nous le dictant, nous a donné une leçon pratique de haute philosophie.

A quelque point de vue qu'on l'envisage, la prière est, en effet, de sa nature, un acte d'humilité profonde.

C'est l'humiliation nécessaire de la créature, du néant qui se connaît, devant l'Être qui l'a fécondé. Le Néant n'est rien, ne sait rien, ne peut rien. L'Être est tout, sait tout, peut tout. Se placer devant cet infini, dans la vérité de sa situation ; savoir ne rien attendre que de sa générosité, c'est l'acte d'humilité qui a sauvé le monde et ne cesse de sauver les âmes.

C'est la Philosophie sublime du *Pater*.

(1) Philip., II, 7.
(2) Hébr., VII, 25.

Le prince des révoltés n'a jamais voulu la comprendre. Voici un trait qui le peint au naturel et nous donne, en même temps, la clef de l'éloignement du monde pour la prière des humbles, celle qui pénètre les cieux.

Lorsqu'il apparut sous une forme humaine à Miss Diana Vaughan, dans le *sacrum regnum* palladiste de Charleston, Lucifer, qu'elle vénérait alors comme le Dieu bon, la retint, au moment où elle tombait à genoux pour l'adorer, et lui dit cette parole digne de son orgueil : « Demeure debout, ma fille chérie, la prosternation est humiliante, et je n'humilie jamais ceux que j'aime et qui m'aiment » (1).

L'Auteur de la divine prière disait, au contraire, à la B. Marguerite-Marie : « Mon amour triomphe dans l'humilité. »

— Je n'en ai jamais perdu le « souvenir », racontait la Bienheureuse. Aussi, toujours et partout, elle parlait de son néant.

Elle avait raison ; c'était là sa grandeur. La seule vraie grandeur, n'est-ce pas la grandeur qui peut descendre ?

« — Reste debout, ne t'abaisse pas, écrivait, sous l'inspiration de l'orgueil satanique, le philosophe de Genève ; tu seras toujours assez près de terre. »

Philosophie de reptile, et digne de mépris.

(1) *Mémoires d'une ex palladiste.*

— Fils du Ciel, descends, au contraire, humilie-toi, répond la Sagesse chrétienne, descends infiniment ; cela veut dire qu'il y a des espaces indéfinis au-dessous de toi.

Et, dans ces profondeurs insondables où il se plonge, par un acte formel de sa volonté libre, le chrétien qui prie, retrouve certainement tous les vrais grands hommes de la terre, tous les élus de Dieu. Il descend avec eux à la suite de l'Ange, de la B. Vierge Marie et du Médiateur unique, le très humble Intercesseur Jésus, dont le Cœur ardent ne cesse de dire à son Père : « Aimez-les, ô mon Père, du même amour que vous avez pour moi ! »

Et le Ciel entend le cri de tous ces cœurs, réunis dans la même pensée ; le cri de l'amour triomphant dans l'humilité ; le cri du Cœur de Jésus.

Il retentit sous les voûtes éternelles, comme l'écho de la prière du Maître.

Pater! Pater!

CHAPITRE II.

Père.

Titres de la divine paternité. — Création. — Providence. Adoption. — Éducation — Devoirs des fils.

Arrêtons-nous à ce nom de Père, qui demande une méditation sérieuse.

Il est plein de mystérieuses révélations. Il est le fruit de l'amour du Cœur de Dieu. Il renferme l'histoire de nos origines et le code sacré de nos devoirs.

Dieu est notre Père à trois titres, qui sont trois actes d'amour infini.

Il nous a créés;

Il nous conserve;

Il nous a élevés, en nous adoptant, à sa vie divine.

Dieu a créé l'homme d'une façon toute spéciale ; c'est pourquoi nous l'appelons : Notre Père.

D'un seul mot il a tiré le monde du néant : « Il a dit et tout a été fait » (1).

Mais quand il a voulu créer l'homme, il a tenu conseil, le Conseil intime de son adorable Trinité : « Faisons l'homme ». On dirait qu'il va faire la plus importante de ses œuvres extérieures.

Oui; « Faisons l'homme, à notre image et ressemblance » (2).

Et, tandis que l'univers vient de Dieu, purement et simplement, l'homme, qui vient aussi de Dieu, porte le sceau, l'empreinte de sa ressemblance avec son auteur.

C'est le signe certain d'une filiation plus haute que celle de toute autre créature.

Dieu est Intelligence : Il a fait l'homme intelligent.

Il est Charité : Il a mis au cœur de l'homme un reflet de sa bonté, de son amour.

Il est Volonté : L'homme a été doté par lui d'une volonté libre. Seuls, dans la création, nous pouvons lui rendre de vrais hommages, des hommages glorieux pour Lui, parce qu'ils sont libres. Il est notre Père parce que nous sommes libres. Il n'est pas, au même titre, le Père des autres créatures.

Images de la Trinité toute entière, nous avons l'Être comme le Père, l'Intelligence comme le Fils,

(1) Ps., XXXII, 9.
(2) Gen., I, 26.

l'Amour comme le Saint-Esprit. Comme les trois personnes divines, la créature raisonnable, l'homme, a dans son Être, dans son Intelligence, dans son Amour, une même vie, une même félicité.

Et, de plus, il est Roi.

Comme Dieu, dont il est l'image, il règne sur toute la création : Éléments, animaux, tout lui est soumis ; il est né pour le commandement. Son empire a été singulièrement amoindri, mais non totalement enlevé par le péché.

Il exerce cet empire même sur lui ; sur son être matériel et moral. On sent bien que le Roi des Rois affirme en lui sa divine paternité.

Toutefois, ce qui rend encore plus frappante notre ressemblance avec le Père des Cieux, c'est l'immortalité de notre Être.

« Car Dieu, dit le Sage, a créé l'homme inexterminable et c'est à l'image de sa ressemblance » (1).

L'homme n'est pas éternel, comme Dieu, puisqu'il est créé et qu'il a un commencement. Mais, une fois créé, il est immortel, destiné à une éternelle vie.

Sans doute, la mort a des droits sur lui. Elle peut, un instant, séparer son âme de son corps : c'est la peine du péché.

Je paierai cette dette, ô mon Dieu, et mon âme

(1) Sag., II, 23.

n'en sera que plus vivante. Je sais que mon corps ressuscitera bientôt, pour la retrouver et vivre avec elle, pendant les siècles éternels, de votre vie bienheureuse, ô Père !

Le Cœur de Jésus nous a ménagé cette résurrection et cet avenir. Il nous l'a dit et nous en a laissé le gage. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et, MOI, je le ressusciterai au dernier jour » (1).

En outre, par son admirable prière, il nous apprend à mettre continuellement sous nos yeux, la consolante et glorieuse ressemblance de l'homme avec son Créateur.

Béni soit donc à jamais, le Cœur miséricordieux de Jésus !

Quand il a créé l'univers, Dieu lui a donné, en même temps, les lois qui le régissent : Lois nécessaires que tous les êtres créés, dès l'origine, exécutent rigoureusement, aveuglément, sans en avoir conscience.

L'homme a été traité plus noblement. Capable de comprendre ce qui lui est imposé, il sert Dieu par des actes tout à fait libres de sa volonté.

La Providence qui le soutient, le conserve et l'élève dans la vie, n'est pas autre chose, à son

(1) Jean, VI, 55.

égard, que l'exercice, sous une autre forme, de la divine paternité.

Voyez, comme elle se charge de faire elle-même son éducation !

L'intelligence humaine a des capacités infinies. Par l'étude, le travail, l'exercice de toutes ses facultés, elle peut grandir, se développer, progresser indéfiniment.

Il n'y a pas de limites à son activité. Sa liberté, si rien ne la modère, peut même lui faire franchir les obstacles qui la séparent de la licence.

Alors, c'est une course échevelée dans les labyrinthes de l'erreur et dans les ténébreuses profondeurs du satanisme.

Heureusement, la Providence veille. Le Père éclaire son fils, le soutient, l'encourage, le conseille avec une patience adorable.

Si le fils est prodigue, il n'a pas de repos qu'il ne l'ait ramené. Le Cœur de Jésus nous a raconté, dans une parabole touchante, toutes les industries de son zèle, toute l'ardeur de son amour, toutes les manifestations de sa miséricordieuse tendresse.

O paternelle Providence de mon Dieu, n'allez-vous pas, dans les salutaires condescendances de votre amour, jusqu'à faire enlever à Lucifer, des intelligences, très belles et très droites, qui l'adoraient de bonne foi, parce que le monstre les avait trahies !

Que les endurcis, les apostats, les mécréants volontaires qui vous ont sciemment et volontairement renié, obligent le Cœur affligé de Jésus à leur appliquer cette dure parole : « Vous avez le diable pour père » (1) ; vous voulez que les victimes involontaires du maudit, dirigées par « la vraie Lumière, qui éclaire tout homme venant dans ce monde » (2), reviennent dans vos bras, reconnaissent que vous êtes le seul vrai Dieu et redisent, comme saint Augustin, le cœur plein des larmes du repentir, de la reconnaissance et de l'amour filial :

Père ! Père ! voici votre fils ! daignez le bénir !

C'est un fils adoptif. Dieu fait des dons et des présents aux autres créatures ; mais à l'homme il réserve l'acte le plus sublime de sa divine Paternité : Il le fait son fils.

Et « parce qu'il est son fils, il est, dit saint « Paul, son héritier : héritier de Dieu ; cohéritier « de Jésus-Christ » (3).

Oh ! la belle doctrine !

L'Apôtre l'expose, dans son épître aux Romains, avec une insistance remarquable :

« Ils sont les fils de Dieu, tous ceux que l'Esprit « de Dieu remplit et dirige.

« Aussi n'avez-vous pas reçu l'esprit de crainte

(1) Jean, VIII, 44.
(2) Jean, I, 6,
(3) Rom ; VIII, 17.

« des esclaves ; mais l'esprit d'adoption des fils en « qui nous crions :

« Père ! Père » (1) !

Nous crions, comme les petits enfants qui souffrent, crient vers ceux dont le rôle est de remplir auprès d'eux les fonctions de la paternité.

C'est donc le Saint-Esprit, l'Esprit de charité qui nous pousse à crier ainsi. C'est le Cœur de Jésus qui nous apprend à pousser le cri de l'amour et de la confiance filiale : Père ! Père !

Le Seigneur a dit : « Je serai votre Père et vous « serez mes fils » (2).

Et nous, Seigneur, nous serons des fils aussi dignes que possible d'un Père tel que vous.

Nous suivrons, avec une attention pieuse, les avis, les conseils, les exemples du Verbe adoré, que vous avez envoyé sur la terre, pour être notre Sauveur, notre lumière et notre guide.

Nous aimerons d'un amour efficace le Cœur de notre frère Jésus, qui nous aime tant. Ses inspirations seront la règle absolue de nos pensées, de nos sentiments et de nos actes.

Que faisait-il, pendant sa vie mortelle, le Fils de Dieu fait Homme ?

Il l'a dit : « J'honore mon Père et ne travaille « que pour sa gloire. »

(1) Rom., VIII, 14, 15.
(2) 2 Cor., VI, 18.

« Ce n'est pas ma gloire personnelle que je « cherche; mais la sienne. »

« Si je me glorifiais moi-même, ma gloire ne « serait rien; c'est mon Père qui se charge de me « glorifier » (1).

Voilà un programme tout fait, pour le fils adoptif de Dieu. Lui aussi cherchera en tout et toujours la gloire de son Père. Conformément aux avis de saint Paul : « Qu'il mange ou qu'il boive, qu'il « accomplisse tel ou tel acte de sa vie, tout sera « fait en vue de la gloire de Dieu » (2).

Cette glorification de Celui qui a été si bon pour lui sera son atmosphère, son air salubre. Il sera, tout entier et à tous les instants de ses jours et de ses nuits, appliqué, avec toutes les facultés et les puissances de son être, à cette œuvre capitale. « Il portera Dieu dans son corps » (3) et réalisera ainsi la parole de saint Luc : « Le royaume de « Dieu est en vous » (4).

Jésus honorait son Père et il l'imitait. Il nous pressait de l'imiter nous-mêmes.

Il faut l'entendre, dans son admirable et lumineux sermon sur la montagne, nous exposer les principes de la loi morale, et les règles dont l'ob-

(1) Jean, VI, 49, 50 et suiv.
(2) 1 Cor., X, 31.
(3) 1 Cor., VI, 20.
(4 Luc, XVI, 21.

servation ferait de nous « de vrais enfants de ce « Père que nous avons dans les Cieux » (1).

Puis, sous forme de conclusion, il ne nous propose rien moins que d'imiter la perfection divine : « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste « est parfait » (2).

Saint Paul n'estime pas que nous devions reculer, devant une telle proposition et un but si prodigieusement élevé. « Soyez les imitateurs de « Dieu, dit-il aux Éphésiens, comme des enfants « bien-aimés » (3).

Pour y réussir « comme le Christ, marchez dans l'amour » (4).

Pensées, sentiments, actions, il convient, en effet, que tout en nous soit céleste, puisque notre Père est aux Cieux (5).

Fils de l'Éternel, les yeux fixés sur les choses de l'éternité, nous mépriserons les choses qui passent. Fils du trois fois saint, nous ne cesserons d'aspirer à la sainteté (6).

« Voyez ce que j'ai fait, ajoute encore le Cœur « du bon Maître ; c'est un exemple que je vous « ai donné, pour que vous agissiez comme « moi » (7).

(1) Matt., v, 45.
(2) Matt., v, 48.
(3) Ephés., v, I.
(4) Ephés., v, I, 2.
(5) 1 Cor., xv, 47.
(6) 1 Pierr., I, 21.
(7) Jean, XIII, 15.

Enfin, Jésus obéissait. Il obéissait jusqu'à la mort :

« Que ma volonté ne s'accomplisse pas ; mais « la vôtre » (1).

« Je fais toujours ce qui plaît à mon Père » (2).

« Ma nourriture c'est de faire la volonté de Celui « qui m'a envoyé » (3).

Ces paroles que nous a laissées, comme un testament d'amour, le Cœur sacré de Jésus, disent assez clairement que le Père tout-puissant est aussi le Souverain Seigneur et Maître. Il a droit à notre obéissance et la moindre révolte est un dangereux abus de notre liberté.

Après tout, notre obéissance n'est-elle pas notre sécurité ? Nos devoirs sont tracés ; notre route est éclairée ; il est impossible que nous nous égarions, si nous suivons simplement et généreusement l'adorable volonté de notre Père.

Et ce sera notre éternelle gloire, de lui avoir obéi, comme des enfants bien nés et reconnaissants.

Rien n'élève, ne grandit, ne met au-dessus du vulgaire le fils d'adoption, comme l'honneur qui lui est réservé, d'être au service du grand Dieu qu'il appelle son Père : « Servir Dieu, c'est régner » (4). C'est régner par l'amour qui rend tout

(1) Luc, XXII, 42.
(2) Jean, VIII, 29.
(3) Jean, IV, 34.
(4) 3 Rois, III, 7.

facile ; non seulement l'obéissance, mais encore la souffrance.

Si mon Père veut que je souffre ; s'il entend me châtier pour que j'expie mes fautes ou m'éprouver pour me rendre meilleur ; s'il m'impose sur la terre les humiliations et les croix de son Fils éternel, fait homme comme moi, je crois, avec saint Augustin, « qu'on ne souffre pas quand on « aime ; ou, si l'on souffre, on aime à souffrir « pour l'objet aimé ».

Un Père ! Un Père très saint et très parfait ! Fut-il jamais un objet plus digne de captiver le cœur de l'homme ?

Un Père au ciel ! Un Père aussi puissant et miséricordieux qu'il est parfait ! Y a-t-il, sur la terre, une situation capable d'ébranler la confiance de Celui qui le possède ?

Marche donc sans crainte, Fils de Dieu, frère de Jésus, à la conquête de tes immortelles destinées. Pas un cheveu ne tombera de ta tête, sans la permission de Celui que tu as le droit et le privilège d'invoquer, sous le nom béni de Père (1).

Il commençait toujours sa prière par cette invocation, le Docteur divin, lorsqu'il demandait à Dieu quelque chose pour nous.

Écoutons religieusement, au milieu de ses disciples, les dernières instructions qu'il leur donne après la Cène, la veille même de sa mort. Il les

(1) Luc, XXI, 18.

conclut par une chaude recommandation, qui vise à la fois notre vie présente et notre avenir éternel.

Une prière ; un cri d'amour s'échappe de son cœur :

« Père Saint, conservez fidèles à votre nom ceux
« que Vous m'avez donnés.....

« Quand j'étais avec eux, je les conservais dans
« cette fidélité. Je les ai gardés et pas un d'eux
« n'a péri.

« Maintenant je viens à Vous.....

« Je ne demande pas que vous les ôtiez du
« monde ; mais que vous les préserviez du mal.....

« Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi
« pour ceux qui croiront en Moi » (1).

— Écoute encore, ô mon âme. Apprends du Cœur de Jésus qu'on peut tout oser quand on parle à son Père :

« Mon Père, je VEUX que là où je suis, ceux que
« Vous m'avez donnés soient aussi avec Moi, pour
« qu'ils voient la gloire dont Vous m'avez fait
« don.....

« Père juste, le monde ne Vous a point connu ;
« mais Moi je vous ai connu et ceux-ci ont compris
« que Vous m'avez envoyé.

« Je leur ai révélé votre Nom et je le leur appren-
« drai encore, afin que l'amour dont Vous m'avez

(1) Jean, XVII, 11 et suiv.

« aimé soit en eux et que Moi-même je sois en « eux... (1).

Il fallait, en vérité, que la grâce de Dieu notre Sauveur apparût à l'homme (2), pour lui apprendre à sonder les mystérieuses profondeurs, et à profiter largement des trésors inépuisables de la divine paternité.

(1) Jean, XVII, 24, 25, 26.
(2) 1 Tit., II, 11.

CHAPITRE III.

Notre Père.

La famille de Dieu. — La Rédemption. — La vie sociale. — Les trois églises. — La communion des Saints. — La prière pour tous.

Pourquoi Notre Père et non pas Mon Père ?

Quand il enseigne sa prière aux Apôtres, le Cœur de Jésus n'a pas en vue les intérêts d'un seul, mais de tous les membres de la famille qu'il est venu fonder sur la terre.

Voici la composition de la famille, telle que nous la donne l'Esprit-Saint :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton « cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit.

« C'est là le premier et le plus grand comman- « dement. »

« Le second lui est semblable : Tu aimeras ton « prochain comme toi-même. »



« A ces deux commandements se rattachent « toute la loi et les prophètes » (1).

Ainsi : Dieu le Père, d'abord. Le prochain, composé de tous les enfants de Dieu, ensuite.

Et, comme trait d'union, le Fils unique de Dieu fait Homme, « Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu » (2), égal à son Père en toutes choses, ne faisant qu'un avec lui (3).

Telle est la famille des élus, qui prie avec Jésus-Christ ; qu'il élève dans la science de cette force suppliante, à laquelle rien ne résiste, lorsqu'elle s'adresse à Dieu en son nom, la prière.

C'est donc la prière en commun, publique, universelle, qui nous impose l'obligation de dire, avec le Cœur du divin Maître : Notre Père.

C'est la prière de l'amour, exclusive de tout sentiment d'égoïsme ou de préoccupation personnelle, qui nous interdit de nous isoler et de modifier la formule divine, en la rétrécissant ; comme si le Père des Cieux n'avait pas d'autres enfants que nous.

Nous sommes tous les héritiers de son amour ; alors pourquoi voudrions-nous attirer son attention sur notre chétive individualité, en l'appelant mon Père ?

Rien n'empêche, du reste, que, sous l'empire

(1) Matth., XXII, 37 et suiv.
(2) Symb. de Nicée.
(3) Jean, X, 30.

d'une joie subite et imprévue, en face d'un péril inévitable, où nous sommes seuls compromis, dans le secret de nos communications intimes, nous laissions échapper de nos lèvres et de nos cœurs ce cri de confiance filiale : Mon Dieu !

Mais l'enseignement du Cœur de Jésus a une toute autre étendue.

L'Oraison Dominicale renferme, en effet, toute l'économie des grands mystères qui ont amené la Rédemption des hommes.

Dès le premier mot, le Maître nous y révèle la pensée, l'inspiration de la Doctrine chrétienne, son œuvre capitale, œuvre de miséricorde et d'amour.

La destruction de l'égoïsme et l'établissement du règne de l'amour ; toute la réparation est là.

« Dieu est amour, celui qui n'aime pas ne saurait le connaître » (1) !!

Or, l'homme, trahi par Satan, s'est brouillé avec Dieu, s'est éloigné de son amour. Il ne le connaît plus. Le noir égoïsme s'est emparé de toutes les puissances de son être. Il n'aime et ne connaît que lui. Pour lui, le chef de famille, le Père n'existe plus.

Plus de Dieu ; plus de frères en Dieu. Le rebelle les a chassés aussi. Son cœur atrophié, froid, dur comme l'enfer, est devenu un centre de brutalité féroce.

(1) 1 Jean, IV, 8.

Depuis que Caïn a tué son frère, l'histoire du monde est remplie des coups de force de l'égoïsme: Guerres, violences, explosions de haine, exploitation perpétuelle de la faiblesse par la force bestiale, bagne païen.

Quand le Verbe s'est incarné, il a trouvé le monde dans cet état désolant. Son Cœur miséricordieux a fait entendre, comme il était prédit, la parole de la paix (1).

A son berceau, les Anges du ciel chantent la paix (2).

« Je suis venu, dit-il lui-même, porter la paix sur la terre » (3).

« Je vous laisse ma paix » (4).

Son premier mot, en abordant les siens, est une parole de paix (5).

Il est le roi de Paix (6).

Réconcilier les hommes avec Dieu et les hommes entre eux ; rapprocher ce que le péché avait séparé ; reconstituer la famille des Enfants de Dieu, tel est son dessein, sa noble et glorieuse entreprise.

Nul autre que Lui ne pouvait la mener à bonne

(1) Mich., v, 5.
(2) Luc, II, 14.
(3) Jean, XVI, 33.
(4) Jean, XIV, 27.
(5) Jean, XX, 19.
(6) Rom., XIV, 17

fin ; chasser la haine et l'égoïsme du cœur de l'homme ; faire reprendre sa place à l'amour.

Nul autre que le Cœur de Jésus, l'amour même, ne pouvait communiquer cette puissante et irrésistible expansion de la charité divine, aux malheureuses victimes du mensonge satanique, dont il a fait ses frères ; et les jeter, avec lui, dans les bras du Père commun : Notre Père.

Le plus ardent désir de Dieu, son unique pensée, sa joie la plus vive est de voir tous les membres de la famille parfaitement unis à Lui et en Lui.

Les efforts incessants du Christianisme ont pour but de le satisfaire, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel.

Dieu a donné à l'homme une organisation puissante pour la vie sociale. Chacun a reçu des aptitudes diverses, est placé dans des conditions particulières de naissance et de fortune.

Dans quel but ?

Pour nous obliger, dans le corps social, à nous compléter l'un par l'autre ; à nous tenir, comme tous les membres du corps humain, dans une dépendance continuelle les uns des autres, de façon à ce que nous ne puissions pas vivre les uns sans les autres.

C'est ainsi que le cardinal Manning avait compris le désir, la pensée, la joie de Dieu.

L'attrait qui le portait vers les multitudes n'est autre chose que la charité du Christ, elle-même, dit M. l'abbé Lemire, dans une étude sur l'illustre Eminence anglaise.

Il nous paraît utile d'en citer quelques extraits :

« Cette charité est à la fois humaine et divine, car le Christ est homme et Dieu. Elle renferme deux préceptes, l'un de la terre, l'autre du ciel : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous « fît. Aimez votre prochain comme vous-mêmes « pour l'amour de Dieu. » Elle procède de deux sentiments qui sont fondus ensemble dans la dilection idéale du Maître pour le peuple.

« On se demande, en lisant l'Évangile, où finit l'attrait fondamental pour tout ce qui est humain, simplement humain, pour tout ce qu'on trouve dans notre nature — qu'il connaissait à fond, Lui qui disait : « Je suis le Fils de l'homme ; je sais ce « qu'il y a dans l'homme, » — l'attrait pour l'humanité avec son sourire et ses larmes, avec ses plaies béantes et ses pauvretés morales, avec ses acclamations éphémères, son merci joyeux après un morceau de pain, ses femmes mal vêtues, ses enfants importuns, et ses foules qui étouffent leur idole en criant : Hosanna ! On se demande où finit dans Jésus l'attrait pour ces multitudes, la bonté profonde qui les guérit, qui les nourrit et les renvoie sans rien exiger d'elles..... ; où commence le divin, le besoin de donner la vie

surnaturelle, la sollicitude inquiète du pasteur qui cherche la brebis perdue, le regard doux et lointain du père vers son fils prodigue, et la pitié céleste pour Madeleine qui lave ses pieds avec des parfums, et dont il remet les péchés en disant merci !

« Je trouve quelque chose de cette fusion de l'humain et du Divin dans le cardinal Manning.....

« Semblable à son divin Maître, il allait aux multitudes pour les servir et non pour s'en servir.....

« Voilà pourquoi, dans sa charité, il ne distingue point entre catholiques et protestants.

« Tous les pauvres sont pour lui des pauvres du Christ. Il ne donne pas son aumône pour qu'ils se convertissent. Si le peuple souffre une peine de moins, s'il porte plus allègrement le lourd fardeau des labeurs, c'est bien ; il rentre dans sa cellule et se réjouit devant le Dieu des petits et des humbles.....

« Manning se présente devant ses contemporains comme la personnification du rôle social de l'Église : d'une part, il respecte l'autorité ; mais, de l'autre, il veut que tous les intérêts du peuple soient sauvegardés, et il déclare qu'il ira aussi loin que n'importe qui, dans cette volonté charitable.

« Qui mieux que lui joignit les actes aux sentiments et mit au service des pauvres une plus grande intelligence de leurs besoins, une plus énergique volonté de les secourir? Être en relations constantes avec eux lui semblait le premier devoir. Le peuple est venu à moi, disait-il, avec ses doutes, ses misères et ses anxiétés.....

« Manning donnait beaucoup et donnait lui-même; il ne permettait point à ses intimes amis de le remplacer pour ses œuvres de charité. Il voulait voir le pauvre, le questionner, l'entendre et le consoler.....

« Nulle part, il n'était plus beau ni plus proche du sublime que lorsqu'il descendait, poussé par son zèle d'apôtre, sur le théâtre même des revendications populaires. Il fallait le voir dans un pauvre réduit, une salle d'école, un magasin, un hangar, bien loin des quartiers riches, un soir d'hiver, discutant à la lumière fumeuse d'une lampe ternie par la buée, avec des hommes, assis, debout, ou penchés au hasard autour de lui, tous apportant là, de la rue, de l'atelier et des quais de la Tamise, leurs visages pâles de faim ou rouges de colère. Il écoutait ces travailleurs, les questionnait et, à la fin, gardant seul la parole, et fort de la dignité de son âge et de son sacerdoce, il tenait

toute l'assemblée silencieuse par la lucidité de ses idées et le ton chaleureux de sa voix (1). »

Toute la question sociale est là. Là, et là seulement, se trouve la vraie solution de ces problèmes qui agitent le monde en ce moment, et font le désespoir des faux sages.

Solution aussi indiscutable qu'elle est simple. Le Cœur de Jésus en donne la clef dans sa prière : « Qu'ils soient un (2). » Il en donne la formule admirable dans cette unique parole : Notre Père.

Plus vastes sont les horizons, plus magnifiques sont les perspectives que nous découvre l'ordre surnaturel.

Nous formons toujours un corps ; mais dont la tête est le Christ.

Saint Paul le rappelle, en ces termes, aux fidèles d'Éphèse (3) :

« Soyez un seul corps et un seul esprit, comme « vous avez été appelés à une seule espérance. »

« Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul « baptême. »

« Un seul Dieu et Père de tous. »

« Croissons en tout dans Celui qui est notre « tête, le Christ. »

« En vertu duquel le corps est uni et lié par

(1) Le cardinal Manning, 3e p., ch. IV, p. 124 et suiv.

(2) Jean, XVII, 22.

(3) Ephés., IV, 4, 5, 6, 15-16.

« toutes les jointures qui se prêtent un mutuel
« secours. »

Et ailleurs :

« Lui-même le (Christ) est la tête du corps de l'Église » (1).

« .....Il l'a fait la tête de toute l'Église, qui est son corps » (2).

Ce corps, notre « seul Seigneur » le nourrit du pain de sa Vérité, à la table commune, présidée par le Père de tous.

Il le nourrit aussi de son « seul Esprit, » qui fait que tous les enfants n'ont qu'une seule pensée, une seule espérance, une seule foi, sur tous les points du globe.

Il lui confère un « seul baptême, » qui les conduit et les dirige, à travers les espaces et les siècles, vers un même but, une même et unique fin suprême : Le Dieu, le Père de tous; Notre Père.

« Marchez donc, conclut avec le Cœur de Jésus
« la grande charité de l'Apôtre, marchez avec
« humilité, douceur et patience, d'une manière
« digne de votre vocation. Supportez-vous mutuel-
« lement en toute charité.

« Appliquez-vous à conserver l'unité d'esprit par le lien de la paix.

« Qu'il n'y ait pas de scission dans le corps,

(1) Coloss., I, 18.
(2) Ephés., I, 22, 23.

« mais que tous les membres aient les mêmes « soins les uns pour les autres » (1).

Le disciple que Jésus aimait, qui recevait ses communications intimes, la tête appuyée sur son Cœur, ne cesse de prêcher la même doctrine :

« Aimons-nous, mes petits enfants ; pas seulement en paroles et avec la langue ; mais en actes et en toute vérité » (2).

L'union est, en effet, le dernier mot du bonheur ; c'est la fin suprême de l'amour divin ; c'est l'être divin tout entier. Le nombre, lui-même qui constitue les trois personnes divines, dit Bossuet (3), vient se résoudre, dans une admirable et ineffable unité.

Jésus n'est venu sur la terre, que pour unir la créature avec le Créateur et les créatures entre elles. Dieu, en lui, s'est réconcilié le monde (4) ; et, comme Il est la tête du monde réconcilié, toutes les créatures sont reliées, en Lui, par le lien de sa charité. Pour obtenir ce résultat merveilleux, il s'est incarné, il a vécu parmi les hommes, il est mort pour tous ; et il a fondé son Église, qui sera le centre des opérations de son Esprit d'amour, son âme, le foyer de sa vie, le principe actif, essentiel et incommunicable de l'unité.

(1) Ephés., IV, 2, 3.
(2) 1 Jean, III, 18.
(3) Serm. sur l'unité de l'Église.
(4) 2 Cor., V, 19.

« Vous êtes tous, dit saint Paul aux Galates, « un dans le Christ Jésus » (1) :

Un, au point de vue spirituel, puisque vous avez tous reçu l'Esprit de Jésus-Christ. Un, au point de vue même corporel, puisque vous êtes nourris de sa chair et abreuvés de son sang (2).

Les premiers chrétiens avaient si bien compris et pratiqué cette doctrine, qu'ils forçaient l'admiration des païens :

« Voyez comme ils s'aiment, disaient-ils..... Ils sont prêts à mourir les uns pour les autres » (3).

« Les Pères de l'Église, ravis de cette harmonie céleste, qui se continue dans les familles religieuses, appelaient volontiers Jésus, « le Christ « musicien, » dit souvent Mgr Berthaud, évêque de Tulle ; parce qu'ils considéraient les âmes chrétiennes comme autant de lyres mélodieuses, accordées par l'amour » (4).

L'œuvre du Cœur de Jésus est là toute entière. Il la résume dans le mot si profond et si substantiel de la prière divine : Notre Père !

Est-ce tout ? Oh ! non.

Le mot que Jésus a puisé dans la fournaise ardente de son Cœur renferme certainement beaucoup d'autres révélations.

(1) Gal., III, 28.
(2) S. Cyrille d'Alex., *In Joan.*, I, 2.
(3) Tertull., Apolog., c. XXXIX.
(4) Mgr Berthaud. Œuvres oratoires. *Passim*.

Voici d'abord un des dogmes les plus glorieux et les plus consolants de la foi catholique.

Notre Père a une famille qui n'est pas toute sur la terre. Une partie seulement de l'Église de Jésus-Christ se meut dans les vicissitudes de l'épreuve, soutenue, guidée par la lumière et la grâce du Rédempteur.

Elle lutte pour la gloire : La gloire de Dieu, qui est aussi la sienne.

Lorsqu'elle a triomphé, elle ne cesse pas d'appartenir à la famille. Comme les gens qui sont arrivés, dans la société humaine, elle ne dédaigne pas et ne méprise pas ceux qui n'ont pas encore conquis les mêmes lauriers.

Pour nous, exilés sur la terre, quel honneur et quelle joie !

Il est donc vrai, soldat du Christ, que j'ai des frères au ciel, et, qu'au sein de la gloire, ils sont toujours mes frères. J'ai pu les voir lutter à côté de moi pour conquérir leur couronne. Je puis connaître ceux que je n'ai point vus, en lisant, dans les fastes de l'Église, l'histoire de leurs travaux, de leurs combats, de leur martyre.

Ils ont le même Père que moi. Ils l'adorent avec les saintes joies d'une paix laborieusement conquise et d'un amour pleinement satisfait. Ils lui redisent sans cesse le mot de la piété filiale, le même que j'ai le noble orgueil et la confiance

de répéter en leur compagnie : Notre Père ! Notre Père !

D'autres frères nous ont quittés, pour rejoindre ces glorieux ; mais ne sont pas encore entrés dans l'éternel séjour de la béatitude.

Ils sont momentanément retenus dans le Purgatoire, ce cabinet de toilette des âmes qui précède les splendeurs célestes, pour s'y rendre plus dignes de faire leur cour au Roi immortel des siècles. C'est là qu'ils supportent les plus cruelles douleurs, qu'ils recherchent avidement les suprêmes expiations, les yeux fixés sur la demeure de leur Père, qui est le nôtre.

Ils savent, ces frères souffrants, que l'Église du ciel et celle de la terre pensent à eux. Un même cri d'amour fait communier ensemble tous les Saints de Dieu, issus de la même origine : Notre Père !

Oh ! l'admirable communion ! Comme le Cœur de Jésus l'a merveilleusement résumée dans le nom béni, qui s'élève à la fois des trois parties du même royaume : Notre Père ! Notre Père !

Encore une source de richesses dans la salutation sublime que le Maître met sur nos lèvres, en commençant la prière qu'il nous enseigne.

C'est la prière pour tous, dit saint Thomas (1) ; pour tous les hommes quels qu'ils soient. Dieu les a tous créés et le Cœur de Jésus veut que l'Église les enveloppe tous dans sa maternelle tendresse.

Tous, entendons-le bien : ceux-là même qui sont restés hors du bercail ou qui l'ont volontairement et criminellement abandonné.

Frères, séparés de nous par l'erreur, nous avons le droit de maudire la détestable et satanique influence qui vous a séduits ; mais nous avons le devoir de vous rester unis par une vive et sincère affection, de prier pour vos âmes, de demander instamment votre retour, à Celui que vous pouvez, comme nous, saluer du doux nom de Père.

Oui, vraiment ; ainsi le veut le grand Cœur de Jésus. Il nous découvre, au début de sa prière, « la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur » (2), toutes les dimensions infinies du Cœur de son Père.

« Et c'est pourquoi je fléchis les genoux devant « le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;

« De qui découle toute paternité au ciel et sur « la terre (3).

(1) Opusc.. v.
(2) Ephès., III, 18.
(3) Ephès., III, 14, 15.

« A celui qui est Puissant pour tout faire, bien « au-delà de ce que nous pouvons demander ou « concevoir ;

« Gloire dans l'Église et dans le Christ Jésus, « dans les siècles des siècles. *Amen* » (1).

(1) Ephés., III, 20, 21.

CHAPITRE IV.

Qui êtes aux cieux.

Bonté de Dieu. — Son amour pour ses fils d'adoption. — Les deux courants. — Exemples des Saints. — Dieu dans les cœurs fidèles.

Le Cœur du Docteur divin veut asseoir, sur des bases inébranlables, la toute-puissante vertu de la prière qu'il nous enseigne.

Le premier mot de cette prière suffit à capter la bienveillance de Dieu. La parole qui suit est la plus capable de ranimer notre confiance ; de nous éclairer sur le vrai sens de la vie, et de nous révéler les sublimes destinées qui nous sont réservées.

Nous avons dit : « Notre Père. » Le Maître nous fait ajouter : « Qui êtes aux Cieux. »

Notre Père est souvent appelé, dans les Saintes Écritures : Le bon, le seul bon ; le seul charitable, doux, patient, miséricordieux, compatis-

sant, magnifique, « riche pour tous ceux qui l'invoquent. »

« Car celui qui invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (1).

Il peut tout ce qu'il veut ; Il est « le Tout-Puissant (2).

Roi des cieux, il habite le centre de son royaume. (3).

« Le ciel est mon trône, et, la terre, l'escabeau de mes pieds » (4).

Le Cœur de Jésus nous inspire de lui rappeler cette incomparable grandeur : Notre Père qui êtes aux Cieux.

Un père qui nous aime, nous protège, nous comble de bienfaits, veut nous faire participer à son bonheur et à sa gloire. Un Maître absolu à qui tout obéit, devant qui tout s'incline, dont la volonté est la loi, la règle universelle ; un Dieu sauveur, le seul qui puisse dire : « Cherchez-moi, je « suis le Seigneur qui parle justice et prêche la « droiture.... » (5).

« Le Dieu juste et qui sauve, vous ne le trouverez pas en dehors de moi » (6).

Tels sont les titres qui emportent nécessaire-

(1) Rom., x, 12, 13.
(2) Luc, I, 49.
(3) Ps., II, 4, CXII, 5.
(4) Act., VII, 49.
(5) Isaïe, XIV, 19.
(6) *Ibid.*, 21.

ment nos cœurs, aux pieds de Celui que nous invoquons, et qui nous font retrouver, sur les lèvres du roi David, quelque chose de la prière de Jésus :

« J'ai levé les yeux vers vous, Seigneur, qui habitez les cieux » (1).

Observons, avec saint Thomas, que Dieu, Père de tous les êtres créés, aime, d'une affection toute spéciale, l'homme qu'il a fait à son image et ressemblance (2).

Il l'aime, surtout, depuis qu'il est devenu son fils adoptif, par son union très intime avec son Verbe, son Fils éternel, objet de ses divines et amoureuses tendresses (3).

Rien ne lui coûte pour prouver à ce fils d'adoption, son amour passionné. Rien ; pas même le suprême et miraculeux anéantissement de son Verbe dans la chair.

Que pourra-t-il refuser à l'homme, lorsque, instruit par ce même Verbe, devenu son frère, il viendra lui exposer ses faiblesses et ses besoins ?

Comment lui résistera-t-il, lorsque, avec la miséricordieuse complicité de ce Christ adoré, il lui rappellera qu'il est son Père, son Roi, sa Providence, son Salut, son unique espoir ?

(1) Ps., cxxii, 1.
(2) Gen., i, 26
(3) Matth., iii, 17.

« En vous, Seigneur, j'ai mis mon espérance ; « je ne serai pas confondu à jamais.

« Seigneur, que je ne sois pas confondu, parce « que je vous ai invoqué » (1).

« Car, en vous, nous invoquons — le Cœur de Jésus nous l'a dit — Notre Père qui êtes aux Cieux. »

Quelle clarté divine projette sur notre manière de vivre cette révélation de l'Oraison Dominicale !

Puisque Notre Père est aux Cieux, aux Cieux se trouve donc aussi notre fortune, notre héritage, notre paix et notre joie.

Augmenter ce trésor, amasser tous les jours de nouvelles richesses pour les Cieux, c'est avoir l'esprit essentiellement pratique. Notre bien s'y trouve à l'abri du pillage, des faillites, des malversations financières de ce temps, des voleurs de toute nature. Dieu le garde ; et ce que Dieu garde est en parfaite sécurité.

Dans son discours sur la montagne, Notre-Seigneur Jésus-Christ insiste beaucoup sur ce point. Il désire que nos pensées, nos affections, nos efforts, nos œuvres tendent vers ce but ; car, ajoute-t-il : « Là où est notre trésor, là aussi sera notre « cœur » (2).

Deux courants entraînent les hommes sur la

(1) Ps., xxx, 2, 17.
(2) Luc, xii, 34.

terre. Les uns sont emportés à travers les vanités, les mensonges et les voluptés de la vie.

Ce sont les cœurs durs, grossiers, alourdis par les jouissances matérielles. Ils mettent leur confiance dans les richesses, les ambitions humaines, les plaisirs.

Ce sont les « terrestres » comme les appelle saint Paul (1). Les cieux ne sont pas faits pour eux : « Ni la chair, ni le sang ne peuvent posséder le « royaume de Dieu. La corruption ne possédera « jamais l'incorruptibilité » (2). Saint Jacques dit que leur sagesse est « terrestre, animale, « diabolique » (3).

Plus intelligents sont les chrétiens qui suivent le courant opposé. Persuadés que la terre est faite pour les reptiles et que les fils du ciel doivent la fouler aux pieds, ils se débarrassent, tant qu'ils le peuvent, de ce qui les attache à la terre.

Ce sont « les célestes » dont la conversation est dans les cieux (4). Ils envoient au ciel tous leurs mérites, leurs sacrifices, leurs prières, leurs actes de vertu, les tracasseries et les épreuves que leur imposent « les terrestres ».

C'est leur trésor « que la rouille ne ronge pas et

(1) 1 Cor., xv, 47.
(2) 1 Cor., xv, 50.
(3) Jacq., III, 15.
(4) Philipp., III, 20.

« que les vers sont obligés de respecter » (1). Ils placent à gros intérêt ; à cent pour un (2) — La banque divine est si prodigieusement riche, qu'elle autorise et fixe elle-même le taux de cette usure, — dans le royaume de Celui qu'ils appellent :

« Notre Père, qui êtes aux Cieux. »

Creusons encore l'inépuisable mine qu'a daigné nous ouvrir le Cœur de Jésus. Saint Thomas sera notre guide. C'est un mineur intrépide, qui exploitera le filon d'or, jusqu'à épuisement.

Les Cieux, dit-il, sont les Saints, les élus ; selon la parole du psalmiste : « Les cieux racontent la « gloire de Dieu » (3).

Nous voilà transportés d'un bond, par la vertu de notre prière, en pleine Cour céleste, dans l'assemblée des Saints, où « Notre Père, qui est au ciel », demeure en famille, vit et règne éternellement.

En présence de cette innombrable nuée de témoins de Dieu sur la terre : saints du Vieux Testament, apôtres, martyrs, confesseurs, vierges, femmes héroïques de la nouvelle alliance, qui nous ont montré par leur conduite comment il faut comprendre cette vie ; en affronter intrépidement les dangers et les écueils ; y confesser généreuse-

(1) Matth., VI, 19.
(2) Matth., XIX, 29.
(3) Ps., XVIII, 2.

ment sa foi ; nous croyons entendre le divin Maître lui-même nous dire : « Je vous ai donné l'exemple « pour que vous fassiez comme j'ai fait » (1) ; ou les conseils de l'Apôtre : « Soyez mes imita- « teurs, comme je suis l'imitateur de Jésus- « Christ » (2).

Abandonner le péché ; se débarrasser des affections de la terre ; briser tous les liens qui retenaient le ballon captif de leur âme ; courir par la patience à la conquête de la patrie (3) ; ce fut leur programme. Il sera le nôtre aussi : Principe absolument sûr de notre grandeur et de notre force.

Dans ces mots : « Qui êtes aux cieux », saint Thomas découvre une autre source de richesses.

La grâce sanctifiante nous conduit infailliblement à la gloire ; et la gloire, d'après la doctrine de saint Paul (4), est une révélation de la grâce. D'où il résulte que les cieux sont encore sur la terre, dans l'âme des justes, sanctifiés par la grâce.

Il est donc vrai que Dieu habite dans ces âmes et y exerce son action toute-puissante.

« Il m'abîme, disait la Bienheureuse Marguerite-Marie, jusque dans le centre de mon néant... Il

(1) Jean, XIII, 15.
(2) 1 Cor., IV, 16.
(3) Hébr., XII, 1.
(4) 2 Cor., III, 18.

s'imprime en moi d'une manière telle qu'il ne me reste plus, ce me semble, d'autre être et d'autre vie que Lui-même. »

N'est-ce pas une traduction de la parole de l'Apôtre :

« Contemplant à face découverte la gloire du « Seigneur, nous sommes transformés en la même « image de clarté en clarté, comme par l'Esprit du « Seigneur » (1).

Dieu, dans le cœur de Marguerite, était si bien dans les cieux, qu'elle y voyait son ange, prosterné dans un profond respect devant cette grandeur infinie, abaissée jusqu'à sa petitesse.

Suis donc, ô mon âme, les enseignements du Cœur de Jésus ; tâche, comme le conseille saint Pierre, qui a vu la gloire de Dieu au Thabor, de croître dans la grâce (2) ; et le Dieu des éternités ne cessera pas de résider en toi. Tu pourras l'invoquer ainsi plus intimement, dans le ciel de ton cœur, et lui dire en toute confiance :

« Notre Père qui êtes aux cieux. »

(1) 2 Cor., III, 18.
(2) 2 Petr., III, 18.

CHAPITRE V.

Que votre nom soit sanctifié.

La gloire de Dieu. — Le Saint. — La louange universelle. La sanctification. — Le Nom béni.

Que votre nom soit sanctifié!

C'est le désir d'une âme que le Cœur de Jésus inspire. Ce divin Cœur, tout rempli de l'amour infini de Dieu, veut, en nous formant à la prière, graver dans le cœur de sa créature raisonnable, intelligente et libre, les sentiments qu'il éprouve envers le Créateur.

Il est venu pour nous rendre participants de sa vie divine (1). Or, la vie divine c'est l'amour (2) ; c'est la vie des cieux, où est notre trésor et où doit, par conséquent, se trouver notre cœur.

Voilà pourquoi nous commençons notre prière par un nom de tendresse, le doux nom de Père.

(1) 2 Pierr., I, 4.
(2) 1 Jean, IV, 8.

Notre âme s'élance vers lui, confiante comme celle d'un enfant plein d'amour : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

Celui qui aime sérieusement ne s'en tient pas là. Il recherche avec ardeur tout ce qui peut être agréable à l'objet de son amour.

Comme rien ne saurait être plus agréable à Dieu que la diffusion de sa gloire, le cœur qui prie avec amour le Père des cieux désire par-dessus tout l'accroissement de sa gloire et manifeste son désir en ces termes :

« Que votre nom soit sanctifié. »

Dieu est le Saint ; le Saint par excellence ; le trois fois saint. Il se fait appeler, dans les saintes Ecritures, « le Saint d'Israël » (1).

« Moi, le Seigneur, je suis le Saint » (2). « Nul « n'est saint comme le Seigneur » (3).

« Et son nom est le Saint » (4).

Jésus ne l'ignore pas, lui qui a été annoncé à Marie en ces termes : « Ce qui naîtra de Vous est le Saint » (5).

Pourquoi donc son divin Cœur nous dicte-t-il cette prière, ce cri d'amour, cette acclamation du

(1) Isaïe, XII, 6.
(2) Lévit., XX, 26.
(3) 1 Rois, II, 2.
(4) Ps., CX, 9. Isaïe, LVII, 15.
(5) Luc, I, 35.

ciel, où les élus et les esprits angéliques chantent sans cesse : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur (1).

Quel est ce mystère ?

Évidemment, nous ne pouvons ni augmenter, ni diminuer la sainteté de Dieu. Il ne la tient pas de nous.

Mais, il ne dépend pas de nous, non plus, de modifier les lois de l'amour.

Elles nous pressent de publier, de louer, de glorifier, la sainteté de notre Dieu. Cette explosion de piété filiale, ce *Magnificat* que nous chantons en l'invoquant, est le paiement d'une dette, un tribut de reconnaissance. Quand il a manifesté au dehors la gloire de son nom, il lui a plu que nous lui rendions cet hommage et c'est pour cela qu'il nous a créés.

O Père des cieux, que votre nom soit sanctifié !

Qu'il le soit, non seulement sur nos lèvres, mais dans nos cœurs ; non seulement par nos désirs ; mais surtout par nos actes.

Dans ce vaste univers où tout nous parle des grandeurs de Dieu, de sa Puissance et de sa gloire, « tout appartient à l'homme » (2). Il a été placé dans ce palais splendide, pour en être le Pontife, la voix et l'organe.

(1) Apoc., IV, 8.
(2) 1 Cor., III, 12.

« Dieu, dit l'Esprit-Saint, a créé l'homme...... (1)
« Il lui a donné l'empire de ce qui est sur la « terre » (2).
« Il lui a donné une langue, des yeux et des « oreilles; et un cœur.....; et il l'a rempli du « savoir de l'intelligence.
« Il a créé en lui la science de l'esprit....
« Il a posé un œil sur son cœur, pour qu'il « puisse voir la grandeur de ses œuvres ;
« Louer son saint Nom et le glorifier dans ses « merveilles » (3).

Ne serait-il pas étrange que l'homme oubliât sa mission? Que ce livre merveilleux de la nature fût une lettre morte pour lui? Obligé d'admirer, au milieu de toutes ces créations féeriques, il ne saurait donc pas user de son intelligence pour l'élever jusqu'à leur auteur? Son cœur atrophié serait incapable de traduire ses sentiments? Ce n'est pas croyable, en vérité.

Il en est là, cependant, le monde qui vit loin de Dieu. Des écrivains qui s'adjugent naïvement et audacieusement à eux-mêmes le titre de sages, de savants, de philosophes, n'ont pas l'esprit plus élevé que les anciens sages de la gentilité, « qui ont connu Dieu et ne l'ont pas adoré comme Dieu » (4).

(1) Eccli., XVII, 1.
(2) *Ibid.*, 3.
(3) *Ibid.*, 5, 6, 7, 8.
(4) Rom., I, 21.

Une étiquette prétentieuse, sur un vieux bocal rempli d'esprit païen, résume la valeur de leurs titres de convention.

A genoux, à côté d'un vrai sage et d'un vrai savant, saint Augustin, aux pieds de Celui que toutes les créatures des Cieux, de la terre et des mers nous désignent clairement comme leur Auteur,

« Entrons au partage du siècle saint, avec ceux qui vivent et rendent gloire à Dieu (1).

Seigneur, « votre nom est admirable dans tout l'univers » (2)!

Qu'il soit par nous, à jamais, loué, adoré, glorifié, ce nom béni!

Ils le chantaient hautement, dans la fournaise ardente, les trois jeunes martyrs du roi d'Assyrie :

« Seigneur, Dieu de nos pères, votre Nom est glorieux et « digne de louanges dans les siècles ».

« Béni soit le saint nom de votre gloire, souve-
« rainement exalté dans les siècles » (3).

Tout cela revient à la demande que nous a dictée le Cœur adoré de notre frère Jésus.

« Que votre nom soit sanctifié ! »

Nous prêterons, chaque jour et à tout instant du jour, notre voix à la créature qui la réclame,

(1) Eccli., XVII, 25.
(2) Ps., VIII, 2.
(3) Dan., III, 52, 53.

pour célébrer, sous cette forme désormais officielle, ce Nom incommunicable et sacré.

Que votre Nom soit sanctifié !

Et, puisque le Saint est descendu des cieux pour sanctifier la terre; car Dieu est un acte pur et sa sainteté, toujours agissante, sanctifie tout ce qui l'approche ;

Puisque le Verbe est venu installer dans un cœur d'homme, la demeure permanente de la Sainteté divine ;

Puisque cette condescendance a délivré l'humanité de l'éternelle mort ; a fermé les enfers, ouvert le ciel, glorifié nos âmes ;

Puisque le Cœur très saint de l'Homme-Dieu daigne se communiquer à nos cœurs et leur apprendre sa prière : « Que votre nom soit sanctifié ; »

Nous devons, sous peine de manquer au plus sacré de nos devoirs, sanctifier le Nom de Dieu par nos sentiments et, surtout, par nos œuvres.

Œuvres de foi, d'espérance et d'amour ; vertus, mérites, souffrances, peines et joies, succès et humiliations ; actes les plus élevés de la vie surnaturelle ; actions les plus communes de la vie du temps ; il faut que tout cela soit autant de touches sonores de cet harmonieux instrument qui crie en nous, vers notre Père des Cieux :

« Que votre Nom soit sanctifié ! »

N'est-il pas, ce Nom béni, le résumé de toutes

les perfections divines ; l'abrégé substantiel et complet des miséricordes du Seigneur à notre égard ?

C'est le nom de l'Être infini, de qui nous tenons l'être que nous sommes.

C'est le nom de l'Eternel vivant, qui nous a donné la vie du temps et nous appelle à participer aux gloires de son éternelle vie.

C'est le nom de la Lumière, dont les rayons dissipent nos ténèbres.

C'est le nom de la couronne promise aux vainqueurs, après les luttes du temps.

C'est, enfin, le nom de « Notre Père qui est aux cieux. »

O Père de la famille chrétienne, adoptée par votre amour, votre Nom est grand, admirable, digne de louanges aux cieux et sur la terre.

Saint, Saint, Saint est le Seigneur !

Avec vous, Cœur adorable de notre Docteur, Directeur et Maître, nous sommes heureux de lui redire sans cesse :

« Que votre Nom soit sanctifié ! »

CHAPITRE VI.

Que votre règne arrive !

La thèse. — Le cri du prétoire. — La persécution satanique. — La liberté humaine et la divine miséricorde. — Le Règne du Christ. — Notre concours. — Nos espérances.

La Bienheureuse Marguerite-Marie dit, en plusieurs circonstances, que le divin Cœur de Jésus est un docteur très savant ; un directeur très habile et très sage. Rien ne le démontre avec plus d'éclat que la nouvelle demande par laquelle se poursuit sa prière :

« Que votre règne arrive ! »

Elle est le trait d'union, le lien oratoire, comme disent les rhéteurs, entre les intérêts de Dieu et les nôtres ; sa gloire et nos besoins.

Nous continuons à désirer qu'il soit de plus en plus admiré, loué, glorifié ; qu'il règne en Maître absolu sur tout l'univers.

D'autre part, nous avons conscience que notre

Père, nous ayant fait ses héritiers, il est temps de lui témoigner le désir, d'ailleurs fort légitime, de régner avec Lui.

En réalité, il règne, Lui, le Maître unique, le seul Seigneur, le Dominateur souverain, le Roi des rois. C'est un fait accompli.

Quel est donc le mystère que renferme notre demande ?

Saint Paul nous explique qu'il s'agit ici du Règne de son Christ : « Qu'il a constitué héritier « universel, par qui il a fait même les siècles » (1).

C'est lui dont il est dit au livre des Psaumes : « Votre trône, ô Dieu, subsistera dans les siècles « des siècles. C'est un sceptre d'équité que le « sceptre de votre règne » (2).

« Que vos Saints vous bénissent : Ils diront la « gloire de votre règne.

« Votre règne est le règne de tous les siècles et « votre empire s'étend à toutes les généra- « tions » (3).

Mais le règne du Christ souffre contradiction sur la terre. Le cri déicide, que les Juifs firent entendre au prétoire de Pilate : — « Nous ne vou- « lons pas de ce Roi (4). Plutôt Barabbas » (5), le

(1) Hébr., I, 2.
(2) Ps., XLIV, 6.
(3) Ps., CXLIV, 11, 13.
(4) Luc. XIX, 14.
(5) Luc, XXIII, 18.

voleur, l'assassin, le scélérat endurci —, a trouvé d'innombrables échos dans la foule des impies, des incrédules, des sectaires de toute provenance, des criminels ambitieux ou cupides, des indifférents et des dupes, des honnêtes conservateurs de tous les siècles chrétiens.

Prêtons l'oreille, en ce moment. Ayons des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Les mêmes pharisiens entraînent contre le Christ de Dieu les foules aveulies, hypnotisées par le culte du Veau d'or et la destruction systématique du sens moral.

Les procédés de démoralisation des modernes Antéchrists sont aujourd'hui très connus. Un tribun catholique, l'abbé Combalot, les indiquait, il y a déjà plusieurs années, à l'illustre et vaillant publiciste Louis Veuillot, dans une lettre restée célèbre, comme une prophétie. Il faut les relire ; car ils sont de plus en plus actuels, audacieusement appliqués, extraordinairement aggravés.

Les voici textuellement. Les termes en sont durs et sévères ; mais le mal était redoutable et les conséquences ont pris, dans ces derniers temps, les proportions d'un désastre social :

« 1° Le Corps universitaire et les instituteurs ont démoli, pièce à pièce, le dogme, la morale, le culte et toutes les croyances ;

« 2° L'égalité des cultes a mis Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le même autel que Bélial ;

« 3° Le Code civil a fait de la naissance, du mariage, de la mort une affaire de bureaucratie, de régie, de voirie et d'octroi ;

« 4° Les gouvernements ont détruit la sanctification du dimanche ;

« 5° Les cérémonies saintes et toute trace de culte public ont été bannies des armées de terre et de mer ;

« 6° Les livres obscènes, les chansons, les théâtres, les mauvais lieux, ont fait de la bourgeoisie et de la classe ouvrière une race de pourceaux ;

« 7° Les sociétés secrètes et les clubs ont armé les ennemis de l'ordre social ;

« 8° La bourgeoisie n'a plus d'autre divinité que le veau d'or et l'impure volupté. »

La persécution brutale achèvera l'œuvre. Aujourd'hui, elle est hypocrite comme celle de Julien l'Apostat. Demain, elle sera violente comme celle de Néron.

Ils répètent toujours le mot d'ordre du fils de Satan : « Écrasons l'infâme ! » Dans la bouche de ce drôle, l'infâme c'était le Christ.

Ils ajoutent le blasphème de Proudhon : « La révolution ne pactise pas avec la divinité. »

Ils exécutent les conseils de Quinet : « Il s'agit « non seulement de réfuter le papisme — lisez : « Le Christianisme — mais de l'extirper ; non seu-

« lement de l'extirper, mais de le déshonorer; non « seulement de le déshonorer, mais de l'étouffer « dans la boue » (1).

Réussiront-ils, grand Dieu?

Le Judaïsme est plus vivant que jamais, plus haineux qu'autour de la croix du Calvaire. Lucifer, dont il est l'agent principal, semble régner sans conteste sur le monde, redevenu païen. Il a ses prêtres et ses prêtresses, sa hiérarchie, ses patriarches et ses pontifes, ses autels et ses communications fréquentes avec les apôtres de son choix. Il règne souverainement à Charleston où il dicte ses volontés. Il a osé dresser autel contre autel, dans la Rome chrétienne, en face du Vatican. Comme aux jours du paganisme, une foule d'initiés l'adore dans ses temples. Singe du Christ immortel, il s'est donné un rituel, des cérémonies, des prières, des messes sacrilèges. Il fait des miracles..... En possession de la force, il enseigne partout qu'elle prime le droit, dont il fait litière.

Au monde innombrable des dupes, qui ne croient pas en lui, il inocule ses poisons par les moyens que dénonçait avec une si rude franchise l'abbé Combalot et qu'un nouvel apôtre de la défense sociale résume en trois mots, sur la couverture de son dernier volume : « De l'or, de la boue, du sang ».

(1) Edg. Quinet. Introduction aux œuvres de Marnix.

Malgré tout, nous en avons des preuves éclatantes, sa puissance ne peut aller jusqu'à franchir les limites que Dieu lui a tracées. Son règne n'aura qu'un temps ; et ce temps sera court, si nous disons au Maître Souverain, avec l'énergie d'une foi ferme et inébranlable :

« Que votre règne arrive ! »

Par un miracle de sa toute-puissance, Jésus-Christ pourrait en finir en un clin d'œil. Mais il ne le veut pas. C'est en conquérant qu'il veut reprendre son royaume, pour nous apprendre que la lutte est, ici-bas, la vie normale de son Église et de tous les chrétiens (1).

D'ailleurs, ses voies sont pleines de mystères. Il s'est fait une loi de laisser à l'homme le plein et parfait usage de sa liberté. Ses ennemis peuvent tout contre lui ; il attend son heure avec une inaltérable patience.

Et quand l'heure a sonné, le monde assiste à ces retours soudains, inouïs, à ces revendications inattendues qui renversent tout l'échafaudage de l'impiété ; réalisant ainsi la prophétie de la Vierge sa Mère :

« Il a dispersé les superbes, avec les pensées de leur cœur » (2).

Dans son *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet nous montre cette intervention conti-

(1) Matt., XI, 12.
(2) Luc, I, 15.

nuelle de la main de Dieu. Les bocaux antiques, remplis d'esprit païen, déclarent que Bossuet n'y voyait pas clair (1). Ils sont brisés ; et le Christ, quelles que soient les apparences, toujours vainqueur, toujours Maître des événements, n'a jamais cessé de régner conformément à ses vues.

Ses vues, — les révélations de son divin Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie ne laissent aucun doute à ce sujet — sont toutes miséricordieuses. « Il désire obtenir les hommages de ses créatures, de leur franche, libre et amoureuse volonté ; sans contrainte ni dissimulation. Il veut gagner les âmes et régner sur elles, par son amour et non par sa justice. » Puis, elle ajoute avec transport :

« Ne crains rien, m'a-t-il dit, je régnerai malgré
« mes ennemis et tous ceux qui voudront y mettre
« obstacle » (2).

« Ce Sacré-Cœur régnera malgré Satan et tous
« ceux qu'il suscite à s'y opposer » (3).

« Car il faut qu'il règne, dit saint Paul, jusqu'à ce que le Père ait mis tous ses ennemis sous ses pieds » (4).

« Et lorsque tout lui aura été soumis — même la mort —, le Fils lui-même sera soumis à

(1) E. Renan.

(2) B. Marguerite-Marie. Vie écrite par elle-même, 2me édition, t. II, p. 446.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 226.

(4) 1 Cor., XV, 25.

Celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (1).

Alors ce sera la fin ; ce sera le grand règne du Christ ; les cieux nouveaux et la terre nouvelle qu'attendent ses élus (2) ; la mise à la chaîne et réclusion définitive de Satan. Ce sera la consommation du règne éternellement glorieux du Père de tous.

Voilà ce que nous Lui demandons instamment, chaque jour, dans notre prière ;

« Que votre règne arrive ! »

Que signifierait cette demande, si nous n'avions pas à cœur de hâter, par notre concours, l'arrivée du règne de Dieu ? Elle ne serait qu'une vaine formule, une prière purement spéculative. « Ce n'est pas dans les paroles, mais dans la vertu que consiste le royaume de Dieu » (3).

Puisqu'il est indispensable qu'il règne, le divin Christ, c'est donc dans nos esprits et dans nos cœurs qu'il doit établir d'abord son empire. « Comme le péché y a régné pour la mort, la grâce doit y régner pour la vie éternelle » (4).

Il l'a d'ailleurs formellement déclaré lui même : « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous » (5).

(1) 1 Cor., 28.
(2) 2 Pier., III, 13.
(3) 1 Cor., IV, 20.
(4) Rom., V, 21.
(5) Luc, XVII, 21.

Ce « royaume de Dieu », dont l'Évangile parle à chaque instant, est le précis substantiel et complet, de tous les biens que l'homme sensé poursuit ici-bas. Il est le but de ses aspirations et de ses désirs.

A-t-il soif de liberté? Cœur de Jésus, brisez les chaînes de son esclavage. Délivrez-le de ses habitudes perverses, de ses concupiscences, de ses passions.

Que votre règne arrive!

Est-ce là lumière qui lui manque? la vérité qui lui fait défaut? Dissipez les ténèbres, les préjugés, les mensonges qui envahissent et saturent son atmosphère.

Que votre règne arrive!

Lucifer a-t-il cherché à lui faire oublier ses immortelles destinées? A-t-il prétendu combler le vide de son âme, avec les jouissances de la matière, les cupidités insatiables, les voluptés de la vie? Faites-lui connaître, comme Augustin désabusé les a connus, l'inanité des présents et des promesses de l'enfer, ainsi que la plénitude de la vie des cieux où Dieu sera lui-même l'éternel aliment de ses élus.

Que votre règne arrive!

L'auteur de ce petit volume écrivait un jour, avec une confiance filiale, au grand Pape Pie IX. Il lui demandait des encouragements et des bénédictions pour mieux soutenir, dans un journal qu'il

avait fondé, une lutte difficile, en faveur du règne de la vérité et de la justice.

« Cette lutte, disait-il au Saint-Père, est, pour mes collaborateurs et pour moi, une source intarissable d'amertumes et d'ennuis..... »

Voici la réponse de l'immortel Pontife. Chacun y trouvera le programme raisonné de tout ce que peut et doit affronter un chrétien, quand il s'agit de maintenir le règne de Dieu, autour de lui. C'est un vrai et fort énergique commentaire de la demande du *Pater :*

Que votre règne arrive !

« *A Notre Cher Fils* VERNHET, *prêtre, directeur du journal de Rodez intitulé :* Le Peuple,

à Rodez.

PIE IX, *Pape.*

« Cher Fils, salut et bénédiction apostolique. Plus les erreurs se répandent et leurs effets désastreux se propagent au loin, plus aussi, cher Fils, nous voyons avec plaisir se lever de nouveaux défenseurs de la vérité qui s'opposent au progrès de ce double fléau, sans tenir compte de leur propre repos et leurs propres intérêts. Lorsque nous-même, pour l'instruction de toute l'Église, nous avons proscrit les principales erreurs qui bouleversent de nos jours la société humaine toute

entière, nous ne l'avons certes pas fait pour que la lumière demeurât cachée sous le boisseau, mais pour qu'elle éclairât tous ceux qui sont dans la maison. C'est pourquoi nous ne pouvons que vous approuver d'avoir entrepris de défendre et d'expliquer les décisions de notre *Syllabus ;* surtout celles qui condamnent le libéralisme soi-disant catholique ; lequel, comptant un grand nombre d'adhérents parmi les hommes honnêtes eux-mêmes et, paraissant s'écarter moins de la vérité, est plus dangereux pour les autres, trompe plus facilement ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes ; et, détruisant insensiblement et d'une manière cachée l'union des esprits, diminue les forces des catholiques et augmente celles des ennemis.

« Beaucoup, assurément, vous accuseront d'imprudence et diront que votre entreprise est inopportune ; mais, parce que la vérité peut déplaire à beaucoup et irriter ceux qui s'opiniâtrent dans leur erreur, elle ne doit pas être jugée imprudente et inopportune ; bien plus, il faut croire qu'elle est d'autant plus prudente et plus opportune que le mal qu'elle combat est plus grave et plus répandu. Autrement, il faudrait prétendre que rien n'est plus imprudent et plus inopportun que la promulgation de l'Évangile, qui eut lieu lorsque la religion, les lois, les mœurs de toutes les nations lui faisaient une opposition directe. Une lutte de

ce genre ne pourra que vous attirer les blâmes, le mépris, les querelles haineuses ; mais Celui qui apporta la vérité à la terre n'a pas prédit autre chose à ses disciples, sinon qu'ils seraient odieux à tous à cause de son nom. Cependant, comme il leur promit en même temps, pour leurs travaux et leurs épreuves, la plus grande récompense, cette récompense ranimant votre activité, continuez à défendre et à propager, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, la doctrine émanée de ce Saint-Siège, en observant toujours les lois de la prudence et de la charité.

« Entre-temps, recevez la bénédiction apostolique, que nous vous accordons très affectueusement, cher Fils, à vous et à vos collaborateurs, comme gage de la faveur divine et signe de notre paternelle bienveillance.

« Donné à Rome près de Saint-Pierre, le IIe jour de décembre de l'année 1876, de notre Pontificat la trente et unième !

« PIE IX, *Pape*. »

Oui, Seigneur, nous continuerons aujourd'hui comme alors, à combattre le bon combat. Nous soutiendrons, avec une invincible constance, vos droits inaliénables, en face de l'hypocrisie et de l'iniquité triomphante des puissants de la terre ; car le maintien de vos droits, c'est votre règne, ici-

bas, tel que le désire le Cœur de Jésus lorsqu'il demande et nous fait demander :

Que votre règne arrive !

C'est le cri de l'espérance chrétienne.

Notre Docteur divin est venu pour fonder nos espérances (1).

Dans ce but, il a glorifié notre chair par l'Incarnation ; il lui a communiqué sa vie très sainte ; il l'a ravie à la mort, en l'emportant au ciel, à la droite de son Père. C'est pourquoi, dit le Précurseur, « toute chair verra le salut de Dieu (2). »

Qu'il arrive donc en nous, le règne de Dieu ! qu'il arrive et qu'il grave, sur notre chair mortelle, la ressemblance et les traits de notre Roi (3) :

Par l'observation fidèle de ses commandements ; par la pratique attentive et sérieuse de ses conseils ; par la méditation profonde de ses mystères ; par la nourriture de vie, le pain eucharistique, dont la réception assure le règne perpétuel de son amour dans nos cœurs.

« Que votre règne arrive ! »

Il se passe, en ce moment, des choses bien extraordinaires et qui font prévoir, à bref délai, le rétablissement, dans notre chère France, du règne de Dieu et de son Christ.

Lucifer a organisé toute une hiérarchie sociale,

(1) Rom., xv, 4.
(2) Luc, III, 6.
(3) 2 Cor., IV, 2.

destinée à lui donner l'empire. Des bas fonds du puits de l'abîme, monte une épaisse fumée, qui envahit et empeste toutes les puissances intellectuelles et morales de la société. On ne craint plus de l'affirmer, puisqu'il ose l'affirmer publiquement lui-même, nous vivons sous sa loi; et, si l'on n'y prend garde, ce sera bientôt officiel.

La haine satanique envahit le cœur d'une multitude de chrétiens. Qu'on en juge par ce document publié dans tous les journaux :

Samedi soir, 18 Avril 1896, la loge *Les Vrais Amis* célébrait, par un banquet au Grand Orient, rue Cadet, sa « fête solsticiale ». Le banquet était présidé par M. Guieysse, ministre des colonies. L'assistance était nombreuse; elle comprenait, indépendamment des membres de la loge qui avait organisé la réunion, une foule de vénérables représentants d'autres loges.

Au dessert, le vénérable de la loge *Les Vrais Amis*, M. Bigonville, a pris la parole pour porter des toasts à la santé du « frère » Félix Faure, président de la République, au ministère tout entier et, particulièrement, au frère Guieysse.

M. Guieysse, ministre des colonies, prend alors la parole : Il adresse ses remerciements aux maçons qui ont bien voulu acclamer le ministère Bourgeois :

« Les francs-maçons actifs, dit-il, sont en majo-
« rité dans le ministère, et, quant à moi, *je n'ai*

« *jamais été aussi actif dans la maçonnerie que*
« *depuis que je suis membre du gouvernement.* En
« assistant à vos tenues, à vos cérémonies, je res-
« sens une impression salutaire, car lorsque l'on
« part des principes maçonniques, on peut prendre
« des voies parallèles, mais on se retrouve tou-
« jours au point, lorsque l'on compare sa marche
« à celle de ses frères.

« Appuyés par un courant d'opinion publique,
« nous essayerons, mes collègues et moi, *d'appli-*
« *quer toujours les principes de la franc-maçonnerie*
« *et d'arriver ainsi aux réformes que réclame la*
« *République.* »

Le discours de M. Guieysse a été accueilli par une triple batterie.

Ajoutons ce détail significatif, que le ministre aurait distribué un certain nombre de décorations à plusieurs convives, ce qui ne se fait que dans les cérémonies officielles.

Donc, une fois de plus, et avec un cynisme sans pareil, un membre du gouvernement confirme de la façon la plus éclatante, la vérité de cette parole tant de fois citée et toujours si vraie de Mgr l'archevêque d'Aix : « Nous ne sommes pas en République, nous sommes en franc-maçonnerie. »

« Le résultat n'est pas douteux, écrivait Mgr Meurin, « l'homme judaïsé et satanisé est appelé
« à propager le mensonge, le vice et les sacrilèges
« auxquels il a été initié » (1).

(1) *Synagog. de Satan*, p. 371.

Heureusement, le gardien infaillible de la Vérité veille. « En premier lieu, dit le Pape Léon XIII, arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre » (1).

On le verra : c'est l'Église du diable.

Or, il ne saurait y avoir d'accord possible entre Dieu et le diable. Il s'agit donc uniquement de savoir, à cette heure, quel est celui des deux dont la France veut accepter l'empire et subir la loi. Le doute n'est pas possible. Si la France paraît hésiter pratiquement, c'est qu'elle ne connaît pas la synagogue d'antéchrist, qui criait au prétoire : « Nous ne voulons pas de ce roi » (2). C'est toujours la même race et toujours le même cri.

Pour répondre au désir du Saint-Père Léon XIII, une sorte de légion surgit sous le nom de Labarum et prend la tête du mouvement.

Ses membres se nomment les Chevaliers du Sacré-Cœur. Ils sont venus à la basilique du Vœu national faire leur veillée d'armes. Ils affirment, comme nous, que toute la question se pose entre le règne de Dieu et celui de Satan.

Laissons-leur la parole :

« Quand cette vérité sera bien comprise; quand les catholiques et les honnêtes gens sauront, verront, avec cette évidence qui ne permet ni

(1) Encycl., *Humanum Genus.*
(2) Luc, XIX, 14.

l'illusion, ni le doute, qui secoue les plus indifférents, qui frappe les plus inattentifs, fulgurante comme l'éclair, terrifiante comme l'ouragan; quand tous verront ainsi où est l'ennemi et ce qu'il est; quand, d'un bout à l'autre de l'Europe, les peuples, à la fois consternés, indignés et révoltés, imploreront le secours du Ciel et s'armeront pour briser la domination maçonnique, comme au neuvième et au dixième siècle les populations s'armaient pour résister aux pirates danois et norvégiens :

« Quant aux litanies des saints, la foi des masses, dans un élan spontané d'horreur, d'épouvante et de supplication, ajoutera une invocation nouvelle — non plus celle d'alors : De la fureur des Normands. — mais celle-ci, bien actuelle : De la perfidie et de la tyrannie des francs-maçons, délivrez-nous, Seigneur ;

« Alors l'heure du salut sonnera.

« Alors les catholiques ne seront plus opprimés, outragés, traités en ilotes.

« Alors la France se relèvera pour redevenir la Fille aînée de l'Église et le soldat de Dieu.

« Nous voudrions faire entrer dans tous les esprits la claire perception que nous avons de ce mal vraiment unique, de cet unique danger dont les autres ne sont que les conséquences logiques et les fruits naturels.

« On s'attaque à beaucoup de plaies sociales ;

nous ne disons pas qu'on a tort. Mais on imite le médecin qui, au lieu de combattre une maladie grave dont son client est atteint, n'en combattrait que les symptômes et les accidents.

« Ce ne sont pas les pustules éruptives qu'il faut guérir ; c'est le mal interne ; et alors les pustules sécheront d'elles-mêmes et disparaîtront.

« L'ennemi, c'est le franc-maçon.

« Le mal dont nous périssons, c'est la haine maçonnique, identique à la haine diabolique, dont elle émane, contre Dieu, l'Église, la Religion, les âmes et l'humanité.

« Aussi le mot d'ordre qui doit présider à tous nos actes, inspirer nos résolutions, notre mot d'ordre social, politique et religieux, doit être celui-ci :

Plus de francs-maçons (1)!

Quant aux moyens d'action, la nouvelle Légion ne veut foudroyer le diable, qu'avec les moyens employés par le Christ de Dieu, pour foudroyer le monde païen. Elle donnera son sang et ne prendra celui de personne.

Citons un extrait de ses Constitutions :

« Au cas où la franc-maçonnerie, poursuivant son œuvre infernale de destruction des institutions de l'Église, entrerait dans la voie de la persécution violente et assiégerait ou ferait assiéger une église ou un couvent pour en opérer l'expropria-

(1) *L'Anti-Maçon*. N° 5, p. 68.

tion, contrairement à la Constitution française qui garantit à tous les citoyens, avec la liberté religieuse, l'égalité devant la loi et le droit de propriété, les Chevaliers et Chevalières du Sacré-Cœur, qui considéreraient alors comme un devoir suprême de verser leur sang pour la défense de la Religion opprimée, se rendront en groupe, après avoir reçu la Sainte Communion, autour du sanctuaire ou du monastère, menacé de l'assaut immédiat ordonné par la secte ; là, quand l'heure du sacrifice sera venue, ils revêtiront leurs insignes, n'opposeront aux persécuteurs d'autre résistance que celle de leur groupement dans une dernière prière ; et, plutôt que de céder la place, se laisseront immoler, en implorant Dieu de convertir leurs meurtriers » (1).

Et plusieurs se convertiront, en effet. Le retentissement de ce glorieux sacrifice sera immense. La France comprendra et se ressaisira. Elle redeviendra la nation du Christ et fera retentir les cieux des accents émus de sa prière : ô Dieu ! Que votre règne arrive !

Voici encore un prodrôme de l'avènement très prochain du règne de Dieu sur la terre. Ce sont les feuilles publiques de Rome qui nous apportent la bonne nouvelle.

On n'a pas oublié la très importante rétractation souscrite, il y a quelques années, par lord Ripon,

(1) *L'Anti-Maçon*. N° 5, p. 70.

Grand-Maître de la grande Loge maçonnique d'Angleterre, aujourd'hui l'un des hommes les plus éminents du monde catholique anglais.

L'*Osservatore romano* publiait, un de ces jours, le texte d'une autre rétractation, non moins importante, prononcée à Rome, devant Mgr Sallua, commissaire du Saint-Office, en présence de deux témoins, par M. Solutore Avventore Zola (1), ingénieur, Grand-Maître de la secte. Les appréciations qu'elle contient, sur l'œuvre satanique, que le Pape Léon XIII nous ordonne de démasquer, nous engage à la publier en entier :

« Je soussigné, Solutore Avventore Zola, ex-Grand-Maître, ex-Grand-Hiérophante et ex-Souverain Grand Commandeur, fondateur de l'Ordre Maçonnique en Égypte et dans ses dépendances, je déclare avoir appartenu, pendant environ trente ans, à la secte maçonnique ; et, pendant les douze années durant lesquelles j'ai dirigé l'Ordre comme Souverain absolu, avoir eu le temps d'étudier son origine et le but qu'il se propose, dans ses lois et dans ses doctrines.

« La Maçonnerie se donne pour une institution

(1) Ne pas confondre M. Solutore Zola, avec l'écrivain Émile Zola, dont toutes les productions ont été mises récemment à l'*Index*; et qui gratte, depuis si longtemps, selon l'expression de L. Veuillot, à la porte de l'Académie française.

Que n'a-t-il rapporté, de Lourdes et de Rome, la pensée de gratter à la porte d'un confessionnal !

purement philanthropique, philosophique, progressiste, ayant pour objet la recherche de la vérité, et l'étude de la morale universelle, des sciences, des arts et l'exercice de la bienfaisance; elle se dit respectueuse de la foi religieuse de chacun de ses membres; elle affirme qu'elle interdit formellement à ses assemblées toute discussion portant sur une matière religieuse et politique ou ayant pour objet la controverse sur les religions et sur la politique; elle dit ne pas être une institution politique ou religieuse, mais le Temple de la justice, de l'humanité et de la charité, etc., etc. Or, j'affirme que tout ce que la Maçonnerie prétend être, elle ne l'est pas.

« Le bien que contiennent ses lois et ses rituels n'a rien de vrai. Mensonges et rien autre que mensonges impudents, la prétendue justice, l'humanité, la philanthropie et la charité. Elles ne règnent pas dans le temple de la maçonnerie, ni dans le cœur des maçons. Ceux-ci ne connaissent pas et ne pratiquent pas de telles vertus, sauf de rares exceptions. La vérité n'habite pas dans la maçonnerie, et les maçons ne la connaissent pas. Dans l'ordre maçonnique règnent souverainement le mensonge, la fourberie et la perfidie déguisées sous le voile de la vérité, pour duper les gens de bonne foi.

« En vérité, je l'affirme : La maçonnerie est une institution religieuse qui a pour but d'abattre

et de détruire toutes les religions, et d'abord la religion catholique, pour les supplanter ensuite et ramener le genre humain aux temps primitifs, au paganisme.

« Aujourd'hui que je suis vraiment convaincu d'avoir erré pendant trente ans en professant et en prêchant les doctrines de la maçonnerie et en faisant professer à beaucoup de gens ces doctrines, et d'en avoir entraîné beaucoup dans la voie de l'erreur, je me repens.

« Éclairé par Dieu, j'ai reconnu le mal que j'ai fait. C'est pourquoi j'ai donné ma démission de la maçonnerie, je me suis retiré d'elle pour toujours, abjurant dans l'Église toutes les erreurs commises par moi.

« Je demande pardon à Dieu du scandale que j'ai donné durant tout le temps que j'ai appartenu à la secte; je demande également pardon à l'Auguste Pontife, Notre Saint-Père Léon XIII, et à tous ceux à qui j'aurais causé du scandale (1).

« S. A. ZOLA. »

Courage donc, chrétiens! Aidons de tout notre pouvoir le travail du Cœur miséricordieux de Jésus dans les âmes. Agissons et vivons : La vie, c'est l'action! l'inertie, c'est la honte! Les soldats du mal nous donnent des leçons d'activité, d'éner-

(1) *Osservatore romano*. Avril 1896.

gie et d'audace. Rougissons de recevoir ainsi des leçons de l'ennemi et ne laissons aucune de nos forces silencieuse et cachée.

Oui, courage!

Tout concourt à préparer le règne du Christ. La céleste Vierge qui a, de tout temps, écrasé la tête du serpent des enfers, apparaît elle-même dans de telles conditions, qu'il est impossible de méconnaître son action.

Pas d'illusion, bien entendu, à ces apparitions fantaisistes, dont quelques feuilles plus ou moins suspectes ont tenté de se faire l'écho. Il nous est très difficile de ne pas voir, dans ces manœuvres, l'arrière-pensée de porter atteinte aux manifestations éclatantes du surnaturel divin. Le Satanisme y montre le bout de l'oreille, plus qu'il ne convient (1).

(1) La Sainte Inquisition romaine et universelle pense comme nous, ainsi que le démontre le décret qu'elle vient de publier au sujet des faits et des annales de Loigny :

DÉCRET DE LA SAINTE INQUISITION ROMAINE ET UNIVERSELLE.

Aux autres abus effrénés qui ont déjà fait condamner l'assemblée constituée à Loigny, au diocèse de Chartres : Visions particulières, révélations et prophéties ; mais, en réalité, invraisemblables extravagances qu'elle a coutume de répandre depuis plusieurs années parmi le peuple, et de soutenir avec opiniâtreté, sans avoir égard ni à la vérité, ni au respect qui est dû à la hiérarchie sacrée, vient de s'ajouter une audace nouvelle et incroyable. Dans le quatre-vingt-cinquième numéro de la publication périodique qui a pour titre les *Annales de Loigny*, sont renfermés des actes fabriqués de toutes pièces, et qu'on donne comme ayant été émis

Le document que nous allons citer est de toute autre nature. Marie, travaillant à rétablir le règne de son divin Fils dans le monde, agit sur des sujets qui ne sont pas vulgaires ; et ses coups de grâce ont une immense portée. On ignore généralement que la rétractation de Solutore Zola est l'œuvre de sa puissance et de sa miséricorde. Nous croyons être agréable et utile à nos lecteurs, en leur donnant le récit de ce mémorable événement, tel que M. l'abbé Daurelle l'a recueilli de la bouche même du célèbre converti :

« Solutore Zola avait acheté, depuis cinq ans, et habitait presque toujours une propriété, aux envi-

dans les consistoires pontificaux, tenus le 29 novembre et le 2 décembre 1895.

Le point essentiel de ces actes serait un jugement rendu de vive voix par le Souverain Pontife et approuvant ladite publication. L'approbation serait aussi accordée à cette Société qui a pris le nom : *Des épouses du Sacré-Cœur de Jésus Pénitent* et à l'œuvre de cette Société. L'interdiction portée par l'Ordinaire de Chartres contre Mathilde Marchat, qui s'est attribué le nom de Marie-Geneviève, serait annulée ; cette femme serait de nouveau admise aux sacrements comme par un acte de justice, et ses prétendues visions seraient regardées comme divines.

Il semble que les fidèles ont été suffisamment mis en garde contre ces mensonges soit par les actes de l'Ordinaire de Chartres que cette suprême Congrégation a approuvés et confirmés, soit surtout par le décret qui, dès le 27 juin 1894, proscrivit cette trompeuse et impudente série des *Annales de Loigny*. Cependant, il a paru nécessaire de s'opposer, par une nouvelle déclaration, à ce que les chrétiens soient surpris par cette nouvelle ruse.

Cette suprême Congrégation du Saint Office, instituée contre les hérésies, sur l'ordre exprès de Notre Très Saint-Père le Pape Léon XIII, déclare et signifie à tous les fidèles et à chacun d'eux que les actes du Consistoire pontifical publiés dans ladite brochure

rons de Rome, tout près de la Madone du Divin Amour, si vénérée de tout le peuple. Mais il n'avait jamais visité ce sanctuaire. Il voulut y aller, le 27 octobre dernier, pour voir un peu ce que pouvaient y faire tant de dévots qui s'y rendent ce jour-là ; et il en souriait de pitié.

« L'auguste Mère de Dieu ne tarda pas à transformer ce sourire moqueur en un autre plein de joie et de respectueuse reconnaissance envers elle.

« Pour cela, elle fit signe à la douleur d'approcher. Le soir même, Solutore Zola faisait une

sont fabriqués de toutes pièces; elle prescrit et ordonne qu'ils soient regardés comme faux et trompeurs.

En outre, la prohibition qui frappe les *Annales de Loigny* et dont il est question plus haut doit subsister. Le numéro quatre-vingt-cinq de ces mêmes annales, désigné ci-dessus; et donnant de faux actes consistoriaux et plusieurs autres documents dignes d'être désapprouvés, est et demeure interdit. Toutes les décisions prises soit par l'Ordinaire de Chartres soit par le Saint-Siége, contre la pseudo-communauté de Loigny, sont ratifiées et confirmées. La femme dont il est parlé plus haut reste soumise à l'interdiction, le Souverain Pontife se réservant le pouvoir de l'absoudre si elle se repent, sauf à l'article de la mort. Les visions, les révélations et les prophéties de Loigny sont fausses, inventées et doivent être regardées par tous comme fausses et inventées. Ceux qui participent à cette œuvre de mensonge, quels que soient leur sexe, leur condition et leur dignité, ceux qui l'approuvent ou qui y adhèrent, qui y donnent de quelque façon que ce soit leur aide ou leur suffrage, sont, à moins qu'ils ne viennent à récipiscence, absolument inaptes à recevoir l'absolution ou les autres sacrements.

Toutes ces décisions devront être publiées suivant les modes prescrits.

L-S. JOS. MANCINI.

Notaire de la Sainte Inquisition romaine et universelle.



chute et se brisait le pied gauche en trois endroits. Les médecins, si difficiles à obtenir à la campagne, se présentèrent trop tard. Le pied était enflé ; ils ne purent opérer la réduction des fractures. Et l'enflure, au lieu de diminuer sous l'action des traitements, prit des proportions énormes. La peau était devenue d'un noir foncé de très vilain aspect. Les souffrances du blessé étaient atroces et, par moments, intolérables. De longs jours s'écoulèrent dans cette situation terrible, qui souvent exaspérait le patient jusqu'au désespoir.

« Il vécut ainsi jusqu'à la veille de Noël. Ce jour-là, son beau-frère et d'autres parents, venus de Rome pour faire le réveillon avec lui, voulurent absolument qu'il y participât. Il se lève donc pour leur complaire, se traîne à table avec leur appui ; mais, vaincu par la douleur, il est forcé de se remettre au lit. Le sommeil le gagne, et il fait un songe.

— « Des amis lui avaient amené une calèche très commode, l'y avaient mollement installé comme malgré lui sur des coussins, et l'avaient conduit avec eux vers la chapelle du Divin-Amour. Il avait conscience d'y être déjà venu une autre fois. Et comme il regardait en curieux de côté et d'autre, avec ses compagnons, eux sur leurs jambes, lui sur ses béquilles, une grande et belle Dame, majestueuse, mais simple, vêtue d'une robe rouge sous un manteau bleu, avec un Enfant au bras, lui

apparaît sur un des murs latéraux qui était devant lui. Il croit d'abord que la belle Dame est fixée sur ce mur, mais voilà qu'elle s'en détache, glisse légèrement le long de ce mur jusqu'à l'autel et, de là, elle lui dit :

« Tu étais déjà venu me voir, seulement tu ne « m'avais pas priée. Tu t'étais même moqué de « moi. Prie-moi aujourd'hui. N'as-tu rien à me « demander? Tu te plains d'un pied : Ce n'est « rien. Jette tes béquilles et marche. »

« Il obéit et marche sans difficulté. Cependant, il se disait en lui-même, avec cette sorte de sentiment réflexe que l'on éprouve parfois dans le songe : « Oui, ici, ça va bien, mais dehors? »

« L'apparition ne l'impressionnait pas du tout. Il y sentait une Mère. C'était donc pour lui tout naturel. Il veut cependant la remercier de sa bonté et cherche dans ses souvenirs une prière ; mais il n'y trouve plus aucune formule de piété. Il lui dit alors : *Dominus vobiscum!* —

« Tout finit là, et il continue à dormir jusqu'au matin, où sa femme lui demande ce qu'il avait eu dans la nuit, avec qui il parlait, lui répétant qu'elle l'avait entendu dire : *Dominus vobiscum*, comme s'il saluait quelqu'un.

« Cette parole le remet en présence de son rêve, déjà oublié, et l'attendrit. Il répond à sa femme : « Allume un cierge devant la Madone ; » — car Mme Zola est très pieuse ; elle a toujours gardé

au pied de son lit une image de la Sainte Vierge que son mari a toujours respectée. —

« C'était la première marque de foi qu'il montrait depuis plus de 40 ans. Le bienfait pressenti de sa Mère du ciel venait de l'arracher à son cœur. Un fourmillement insolite du pied malade semblait l'avertir qu'il était guéri au sortir du songe et que la guérison était complète. Ce pressentiment ne le trompait pas.

« Il se lève alors, s'appuie sans douleur sur le pied brisé, et lui donne impunément à porter sa part du poids de tout le corps. Tremblant d'émotion, il regarde alors de près ce membre dont il a tant souffert : toute trace du mal avait disparu !!!

« Force lui est bien de se rendre à l'évidence. Mais alors il ne tergiversa point. Il crut et se convertit.

« Tel est le miracle qui a ramené Solutore Zola au sein de l'Église. Il est reconnu et affirmé, par le témoignage des médecins qui ont donné leurs soins au malade, par celui de tous les voisins qui connaissent bien son état, et par ses parents qui l'avaient constaté la veille encore.

« Le curé de la chapelle du Divin-Amour — car cette chapelle est un sanctuaire paroissial — informé l'un des premiers de l'événement, désira en avoir la relation écrite. M. Zola s'empressa de satisfaire à ce désir.

« Il écrivit son récit et le lui remit signé de son nom et sous le sceau de sa dignité maçonnique, le seul qu'il eut alors à sa disposition (1).

« Abbé DAURELLE. »

Père des cieux, que votre règne arrive !

1) Lettre publiée par *la Croix*. 9 mai 1896. Supplém.

CHAPITRE VII.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Ce que Dieu veut. — Le salut. — Au ciel. — Sur la terre. — Volonté divine et liberté de l'homme. — La loi. — Avant et après la chute. — L'éternel amour.

Vouloir ce que Dieu veut, c'est la meilleure de toutes les dispositions, pour obtenir ce que nous avons à lui demander.

C'est, même, la vraie perfection de la prière.

Le Cœur de Jésus n'a pas autrement inauguré la série de ses œuvres réparatrices :

« Je suis venu, dit-il à son Père, pour faire votre volonté » (1).

Est-il étonnant que, dans son zèle pour notre salut, il nous enseigne ce puissant et infaillible moyen de succès ?

(1) Hébr., x, 9.

Dieu nous appelle à vivre de sa vie bienheureuse dans le ciel. « Il veut le salut de tous les hommes » (1); il le veut d'une volonté ferme et très clairement manifestée.

Il veut, en outre, que nous observions scrupuleusement ses lois. C'est la porte de la vie éternelle : « Si tu veux entrer dans la vie, observe mes commandements » (2).

Il veut enfin, dit saint Thomas, qui expose, dans son explication du *Pater*, ce triple aspect de la volonté divine (3), que nous soyons ramenés à 'état parfait et à la dignité dans lesquels fut créé le premier homme.

Si Dieu veut le salut de tous les hommes, c'est en vue de sa gloire. Il multiplie le nombre de ses élus, qui constitueront, dans les splendeurs de l'éternelle vie, la famille de prédilection sur laquelle régnera son amour.

Dès les jours de l'éternité, il a pensé à eux. Ce qu'il a fait pour les attirer et les former est inénarrable. Il les veut grands et glorieux, par le nombre autant que par les vertus et les mérites.

Toutes ses œuvres les plus admirables témoignent de cette préoccupation unique, concourent à cette fin sublime, à ce dessein miséricordieux et

(1) 1 Tim., II, 4.
(2) Matt., XIX, 17.
(3 Opusc., V.



divin : La famille du ciel ; la famille du Père, du seul vrai Père, dont tous les enfants sont des rois et plus que des rois :

« Moi, j'ai dit : Vous êtes tous des Dieux et des fils du Très-Haut » (1).

Pour ces Dieux, par participation, il a tout ordonné : La nature, la loi, la grâce ; l'univers et son histoire ; les créatures des cieux, de la terre et des mers.

Le Verbe a quitté, pour les arracher aux puissances de l'enfer, la droite de son Père. Il est venu se revêtir de la honteuse livrée des pécheurs, pour conquérir leurs âmes et déployer, dans les étonnants mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, les richesses infinies de son Cœur.

Par quelles voies d'abnégation sublime est-il entré dans les vues de la justice divine ? Comment a-t-il pu nous assurer le bénéfice de notre glorieuse prédestination ?

Prêtons l'oreille, élus de Dieu, frères du Christ; il va nous le dire :

« Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (2).

« Je ne cherche point ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (3).

(1) Ps., LXXXI, 6.
(2) Jean, IV, 34.
(3) Jean, V, 30.

« Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais celle de mon Père » (1).

« Celui qui fait la volonté de mon Père, entrera dans le royaume des cieux » (2).

« Quiconque fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est mon frère » (3).

Et saint Paul, qui a tout souffert pour donner des élus à Dieu (4), faisait aux Hébreux cette recommandation :

« Faites la volonté de Dieu et vous obtiendrez l'effet de la promesse » (5).

La foi des Patriarches était fondée sur l'intelligence pratique de cette volonté de Dieu. Ils ne vivaient que sous la tente, parce que disaient-ils :

« Nous n'avons pas de demeure permanente, ici-bas ; nous cherchons la Cité future » (6).

Quelle cité cherchaient-ils donc ? La cité de Dieu ; la cité des Saints ; la cité de la vie : « Nous attendons cette vie que Dieu nous a promise » (7).

« Il trouvera cette vie, celui qui trouvera Dieu » (8).

(1) Jean, VI, 38.
(2) Matth., VII, 21.
(3) Matt., XII, 50.
(4) 2 Tim., II, 10.
(5) Hébr., X, 36.
(6) Hébr., XIII, 14.
(7) Tob., II, 18.
(8) Prov., VIII, 25.

C'est la vie du ciel. Vie bienheureuse où s'accomplit, sans hésitation et sans obstacle, la très adorable volonté de Dieu.

Une voix de révolutionnaire s'était élevée cependant, dans le céleste séjour; alors que les Anges vivaient encore dans l'état d'épreuve. Lucifer avait eu l'audace, dans son orgueil insensé, de réclamer à son Créateur une part de son empire.

« Je monterai, avait-il dit sur les nuées du ciel « et je serai semblable au Très-Haut » (1).

« Je ne servirai point » (2).

Mais la Justice divine, avant la création des prédestinés, y avait mis bon ordre.

« Qui est semblable à Dieu (3)? » se contenta de dire l'Archange fidèle.

Et Lucifer tomba du ciel comme la foudre, entraînant tous les imitateurs et les complices de sa rébellion sacrilège (4).

Dès ce moment, il n'est plus resté, dans la céleste demeure, qu'une volonté souveraine; celle de Dieu. Les élus, qui sont déjà reçus dans la gloire, y vivent avec les Esprits angéliques, dans l'amour sans limite de cette volonté adorable et sacrée.

Sur la terre, il n'en est pas toujours ainsi.

Le péché y fait trop souvent dévier la volonté de

(1) Isaïe, XIV, 14.
(2) Jérém., II, 20.
(3) Ps., LXXVIII, 7.
(4) Apoc.; XII, 4 et suiv.

l'homme ; il la met en travers de la volonté divine. Dans le champ clos de l'épreuve, où nous sommes renfermés, la lutte est parfois très violente, et nous avons beaucoup à souffrir de cette situation.

Le sublime Paul, dans son épître aux Romains, a merveilleusement décrit ce duel.

« L'homme intérieur, en moi, se complaît dans la loi de Dieu ».

« Mais je sens dans mes membres une autre loi, qui combat la loi de mon esprit. Elle me captive sous l'empire du péché, qui vit dans mes membres.

« Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera du corps, cause de cette mort » (1), par le péché ?

C'est le Cœur de Jésus. Il nous aime trop pour nous laisser ainsi périr misérablement. Il est descendu tout exprès sur la terre, pour nous offrir son concours, dans cette lutte douloureuse et cruelle.

Et son concours se traduit par la touchante prière :

Notre Père..... Que votre volonté soit faite sur la terre, comme elle est volontairement et amoureusement accomplie dans le ciel !

Dieu veut, avons-nous dit, le salut de tous les

(1) Rom., VII, 22 et suiv.

hommes. « Sa volonté est que tous deviennent des saints » (1).

La volonté divine se présente ici sous la forme, auguste et majestueuse, d'une loi qui ne transige pas. Elle s'impose absolument, rigoureusement, avec la sanction de toutes les lois de Dieu, le jugement final.

Dieu VEUT.

Il veut que nous devenions des saints.

Mais sa volonté ne va-t-elle pas échouer contre les révoltes de la liberté humaine, ou bien supprimer cette liberté ?

Échouer ; peut-être. Supprimer la liberté, jamais. Il reste toujours à l'homme le droit de choisir entre cette double alternative : Vivre en obéissant ou mourir en se révoltant.

C'est ici le cas d'admirer les mystérieuses dispositions de la Souveraine Sagesse.

Outre cette loi de miséricorde et d'amour qui nous impose le devoir de nous sanctifier ;

La loi qui nous oblige à devenir des saints, parce que la sanctification est le principe du salut, est encore une loi de miséricorde et d'amour.

Le même Dieu qui nous l'impose a mis au dedans de nous, une autre loi, d'ordre naturel, mais impérieuse et irrésistible ; c'est l'aspiration vers le bonheur.

Ces deux lois, expressions diverses de la même

(1) Thessal., v, 18.

volonté, tendent donc au même but, nous dirigent vers la même fin suprême : La vie bienheureuse.

Qui oserait affirmer qu'elles ne sont pas identiques et que, dès lors, notre liberté ne s'accorde pas merveilleusement avec la volonté de Dieu?

Il suffit de comprendre cette identité, a-t-on dit avec raison, pour avoir un pied dans le paradis.

O Père des Cieux, votre volonté est incontestablement une loi de vie (1). Nous serons heureux de nous y soumettre, dans la plénitude de notre liberté. Béni soit le Cœur de Jésus qui nous a révélé ce mystère de votre immense amour! Et « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel! »

L'homme est un être si bizarre, si fantasque, si multiple, si changeant, que la volonté divine, pour l'atteindre, a dû se produire sous diverses formes.

Ce sont les transformations de l'amour : « Il est patient ; il est doux..... ; il ne s'irrite pas..... il souffre tout » (2).

En toute circonstance, il se met à la disposition de celui qu'il aime et qu'il veut conquérir.

Voilà pourquoi le Père des miséricordes, craignant que les ténèbres de l'enfer ne cachent à l'homme sa volonté, a pris le soin de la formuler nettement, brièvement et sans la moindre équi-

(1) Eccli., XLV, 6.
(2) 1 Cor., XIII, 4 et suiv.

voque, dans le Décalogue. Le Code sacré de la loi de Dieu fut donné à Moïse sur le Sinaï.

« Moïse, dit l'Esprit-Saint, était chéri de Dieu et « des hommes.....

« Le Seigneur l'a fait semblable aux saints par « la gloire.....

« Il l'a fait réellement saint par sa foi et sa dou- « ceur ; il l'a choisi entre tous les hommes.

« ..... Et il l'a fait entrer dans la nuée, où il lui « a donné ses préceptes et la loi de vie et de « science » (1).

Pour la promulgation de sa Loi sainte, il fallait au Seigneur un saint.

« Le Saint », né de la Vierge Immaculée, est venu ensuite sur la terre confirmer, par ses exemples et par ses paroles cette manifestation solennelle de la Volonté de son Père. Il a consolidé comme autant de poteaux indicateurs, les dix commandements sur la voie de nos épreuves.

Il est, désormais, impossible de ne pas connaître, dit saint Paul, « la volonté de Dieu, si bonne, si agréable et si parfaite » (2).

Elle est certainement le guide le plus lumineux et le plus sûr, pour atteindre la vie bienheureuse après laquelle nous soupirons :

« Voici le livre des Commandements de Dieu et

(1) Eccli., XLV, 1, 2, 4, 5, 6.
(2) Rom., XII, 2.

la loi qui subsiste éternellement ; tous ceux qui la gardent parviendront à la vie » (1).

« Je sais que sa loi est la vie éternelle. » (2)

Au jeune homme de l'Évangile qui lui demande le moyen d'arriver à la vie éternelle, le divin Maître répond :

« Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements » (3).

Quoi qu'il arrive, il faut que la volonté de Dieu triomphe :

« En vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que le ciel
« et la terre passent, un seul iota ou un seul point
« de la loi ne passera pas, que tout ne soit
« accompli » (4).

Oui, certes, elle sera triomphante la volonté de Dieu.

Elle triomphera par la volonté de Jésus, le premier sujet de Dieu, dont la condition sur la terre a été d'être « fait obéissant » (5), comme il avait été « fait chair » (6).

Elle triomphera parce que Jésus l'a considérée comme le droit absolu de son Père.

C'est en vain que le péché, « fruit de la désobéis-

(1) Bar., IV, 1.
(2) Jean, XII, 50.
(3) Matt., XIX, 17.
(4) Matt., V, 18.
(5) Philip., II, 8.
(6) Jean, I, 14.

sance d'un seul » (1), lui fera subir quelques éclipses, dans le monde. C'est en vain que la révolte satanique pénétrera, comme en ce moment, dans la société qui ne voudra ni Dieu, ni Maître ; dans la famille qui perdra le sens de l'autorité ; dans le cœur des foules, trahies par les ruses infernales de Lucifer.

L'obéissance de Jésus plongera ses racines dans le sang de l'expiation. Il sera victime de l'obéissance. Il se fera « obéissant jusqu'à la mort ; jusqu'à la mort de la croix » (2). Et, de cette immolation sanglante, jaillira le triomphe de la Loi.

Et ce triomphe sera persévérant comme l'amour même du Christ de Dieu. Car nous voulons aussi, Cœur adoré de mon Sauveur, expier, réparer avec vous l'outrage fait à la volonté de Notre Père des Cieux. Vous étiez affamé de couvrir et de réparer toutes nos rébellions. Nous serons jaloux de compenser, à votre suite, les impiétés, les lâchetés, les ingratitudes, les indifférences, les haines de l'enfer, par une soumission plus parfaite, plus généreuse, plus amoureuse à la sainte loi de notre seul Seigneur et Maître.

Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Quand il mettait son divin Cœur en communication avec celui de la B. Marguerite Marie, Jésus ne

(1) Rom., v, 19.
(2) Philip., II, 8.

lui apprenait pas autre chose que le sacrifice amoureux de sa volonté à la volonté de Dieu.

Et le glorieux Saint François de Sales, du haut du ciel, où il était plongé dans l'océan immense de l'amour infini, faisait connaître à Sainte Jeanne de Chantal, que sa famille religieuse était établie au milieu du monde rebelle, dans l'unique but d'adorer, d'aimer et d'accomplir toujours la Très sainte volonté du Seigneur et Maître absolu de toutes choses.

Le premier homme avait été créé d'après ce principe. Chez lui, tout était dans l'ordre de la volonté de Dieu.

Son Intelligence la connaissait à merveille et l'adorait. Son cœur l'aimait passionnément et l'imposait à sa volonté, docile et soumise. Sa volonté commandait à la chair, qui ne savait pas résister.

Au dehors, l'Univers et tout ce qu'il renferme acceptait son empire, lui obéissait sans contrainte, le servait avec empressement.

Père de toutes les créatures, vous les aviez soumises à ce roi, qui vous rendait hommage et vous payait le tribut de sa reconnaissance, « afin qu'il dirigeât le globe de la terre, dans la droiture et l'équité » (1).

Dans ses communications avec le ciel, Adam ne

(1) Sag., IX, 2, 3.

rencontrait que des amitiés et des sourires. Les anges visitaient « son paradis de délices » (1).

Ils l'assistaient, le protégeaient, lui consacraient leur science, leur intelligence et leur ineffable charité...

Tel était, dit saint Thomas, le premier état et la première dignité de l'homme (2).

Pourquoi faut-il que la plus heureuse des créatures, par un acte de désobéissance, ait renversé ce bel ordre et détruit cette délicieuse harmonie, juste au moment où elle subissait l'épreuve qui devait assurer, à jamais, sa liberté royale et fixer sur sa tête la couronne de l'éternelle gloire!

Dieu! Quel malheur! Vous fournissez à l'homme l'occasion de mériter sa béatitude; le moyen le plus facile et le plus doux d'atteindre sa fin; de la conquérir par le plus noble usage de sa liberté (3); et voilà que tout est perdu. Pitié, mon Dieu, pour l'homme coupable! Pitié pour le vaincu, devenu, par sa lamentable chute, esclave de Satan (4)! Que votre miséricorde infinie ne l'abandonne pas! Qu'il soit ramené par votre grâce à son premier état : Celui où l'esprit n'est plus livré aux caprices de la concupiscence; où l'homme de la nature et l'homme de la grâce vivent en commu-

(1) Gen., II, 15.
(2) Opusc., V.
(3) 2 Tim., II, 5.
(4) 2 Pier., II, 19.

nauté de sentiments, dans l'amour de votre sainte volonté !

Après l'épouvantable désastre, causé par la désobéissance de l'homme, il vit tomber de sa tête la couronne royale et la révolte germa partout autour de lui.

Le monde matériel et le monde moral échappèrent à son autorité. La rébellion s'infiltra jusque dans toutes les parties de son être. Sa volonté ne consulta plus sa raison égarée. Son cœur ne fut plus le maître dans ses domaines ; les passions le bouleversèrent. La chair, élément le moins noble de sa personnalité, s'empara du pouvoir et, à cette heure comme toujours, la bête gouverne en souveraine absolue ; la matière soufflette, à tout propos l'esprit devenu son esclave honteux.

Le Cœur désolé de Jésus a voulu réparer ce désordre. Il nous a rendu, par son sacrifice, l'amitié de Dieu et le vigoureux élan qui nous fait remonter jusqu'à lui.

« Nous étions morts dans le péché ; mais Dieu « nous a rendu la vie, dit saint Paul, et délivrés dans le Christ, nous remettant toutes nos « offenses » (1).

(1) Colos., II, 14.

« Il a effacé la cédule de notre condamnation et « l'a clouée à la croix » (1).

« Il a dépouillé les principautés et les puissances « et les a fièrement ramenées captives derrière « son char de triomphe, après les avoir abattues « en lui-même » (2).

Toute sa préoccupation, désormais, est de se faire aimer, afin de rétablir sur la terre le règne de l'amour. Car l'amour est l'union des cœurs, l'union parfaite des volontés.

Aimer, nous a dit saint Jean, c'est toute la loi.

La loi de l'amour, base de toute la loi divine, consiste en ce que l'Être qui aime n'ait pas d'autre pensée, d'autre désir, d'autre volonté, que les pensées, les désirs et les volontés de l'Être aimé.

Ici, l'Être aimé, c'est Dieu.

Il nous a imposé son amour ; c'est pourquoi le Cœur de Jésus nous suggère la pensée de lui demander, dans notre prière, qu'il daigne l'imposer à tous les hommes :

Que votre volonté soit faite, sur la terre, comme au ciel ;

Où la vie éternelle n'est pas autre chose que l'éternel amour.

(1) Colos., 14.
(2) *Ibid.*, 15.

CHAPITRE VIII.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Après l'âme, le corps. — Orgueil et richesse. — Endurcissement des cœurs. — Socialisme. — Pauvreté volontaire. — Désirs modérés. — Le lendemain. — L'ingratitude.

« L'Esprit, dit saint Paul, aide notre faiblesse. « Nous ignorons ce qu'il faut demander dans la « prière ; mais l'Esprit demande pour nous, avec « des gémissements inénarrables » (1).

Il demande par l'intermédiaire du Cœur de Jésus, qui est tout rempli de l'Esprit de Dieu.

C'est pourquoi, remarque le Docteur angélique, la prière qu'il nous a dictée est admirable de perfection.

L'âme étant supérieure au corps, nous sommes d'abord préoccupés des besoins, des destinées, des nobles aspirations de notre âme. A Dieu, qui la déifie par sa grâce, nous adressons cette parole

(1) Rom., IX, 26.

sublime : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Puis, nous ajoutons cette autre, non moins remarquable, et qui est l'expression de nos espérances : « Que votre règne arrive. »

Mais ces espérances, elles-mêmes, ont besoin d'un guide absolument sûr, pour les conduire à à leur terme. Nous concluons alors : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Voilà pour nos destinées éternelles. Il est dans l'ordre que nous demandions ensuite les grâces de l'ordre temporel. C'est le cas de tendre la main, comme le mendiant qui n'a rien, au riche qui a tout :

« Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien. »

Dans ses rapports nécessaires avec le monde matériel, notre âme rencontre de terribles écueils. Il faut les éviter à tout prix. Il faut reconnaître, sous les fleurs, les fondrières, les abîmes qu'elles cachent : Les chutes sont toujours graves, quand nous sommes précipités dans le péché.

Qui nous apprendra, Seigneur, à les éviter ? si ce n'est votre Cœur vigilant ? N'a-t-il pas l'œil ouvert sur tous nos pas, sur toutes nos démarches ? Ne possède-t-il pas le préservatif infaillible contre toutes les intempérances de notre nature déchue ?

Ce préservatif est dans la demande que le Cœur de Jésus nous apprend à formuler. Le

Docteur angélique va nous aider à en sonder les salutaires profondeurs.

La première pierre d'achoppement qui arrête notre âme, dans son contact avec la matière, c'est l'orgueil.

Les besoins de l'orgueil sont insatiables. Tout le luxe, le faste, le confortable du monde ne sauraient les satisfaire.

L'orgueil se fait une fausse notion de la richesse, quand il la place dans la possession des biens extérieurs. Dieu, le seul riche, n'a pas de biens extérieurs. Tout ce qu'il a, il l'est. L'orgueilleux, au contraire, n'est rien et voudrait tout avoir, tout concentrer dans ses mains.

S'endormir et reposer en paix dans le sein de la paternité de Dieu (1), c'est le sort du vrai riche; du riche confiant dans les surabondantes joies des biens promis.

Mais Lucifer a dit : « Qui nous les montrera ces biens » (2)? Et l'homme s'est laissé tromper. Il s'est avidement jeté sur les biens sensibles, et il est devenu semblable aux animaux sans raison, qui n'ont pas même l'idée du bien suprême (3).

Riche du monde et pauvre de Dieu, « tu dis : Je suis riche et dans l'opulence ; je n'ai besoin de

(1) Ps., IV, 9.
(2) Ps., IV, 6.
(3) Ps., XLVIII, 13.

rien. Et tu ne vois pas que tu n'es qu'un malheureux, un misérable, pauvre, aveugle et nu » (1) !

Ils finirent bien par le voir, les pères du genre humain, qui avaient eu l'orgueil de croire qu'ils seraient riches comme des Dieux. Leurs yeux furent ouverts et leur nudité les épouvanta (2).

Tout aussi surpris fut le riche de la parabole. Il avait trop de biens extérieurs et voulait reconstruire ses greniers et ses coffres. Cet orgueilleux, satisfait, pensait en lui-même : « Je dirai à mon âme : Tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. »

« Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme. Et, ce que tu as ramassé, à qui sera-t-il (3) ?

Il ne s'en préoccupait pas, ce riche sans entrailles. L'idolâtrie de l'orgueil avait réveillé chez lui le culte de la chair. Pour se procurer la satisfaction de ses voluptés, il aurait absorbé, s'il l'avait pu, la substance de l'univers entier.

En burinant ce type, dans sa parabole, le Verbe de Dieu ne prétendait pas faire le portrait d'un seul individu ; mais il donnait à son enseignement une

(1) Apoc., III, 17.
(2) Gen., III, 7.
(3) Luc, XII, 19, 20.

portée plus vaste. Il traçait le tableau lugubre des ravages de l'orgueil, quand les intérêts matériels ont engendré l'endurcissement des cœurs et suscité des cupidités insatiables.

Les rois de l'or, les dieux du capital, développent à outrance leur prospérité matérielle, au détriment de légions d'hommes, dont leur faste, leur opulence, leurs splendeurs, leur brutal égoïsme ont brisé les corps et exaspéré les âmes. C'est pour eux qu'il n'y a plus ni Dieu, ni loi, ni cœur, ni humanité. Repus et gaillards, au milieu de leurs festins, ils semblent n'avoir qu'un estomac pour digérer et une bouche pour rire. Comment entendraient-ils les malheureux qui se lamentent, les désolations de familles entières, qui n'ont plus, après avoir lutté fort longtemps contre la faim, ni pain, ni travail?

Que leur importe, à ces impitoyables jouisseurs, que des jeunes gens, des jeunes filles, à bout de forces, tordus, vaincus par la misère, le froid et la faim, se détruisent sous la pression du désespoir ? Il leur ont tout pris, même leur Dieu.

Où s'arrêtera cette folie de l'orgueil humain? Où est le remède spécifique de cette fièvre dévorante, qui tue l'homme, pour le temps et pour l'éternité?

Est-ce le barbare? Viendra-t-il fouler aux pieds cette société en décadence qui broute la vie, à l'instar de la bête? Peut-être.

Les adorateurs du veau d'or n'entendent donc

pas les rugissements de cette barbarie philosophique, dont la littérature contemporaine reproduit depuis longtemps les échos ?

« Vassal, victime, porteur de haillons, esclave... ramasse les outils de ton travail, ces boulets de ton bagne éternel, et frappe ! Tue cet homme qui dort bercé par l'égoïsme... » (1).

Le travailleur a entendu, lui, et voici sa réponse :

« ...Le jour où nous sommes nés, vous riche et moi pauvre, nous étions ennemis. Je vous hais ! Je vous hais ! Et cette haine n'est pas une colère ; c'est toute mon âme » (2).

C'est le tocsin de la révolution sociale ; ce n'est pas le remède.

Les économistes parlent d'organiser la richesse. Leurs projets sont tout conçus ; leur théorie est faite. Pourquoi ne cherchent-ils pas à agrandir la bouche et l'estomac de Saturne ? C'est toujours lui, c'est toujours le veau d'or qui dévorera les profits de l'organisation ; et, avec eux, les machines humaines meurtries par les âpretés de son inflexible égoïsme.

Le remède n'est pas là.

Cœur de Jésus, vous l'avez indiqué lorsque, au lieu d'organiser la richesse vous avez organisé la pauvreté. Ces gens-là veulent rouvrir le Paradis

(1) G. Sand. *Lélia*.
(2) Émile Souvestre. *Riche et pauvre*.

terrestre. Ils ne réussiront qu'à découvrir encore la nudité d'Adam. Ils arriveront à produire, au lieu de la pauvreté volontaire dont vous avez fait l'aristocratie du royaume des Cieux, une pauvreté forcée, une race de maudits et de désespérés, comme notre civilisation, pourrie jusqu'à la moelle, n'en a pas encore vu; une pauvreté misérable, dévorée de brutales convoitises, incapable d'enfanter autre chose que la mort et le néant.

Vous avez dit, ô Jésus : « Bienheureux les pauvres en esprit » (1). Malheur à vous, riches » (2) — cupides. — Ils essaient de changer cet Évangile. Mais votre Évangile est écrit depuis longtemps ; il est immuable comme la Vérité. Votre Évangile, c'est le salut!

Et, ce dogme, cette leçon de morale sublime, que vous avez pratiquée sur la terre, vous qui n'aviez pas « une pierre où reposer la tête » (3), a consolé de tout temps d'innombrables infortunes.

J'entends la pauvre mère, à bout de ressources, épancher, le soir, devant le crucifix, les amertumes de son cœur :

« Seigneur, j'ai vécu dans la tribulation tous les jours de ma vie. J'ai senti peser de lourdes croix sur mes épaules. Mais vous m'avez soutenue;

(1) Matt., v.
(2) Luc, vi, 24.
(3) Matt., viii, 20.

vous avez été pour moi le Cyrénéen miséricordieux ; vous avez soulevé mon fardeau.

« Voici, maintenant, les heures de l'agonie. Je lève vers vous mes yeux éteints; j'appelle mon consolateur; je me sens mourir.

« Seule, avec mes jeunes orphelins, j'ai épuisé mes dernières forces; j'ai versé pour eux ma dernière goutte de sueur ; que vont-ils devenir?

« Seigneur, ayez pitié de nous. Donnez-nous notre pain quotidien.

« Il y a toujours un peu d'herbe pour les agneaux ; quelques grains pour l'oiseau dans les champs ; votre Providence peut-elle oublier la veuve et l'orphelin ?

« Je leur ai appris leur prière ; celle que nous a enseignée le Cœur de Jésus. Seigneur, ils vous l'adressent comme moi, dans toute la ferveur de leur âme ; avec la conscience de leurs besoins impérieux et le sentiment profond de leur confiance en vos inépuisables bontés :

« Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien.

« Mon cœur se déchire, Seigneur, à la pensée que ces pauvres enfants, dispersés par la misère, vont rencontrer sur leur chemin les séductions du maudit. Il trahira leur âme innocente et ils vous oublieront. Ayez pitié, Seigneur, des larmes d'une mère ;

« Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien. »

Ainsi commentait, la pauvre mère chrétienne, la douce prière du Cœur de Jésus ; celle qui laisse aux reptiles, sur la terre, tout appareil de vanité, toute convoitise dangereuse, tout inutile superflu.

Poussière de mort, as-tu faim? prie comme elle priait. Demande simplement le pain qui te suffit pour un jour. Pas de provisions excessives; pas de cumul ; pas de greniers agrandis ; pas de ce fatras embarrassant qu'il faut laisser : Le pain de la journée suffit.

Au désert, Dieu envoyait à son peuple la manne du ciel, chaque jour; et pour la journée seulement (1).

Le Chrétien, selon saint Paul, se contentait de la nourriture et du vêtement (2) ; il avait raison ; pour faire le voyage de l'Éternité, il n'est pas nécessaire d'emporter tant de bagages. Le bagage de l'orgueilleux est trop embarrassant pour l'étroit sentier du ciel (3) ; et le chameau surchargé, qui ne peut pas passer par le « trou de l'aiguille » (4) ne passera pas davantage par la petite porte qui conduit à la vie.

(1) Exod., XVI, 19, 20.
(2) 1 Tim., VI, 8.
(3) Matt., VII, 14.
(4) Matt., XIX, 24.

Notre âme est-elle donc faite pour vivre de vanités et de matérialisme? Roi des Cœurs! Pauvres des biens terrestres et riches d'espérances fondées, nous ne portons pas plus loin nos ambitions :

Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien.

Mais, « notre pain », et pas celui d'autrui : pas celui du malheureux, indignement exploité; pas celui du travailleur volé, ruiné, par des trafics illicites. Notre pain, gagné par notre travail, fruit de nos sueurs et de nos veilles, produit de notre honnêteté féconde.

Oh ! la belle prière !

Elle nous rappelle les conseils de notre aimable Maître et les leçons toujours lumineuses de son grand Cœur. Le souci du lendemain, la préoccupation trop exagérée de ses incertitudes, est une injure directe à la Providence de Notre Père des cieux. Pourquoi l'appelons-nous notre Père et pourquoi ne le traitons-nous pas comme tel?

Lorsque le divin Cœur m'apprend à demander mon pain de chaque jour, il me semble l'entendre dire à ses disciples : « Ne soyez pas inquiets de ce que vous mangerez, ni de quoi vous vous vêtirez..... » (1).

« Voyez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment ni ne moissonnent..... N'êtes-vous pas plus qu'eux? »

(1) Matt., VI, 25, 26.

Après tout, « qui de vous, en s'inquiétant ainsi, peut ajouter à sa taille une coudée » (1)?

Sans doute, il faut aider la Providence. Elle donne la nourriture aux oiseaux ; mais ne la leur met pas dans le bec ; il faut le concours de notre travail.

On peut, avec cette disposition, prier efficacement le Père infiniment riche, à qui tout appartient :

Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien.

Le vice capital, le péché abominable, absolument mauvais (2), comme le qualifie le Docteur angélique, dont la demande formulée par le Cœur de Jésus est le remède, c'est l'ingratitude de l'homme.

Dieu a tout fait pour lui. Il lui a tout donné. Il lui donne encore chaque jour ce qui peut lui procurer la tranquillité de la vie. N'a-t-il pas la sottise, ce néant superbe, de se redresser, comme le vieux serpent de l'Eden, contre son bienfaiteur? N'est-il pas assez fou pour se croire capable de se passer de Lui ?

« Il s'adore aujourd'hui de la meilleure foi du monde », dit E. Quinet. Il ne veut plus entendre parler de Dieu, ajoute un philosophe allemand : « Laissez-nous saintement glorifier l'homme seul ; rien hors de lui. »

(1) Matt., VI, 27.
(2) Opusc. V.

Ces blasphèmes, qui donnent le frisson, ont quitté la région des milieux philosophiques. Ils sont passés dans les actes, dans les pratiques de la vie. Les sectes maçonniques, palladistes, et autres de même origine, ont proscrit audacieusement le culte de Dieu et n'admettent plus qu'on le fasse connaître. « L'homme seul est à lui-même son Dieu ». Les pouvoirs publics, dans leurs paroles et dans leurs actes, profèrent, à chaque instant, ce blasphème. Les chefs de peuple, dont l'autorité ne serait que méprisable, si elle ne leur venait pas de Dieu, ont assez de lâcheté pour ne pas même oser prononcer son nom, ou assez de niaiserie pour se persuader qu'ils ne doivent leur situation qu'à leur habileté.

Ce qu'ils ont fait de la Fille aînée de l'Église, depuis qu'ils la gouvernent, est impossible à décrire. Spectacle navrant, au delà de toute expression !

Mgr Trégaro, dans une récente lettre pastorale, à propos du baptême de Clovis, ne peut retenir quelques paroles émues. C'est le cri de détresse du patriotisme et de la foi :

« Qu'est devenue la couronne de reine des nations, qui a brillé si fièrement sur son front pendant des siècles ? Ils sont loin ces jours de gloire où elle portait dans les plis de son drapeau la paix ou la guerre, pour intimer aux tyrans le respect de la liberté ou pour défendre les faibles, les malheureux, contre leurs oppresseurs. Ils sont loin les

jours où les peuples, dans leur désespoir, s'écriaient : « Tout est perdu, le ciel est trop haut et la France trop loin ! » Hélas ! aujourd'hui elle ne sait plus que baisser la tête et répondre par son silence aux insultes de ceux qu'elle protégeait autrefois ou qu'elle appelait à suivre son char de triomphe...

« Qu'a-t-elle fait de son titre de Fille aînée de l'Église ?..... Elle assiste impassible aux outrages dont elle est abreuvée.

« La portion chérie du troupeau qui lui a été confié, l'enfance, lui est arrachée pour être livrée à ses ennemis.....

« Ses ministres, dont la mission est de bénir, sont envoyés à la caserne.

« La honte, la discorde, le déshonneur sont entrés au foyer domestique.

« Ses plus fidèles serviteurs, qui ont tout sacrifié, par amour pour elle et par dévouement pour leurs frères, sont persécutés, dépouillés : et elle se tait !

« Depuis la base jusqu'au sommet de la société, la secte franc-maçonnique juive triomphe, et la France catholique garde le silence. »

Viles poussières, si Dieu vous abandonnait une seconde, vous retomberiez dans les abîmes de votre néant. Et vous osez vous dresser un trône à côté et au-dessus de celui de Dieu ! Lucifer, votre

maître, pourrait vous dire ce qu'il lui en a coûté de vouloir ainsi faire le Dieu.

« Qu'avez-vous, dit saint Paul, que vous n'ayez reçu ? Et si vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifier de ce qui vous a été donné » (1) ?

Le Seigneur continue à soutenir, quand même, les impertinents qui le bravent. Mais il ne le fait qu'en vue de ses élus.

Il les aime, ses élus, d'un amour inexprimable. Pour eux, son Fils a visité la terre. Il a soulevé le poids immense d'angoisses et de douleurs qui pèse sur l'humanité. Il a guéri ses plaies, soulagé ses infortunes, redressé ses erreurs. Il a trouvé dans les trésors de son Cœur, pour soutenir le courage des malheureux, des accents émus d'indicible tendresse ; des bénédictions inouïes, qui ont révélé à la terre les plus suaves consolations du ciel :

« Bienheureux, ô Pauvres ! parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu.

« Bienheureux vous qui avez faim, maintenant ; parce que vous serez rassasiés.

« Bienheureux vous qui êtes, en ce moment, dans les larmes ; parce que vous serez dans la joie » (2).

Quant à vous, fils ingrats, misérables jouets du roi des enfers, mendiants du satanisme, singes

(1) 1 Cor., IV, 7.
(2) Luc, VI, 20, 21.

grotesques du singe de Dieu, le Cœur du divin Maître a pitié de vous aussi. Il veut bien vous débarrasser de votre honteuse servitude ; mais il ne peut vous être utile, si vous ne le voulez pas.

A genoux aux pieds de Celui qui est le seul Maître de tout, le seul riche, le seul Seigneur, le seul adorable, déposez la superbe de votre esprit ; faites un acte d'intelligente humilité, tendez la main comme un mendiant de Dieu, et demandez humblement à votre Père :

Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain de chaque jour !

Cela vaudra mieux que de vous aplatir devant tous les pouvoirs et de faire queue dans toutes les antichambres, humblement agenouillés sur les marches de tous les escabeaux, à la porte de toutes les convoitises.

Humilité pour humilité, il est toujours plus honorable de s'abaisser devant Dieu que devant les hommes. Le pain de Dieu est le plus substantiel de tous les aliments.

Pauvres et riches, le Cœur de Jésus est en prières ; prions avec lui :

« Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien ! »

CHAPITRE IX.

Le pain quotidien.

Le pain matériel. — Le pain de Satan. — Le pain de l'âme. — Le monde et la vérité. — La parole de Dieu et la société moderne. — La vraie sagesse.

Les biens temporels offrent incontestablement de grands dangers à notre âme. S'en suit-il que nous puissions nous en passer? Pas le moins du monde.

Toutefois, un danger prévu est plus facilement évité. Avec la grâce de Celui qui a daigné nous montrer le remède à côté du mal, il y a tout lieu d'espérer que nous saurons résister à la séduction. Il y a un puissant élément de résistance et même un privilège divin, dans la demande que nous en faisons à Dieu, sous la forme que le Cœur du divin Maître nous a dictée.

« Le Seigneur Dieu, dit la Genèse, forma l'homme du limon de la terre, et il souffla sur son

visage un souffle de vie et l'homme fut fait âme vivante » (1).

Il est donc composé d'un corps et d'une âme, de matière et d'esprit. A ce double point de vue, il a besoin de nourriture ; sans cela, il dépérirait promptement.

Le corps de l'homme s'use chaque jour, c'est le propre de la matière, qui nécessite un entretien continuel. Les animaux ont reçu du Créateur, dans ce but, le moyen de se procurer eux-mêmes la nourriture qui convient à leur espèce. Ils la trouvent sans la demander, sans préoccupation et sans effort.

L'homme,leur roi déchu,a été mis,par le péché, dans une situation plus fâcheuse.

« Tu mangeras ton pain, lui a dit le Seigneur « outragé, à la sueur de ton front » (2).

Terrible et inévitable est cette sentence qui l'a frappé. Il en ressent, tous les jours, les funestes effets. Condamné à la lutte quotidienne pour la vie, il doit conquérir, par un travail opiniâtre, sa subsistance corporelle. Souvent, même, il se voit obligé, malgré ses efforts, de l'attendre de la libéralité de son juge.

Encore, faudrait-il qu'il sût la demander. Heureusement pour lui, le Cœur de Jésus lui a dicté sa prière : « Donnez-nous, Seigneur, notre pain

(1) Gen., II, 7.
(2) Gen., III, 19.



quotidien » ; ce pain réparateur, qui est le fondement précieux de la nourriture de l'homme, et contient les forces vives, les principes de sa vie matérielle.

Satan nous l'offre aussi notre pain ; mais à quel prix ? Comme Dieu, il veut notre concours ; mais ce n'est pas le travail honnête, sérieux, relevé par l'intention, qu'il réclame.

Il demande des capitulations de conscience, des transactions, dont la mollesse et le crime sont la base : « Dites que ces pierres se changent en pains » (1).

Ainsi parlait Satan à Jésus, dans la tentation célèbre du désert.

Changer en pain la pierre, par le crime ; c'est ce qu'il propose aux malheureux qui l'écoutent, dans le monde : « Dites. » Il faut que le crime soit le fruit d'un acte libre de votre volonté : « Dites ». Et vous aurez vite fait de changer votre misère, vos souffrances, votre vie de travail et de peines, votre condition servile pour l'abondance, le luxe, tous les raffinements de la volupté, les honneurs et la domination. Un mot suffit ; mais il faut le dire, il faut que ce mot exprime la volonté de sacrifier la vie morale à la vie matérielle.

Jésus, dans sa réponse, n'attache pas à la vie terrestre plus d'importance qu'elle n'en doit avoir. Il s'élève au-dessus des matérialités de la vie ; et

(1) Matt., IV, 3.

déclare au tentateur que « l'homme ne vit pas « seulement de pain, mais de toute parole qui « sort de la bouche de Dieu » (1).

Le pain matériel est, sans doute, nécessaire. Il est, toutefois, la moindre préoccupation de celui qui sait le demander humblement à Dieu. Chaque jour, il le reçoit selon ses besoins.

Un autre pain, aussi nécessaire que celui de la misère et de l'exil, est celui que réclame notre âme, désireuse d'un rassasiement plus divin : « La parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Cette parole n'est autre que le Verbe, la Vérité, la Lumière. Voilà le vrai pain de l'intelligence; celui que le Cœur de Jésus est venu nous apporter sur la terre; celui qu'il veut que nous demandions à Dieu, chaque jour, en même temps que l'autre et avec plus d'instances.

C'est, dit saint Thomas (2), le vrai pain de la Vie éternelle; le pain qui donne le bonheur. Il est d'une nature merveilleuse, ce pain de la Vérité. En même temps qu'il satisfait l'intelligence, il réveille sa faim. Elle en devient insatiable. Plus elle connaît la Vérité, plus elle est avide de la connaître encore; parce que la Vérité est infinie et qu'elle y découvre toujours de nouvelles merveilles. C'est la Vérité qui donne à l'homme un

(1) Matt., IV, 4.
(2) Opuc., V.



désir, de plus en plus ardent, des biens spirituels, qu'elle révèle à son esprit et à son Cœur : soif et faim de la justice, du bien, du beau, de la vie, sources inépuisables de l'éternel bonheur : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. »

« Ils seront rassasiés » (1). Quelle que soit la capacité de notre âme, elle a des aspirations infinies que rien ne peut satisfaire, ici-bas. La Vérité, « la Parole sortie de la bouche de Dieu », en surexcitant ces aspirations, en aiguisant ces appétits, en provoquant cette faim noble, glorieuse, divine, indépendante des soucis de la matière, nous promet que nous serons un jour rassasiés. C'est le jour où, dans les magnificences de la Cour céleste, la Vérité nous apparaîtra sans voiles et sans nuages ; le jour où nous la verrons, comme dit saint Paul, non plus « en énigme à travers un miroir; mais face à face » (2); le jour où nos espérances seront réalisées; et « où nous connaîtrons que nous sommes semblables à Dieu, lorsqu'il apparaîtra, parce que nous le verrons tel qu'il est (3).

Le monde est pitoyable lorsqu'il réclame le monopole de la Vérité. Il a rempli des volumes

(1) Matt., v. 6.
(2) 1 Cor., xiii, 12.
(3) 1 Jean, iii, 2.

innombrables, de ses paroles vaines et pleines de riens. « Si l'on demande compte à la philosophie de ce qu'elle a fait depuis qu'elle existe, écrivait un philosophe sérieux, elle pourra répondre qu'elle a soulevé un grand nombre de questions ; mais qu'elle en ait résolu une seule, voilà ce qu'elle ne pourra jamais dire » (1).

Elle a humilié la raison humaine jusqu'au néant, avec ses mots à effet, ses phrases creuses « comme un airain sonnant et une cymbale retentissante » (2).

Récemment, un homme de valeur proclamait la banqueroute de la science, au grand scandale des esprits, crédules et naïfs, qui avaient la simplicité de croire à ses oracles.

Jamais pareille débâcle, pareille confusion, pareil désordre dans les idées, depuis Babel. Si le Prométhée libre-penseur, qui a tenté de dérober le feu du ciel, avait un peu de bonne foi, il envelopperait dans le même suaire toutes ses productions rationalistes et dirait comme Socrate, en se couchant dessus : Ce que je sais le mieux c'est que je ne sais rien. Je ne sais rien, malgré mes découvertes, malgré le gaz, l'électricité, les phénomènes de la lumière physique, etc., parce que, de tout cela, je n'ai jamais su connaître la cause première.

(1) Th. Jouffroy. Cours de droit naturel.
(2) 1 Cor., XIII, 1.

Quant aux pauvres intelligences, affamées de vérité, qui allaient demander aux faux sages le pain quotidien dont elles ont besoin; tristement déçues et trahies, elles vont le demander à des réunions d'un autre genre : Théâtres, alcazars, beuglants, cabinets littéraires, follicules fangeux, temples du veau d'or et temples de la concupiscence, jeux et orgies de toute nature. Là, rien pour l'esprit, rien pour le cœur; rien pour l'intelligence de la vie ; rien pour le patriotisme et le courage ; rien pour l'honneur. Ce sont les pierres changées en pains, par le système de Satan.

Il avait raison le poète, quand, après avoir jaugé la valeur de la libre-pensée, il concluait :

Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui (1).

O Père des cieux, donnez-nous donc, aujourd'hui, ce pain de la parole sortie de votre bouche :

Parole révélatrice de nos destinées ;

Parole illuminatrice de nos voies ;

Parole de béatitude, qui rassasie les âmes de lumière et de vérité ; qui les inonde d'espérance et d'amour.

« Bienheureux, dit le Docteur du ciel à la foule

(1) A. de Musset. Poésies nouvelles, *L'Espoir en Dieu*.

« qui l'écoutait, ceux qui entendent la parole de « Dieu et qui la mettent en pratique » (1).

Puisqu'elle est le pain nécessaire des intelligences, n'est-il pas à craindre que l'intelligence humaine, à cette heure, soit vouée à la mort?

Le dégoût pour la parole de vérité, dont l'homme vit (2), — c'est l'enseignement de la foi, — a-t-il jamais été porté plus loin ?

L'Église en a reçu le dépôt, en même temps que la mission de la répandre.

« Allez, a dit le Verbe lui-même à ses Apôtres, enseignez toutes les nations » (3).

« Prêche le Verbe, ordonne saint Paul à son « disciple Timothée, insiste à temps et à contre-« temps, reprends, supplie, menace, en toute « patience et doctrine » (4).

« Malheur à moi si je n'évangélise » (5) !

L'Église catholique, seule, est chargée de distribuer aux hommes ce pain substantiel ; expression parfaite de la pensée divine. On ne l'écoute pas. Les Chrétiens de nos jours se contentent d'une messe, courte, où il n'y ait pas d'instruction. Surtout pas d'instruction! Quelquefois, on fait beaucoup de musique profane, sous prétexte d'attirer la foule, et on prie le prédicateur d'être fort

(1) Luc, XI, 28.
(2) Jean, I, 4.
(3) Matt., XXVIII, 19.
(4) 2 Tim., IV, 2.
(5) 1 Cor., IX, 16.

court, pour ne pas fatiguer l'auditoire — court, très court, rien que l'essentiel.

La société, qui devrait donner de grands exemples, veut des prédicateurs à la mode, des discours au niveau de son tempérament ramolli, de son esprit volage, de son cœur ratatiné. Il lui faut une vérité qui lui plaise ; costumée au goût de la société moderne ; maquillée, déguisée, de façon à ne montrer que sa forme ; prudente selon la chair ; capable de marier le oui et le non ; qui adule toujours et ne blesse jamais.

Mais « la prudence de la chair c'est la mort » (1), et, ce que les chrétiens infidèles demandent au distributeur de la parole de Dieu, n'est pas autre chose qu'un véritable assassinat intellectuel et moral.

Quant aux masses populaires, elles désertent le saint lieu, où le pauvre est trop souvent maltraité; et vont écouter la parole de Satan, dont les plus honteuses déclamations contre la vérité, la morale et la justice, sont frénétiquement applaudies. A l'église, de la musique de choix et pas plus de chant populaire que de prédications. Chez Satan, tout le monde prend part au culte, tout le public chante, tout le monde prêche. Allez, plutôt, voir ce qui se passe, chaque jour, sur les degrés du temple de Plutus. Ses dévots sont des énergumènes qui crient l'expression de leur foi à tous les échos du monde.

(1) Rom., VIII, 6.

Ils sont fous, dira-t-on. C'est incontestable.

Le sont-ils moins, les chrétiens qui trahissent leur foi, méconnaissent leurs devoirs, outragent la sainte parole, même et surtout quand ils daignent aller l'entendre? Sont-ils plus sages ceux qui ont déserté les régions qu'habite la Vérité des cieux, pour se jeter à corps perdu dans les dangers de la vie toute mondaine et sensuelle du satanisme? Est-il plus conforme aux règles de la prudence d'écouter et d'observer les prédications du maudit, dont le terme est le malheur éternel, que d'écouter et de pratiquer la parole divine, dont le bonheur est le fruit naturel et nécessaire?

La vraie sagesse, ô Cœur adorable de Jésus, c'est de nous rappeler vos enseignements et de nous y conformer sans hésiter et sans faire intervenir cette façon de parlementarisme religieux, qui laisse dans nos âmes une porte entr'ouverte pour Bélial.

Car vous êtes, ô Jésus, ce Verbe, cette Parole dont vous avez dit : « Bienheureux ceux qui l'écoutent et suivent ses leçons » (1).

Prie donc, ô mon âme, supplie, conjure le Seigneur de te donner chaque jour ce pain merveilleux et divin des intelligences, qui rassasie et affame, jusqu'à la satiété complète du ciel :

Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien.

(1) Luc, XI, 28.

CHAPITRE X.

Le Pain Eucharistique.

Le Pain céleste. — Pain de vie. — Disposition requise : L'État de grâce. — Doctrine de l'Église. — Les premiers chrétiens. — Ceux d'aujourd'hui. — Fruits de vie.

Le pain nécessaire à la vie de notre âme est, avons-nous dit, « la parole sortie de la bouche de Dieu ».

Elle nous est surabondamment communiquée par la prédication du Verbe, confiée à l'apostolat catholique.

Mais ce genre de communication ne suffisait pas au Cœur de Jésus. Il voulait que ce pain, qui est le Verbe, parole essentielle et substantielle de Dieu, fût distribué, de façon plus directe et plus intime, aux enfants du Père céleste.

Et c'est alors qu'il accomplissait, dans ce but, le plus étonnant miracle qu'il ait été donné à la terre et au ciel de contempler.

Sous les apparences du pain matériel, nourriture ordinaire de l'homme, il renfermait, il cachait, il anéantissait son corps, son sang, son

âme et sa divinité. Puis, il ordonnait que ce pain céleste serait le soutien de la vie spirituelle, comme le pain et la chair sont le soutien de la vie matérielle. De telle sorte que celui qui ne recevrait pas cette nourriture, la seule qui soit « supersubstantielle », selon la version de saint Matthieu, périrait infailliblement pour toujours.

C'est la doctrine de saint Thomas, de tous les docteurs de l'Église et de tous les saints.

C'est, avant tout et par-dessus tout, la doctrine de l'Évangile, où Jésus expose lui-même toute sa pensée.

« Je suis le pain vivant » (1), — c'est moi, le Verbe de Dieu, qui suis ce pain : pas en figure ; mais en réalité. — « Pain vivant, descendu du ciel (2) ; Verbe fait chair ; Fils de Dieu fait homme.

« Et ce pain que je vous donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde » (3). — Ma vraie chair ; celle que j'ai prise dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, ma mère. Ne vous y trompez pas.

« Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage » (4). — Juifs entêtés, pourquoi discuter, quand la parole du

(1) Jean, VI, 41, 51.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 52.
(4) *Ibid.*, 56.

Maître est si formelle ? Il ne consentira pas à vous donner d'autres explications. Celui qui a créé le monde d'un mot, peut bien transformer une substance, quand il lui plaira de le faire ! L'un n'est pas plus difficile que l'autre à son omnipotence sans limites. Il vaut mieux l'écouter que le contrôler.

« Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement » (1). Il est même nécessaire, indispensable, de le manger, pour avoir la vie éternelle.

« En vérité, en vérité, je vous le dis — remarquons ce serment divin : — « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous » (2).

« Qui mange ma chair et boit mon sang » A, non pas aura. — Ce n'est pas une promesse ; c'est un droit acquis : « la vie éternelle. »

Mon Jésus, pardonnez-moi. Ce n'est pas un doute que j'ai la hardiesse d'émettre ; c'est une lumière que j'ose vous demander. La mort est une loi que mon esprit ne sait pas faire accorder avec le droit acquis, la propriété, de la vie éternelle ?

Voici la réponse du Maître :

« Et moi, je détruirai cette servitude de la « mort ; je briserai cet obstacle au droit à la vie ; je « le ressusciterai au dernier jour » (3).

Comprends-tu, maintenant, ô mon âme ? Écoute encore et réjouis-toi :

(1) Jean, 52.
(2) Jean, VI, 54.
(3) *Ibid.*, 2, 3, 55.

« Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.

« Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé ; et que moi je vis par mon Père ; ainsi, celui qui me mange vivra aussi par moi » (1).

Je crois, ô Cœur adorable de mon Jésus !

Que les Capharnaïtes aient la sottise de vous quitter en murmurant ; « Ces paroles sont dures, et qui peut les écouter » (2)? Je les trouve si douces, si pleines d'espérances et de certitudes absolues, si miséricordieuses, que mon intelligence ravie et mon cœur plein d'amour ne se lasseraient jamais de les entendre. Je reste, avec saint Pierre et vos disciples fidèles et prends part à leur simple et sincère protestation :

« Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle » (3).

Le divin Sauveur tient essentiellement à ce que l'homme vive et qu'il mange, pour cela, le pain vivant qu'il lui présente. Il est la vie. Il a pétri le pain de vie, de sa substance divine et humaine, pour que, dans les combats meurtriers de l'épreuve, où il faudra repousser le péché, surmonter les tentations, lutter contre le satanisme hypocrite ou violent, celui dont il a fait son frère adoptif demeure toujours immortel.

(1) Jean, VI, 57, 58.
(2) Jean, VI, 61.
(3) Jean, VI, 69.

Son plus ardent désir, c'est que nous demandions spécialement à Dieu ce pain si précieux :

Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain de chaque jour.

Donnez-le-nous aujourd'hui ; et, demain, nous vous le demanderons encore. Et vous nous le donnerez chaque jour ; puisque c'est le pain quotidien.

Ce n'est pas le pain du lundi, ou du mardi, ou de n'importe quel jour de la semaine ; mais celui de tous les jours. Tous les jours je veux vivre ; il faut donc que tous les jours je le demande et que tous les jours je le mange.

Saint Thomas est de cet avis. Comme on prend chaque jour la nourriture du corps, ainsi, dit-il, il est louable de recevoir chaque jour le pain eucharistique. Le Docteur angélique suppose, bien entendu, la condition essentielle, l'état de grâce. Nous ajoutons, avec le Décret de la Sacrée Congrégation du Concile, approuvé par Innocent XI (1) : « et l'avis d'un confesseur éclairé ».

A propos de ce Décret, il est utile de connaître le commentaire qu'en fait saint Liguori :

« Il constate, entre autres choses, dit le saint Docteur, que l'usage de la communion fréquente et même quotidienne, a toujours été loué dans l'Église par les Saints Pères. Il recommande, en conséquence, aux évêques, lorsqu'ils trouvent cette

(1) 26 Févr. 1679.

dévotion établie quelque part, d'en rendre grâces à Dieu et de l'entretenir avec soin. Et il défend, tant aux évêques qu'aux curés, de fixer en général pour tous leurs subordonnés, les jours de communion dans la semaine, attendu que cela doit être entièrement abandonné au jugement des confesseurs. »

Pour permettre la communion plus ou moins fréquente, le confesseur doit se régler principalement sur le fruit qu'en retirent ses pénitents. Cette règle est précisément celle qu'établit le Décret approuvé par le pape Innocent XI (1).

La doctrine de l'Église est formelle sur ce point.

Le saint Concile de Trente désire expressément que « les fidèles qui assistent à la Messe y communient, non seulement spirituellement, mais sacramentellement, en recevant la sainte Eucharistie » (2).

Le Catéchisme romain, s'appuyant sur la règle de Saint Augustin : « Vivez de façon à pouvoir communier tous les jours », presse instamment les pasteurs des âmes de démontrer aux fidèles la nécessité de la communion quotidienne. Il est évident, ajoute-t-il, que l'âme a besoin de sa nourriture spirituelle, autant que le corps de son alimen-

(1) S. Liguori. *La Véritable Épouse de Jésus-Christ*. Ch. XVIII, § 3, Tom. XI des Œuvres complètes.

(2) Sess., XXII, C, 6.



tation matérielle. Les curés, à l'exemple des Saints Pères, devront exhorter, même les imparfaits, à communier quotidiennement (1).

Les chrétiens de la primitive Église demandaient, comme nous, le pain de chaque jour : L'Église leur donnait l'Eucharistie. Plutôt que d'en être privés quotidiennement, pendant la fureur des persécutions, ils l'emportaient dans leurs demeures et se communiaient de leurs propres mains.

— Ils étaient meilleurs que nous, a-t-on prétendu (2). C'est possible ; mais ils avaient des grâces de choix que nous n'avons pas, au même degré. N'hésitons pas, d'ailleurs, à le dire : sans le secours de la communion quotidienne, ou très fréquente, le nombre des onze millions de martyrs, qui ont illustré les trois premiers siècles, eût été considérablement réduit (3).

Oui, certes, il y avait à cette époque une foi plus vive, des saints plus éminents et en plus grand nombre. Mais, en conclure que le peuple chrétien, pris en masse, était meilleur qu'aujourd'hui, serait se faire une étrange illusion. Benoît XIV (4) est très formel sur ce point. Il s'appuie sur les livres canoniques et les écrits des auteurs sacrés des premiers siècles.

(1) De l'Euch., IV, 60.
(2) Thèse de Fleury. Hist. eccl.
(3) Marchetti. Critiq. de l'hist., de Fleury. Art. 1, par. 7.
(4) De Synod., lib., XIII, c. II,

La supériorité des premiers chrétiens, sur les générations actuelles, tient essentiellement à l'usage qu'ils faisaient, chaque jour, de la nourriture divine, du pain supersubstantiel (1). Ce pain rendait leur âme forte, vigoureuse, capable d'envisager, sans faiblesse et sans crainte, les difficultés de la vie, les embûches du monde et des enfers, les horribles cruautés de la persécution.

Tout le monde alors communiait quotidiennement, même les imparfaits. Personne, aucune autorité, ne leur défendait cette pratique et n'exigeait d'eux des dispositions particulières, en dehors de l'état de grâce. Le docte Suarez le dit en termes fort clairs : « Pour communier dignement et avec fruit, la seule disposition requise est celle que Jésus-Christ a exigée, que saint Paul a expliquée, que le Concile de Trente a déclarée : l'état de grâce. Aucun Concile, aucun Pontife, aucun Père n'en recherche d'autre » (2).

Pourquoi donc les chrétiens de notre temps accueillent-ils, avec si peu de zèle, la merveille d'amour, inventée par le Cœur de Jésus, pour communiquer à leur âme la surabondance de la vie ?

Le péril n'est, certainement, pas moins grand. La persécution sourde et hypocrite des sectes lucifériennes permet de prévoir, à courte échéance,

(1) Thèse de Mgr de Ségur. Œuvres, Tom. III.
(2) Suarez, Q. LXXIX. Art. 8. Disput. 63, sect. 3.

une persécution plus violente. Le monde est toujours aussi corrupteur, impie, sensuel, orgueilleux, ardent pour le mal, saturé de mensonges.

L'Église n'est plus respectée. Au lieu de la protéger efficacement contre les insultes de la Bête apocalyptique, dont l'audace et le cynisme s'étalent avec une hardiesse que justifie la certitude de l'impunité, les pouvoirs publics font chorus avec elle. Ils livrent à sa haine contre le Seigneur et son Christ, les lois, les institutions, les mœurs. L'enseignement, la magistrature, l'administration sont envahis par les arrière-loges et les mystérieuses influences des Synagogues et des triangles sataniques.

L'illustre archevêque d'Aix fut condamné pour avoir écrit : « Nous sommes en franc-maçonnerie. » Nous avons marché, depuis quelques mois. Aujourd'hui, nous sommes en lucifêranisme : C'est Lucifer qui nous gouverne.

Que font les chrétiens, pour conjurer le mal ? Ils sont le nombre ; ils pourraient être la force ; et ils baissent la tête. Ils se courbent et obéissent au fouet, comme des esclaves. Pourquoi cela ?

Ils sont esclaves, en effet ; esclaves d'une minorité infime de pirates hardis, parce qu'ils ont perdu la liberté.

La liberté ne peut vivre sans l'appui de la Vérité (1). Si elle ne respire pas le souffle divin,

(1) Jean, VIII, 32.

l'Esprit du Seigneur, elle manque d'air salubre et succombe infailliblement.

« Là où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté » (1), dit saint Paul.

Or, les chrétiens indolents, aveulis, hypnotisés par Satan, semblent avoir une secrète horreur de la Vérité. Les prêtres du Cœur de Jésus la font descendre du ciel sur l'autel pour la leur communiquer ; au lieu de s'empresser autour de la Table sainte, ils vont demander, à toutes les idolâtries de la chair, la pâture d'une âme, devenue insatiable de voluptés et de poisons.

Ceux, même, qui demandent à Dieu, dans la prière, leur pain quotidien, méprisent ou dédaignent ce pain, qui contient réellement la Vérité personnelle et substantielle de Dieu, comme les Juifs dédaignaient la manne au désert, regrettaient les oignons de l'Égypte ; et disaient à Moïse : « Notre âme a des nausées, à cause de cette nourriture si légère » (2).

Ayez pitié, divin Cœur de mon Jésus, de ces chrétiens honoraires, qui ne communient pas !

« Le Pain eucharistique, leur a dit saint Augustin, est un pain quotidien ; recevez-le donc tous les jours, afin que, tous les jours, il vous profite » (3). Ils ne le reçoivent jamais. Satan

(1) 2 Cor., III, 17.
(2) Nomb., XXI, 5.
(3) S. Aug. *De Verb. Dom.*, Serm. 28.

leur a persuadé, selon les cas, ou qu'ils n'étaient pas assez dignes, ou qu'ils pouvaient vivre chrétiennement sans manger le pain de vie. Ils ont cru aux mensonges du Maudit.

Puisqu'ils font des efforts pour se rendre dignes du monde, de ses spectacles, de ses fêtes, de son orgueil et de son luxe, pourquoi ne se donnent-ils pas la moindre peine pour se procurer et conserver la grâce ?

Tous les Pères s'accordent à démontrer que le pain quotidien est un sacrement de vie. « Il donne à l'intelligence une lumière capable de raviver la foi » (1). — « Il est la source de tous les biens » (2). — « On trouve en lui toute sorte de plaisirs, en y goûtant la douceur du Seigneur » (3). — « En voyant Jésus-Christ dans la poitrine du communiant, le démon s'enfuit...... » (4).

Il faudrait un énorme volume, pour reproduire les textes, dont la tradition catholique surabonde, et qui arrivent tous à cette conclusion : Communiez, non pas parce que vous êtes digne ; mais pour le devenir de plus en plus. La communion n'est pas une récompense de la piété ; c'est un moyen de l'acquérir.

(1) D. Thom. Op. LVII, c. 22.
(2) S. Chrys. In. Joan., Hom. XLVI.
(3) Clem. V, Liv. Tit., 16.
(4) S. Ambr., Ps., CXXIII.

Quand le divin Cœur, au jour de ses justices, leur reprochera leur indifférence et leur éloignement de la communion, le prétexte de leur indignité sera donc une bien déplorable excuse, pour les chrétiens qui ont préféré les suggestions de Satan aux doctrines de l'Église.

Encore une fois, pitié pour eux, Cœur plein de miséricorde ! Pitié pour les familles, dont ils sont les chefs autorisés et qu'ils scandalisent par leurs exemples ! Pitié pour la société qu'ils livrent en pâture, sans même essayer de la défendre, aux déprédations de l'enfer ! Pitié pour l'Église qu'ils déshonorent et qu'ils trahissent, en rabaissant sa pure et saine doctrine, au niveau de leurs pratiques de piété, superficielles et peu gênantes !

Seigneur, vous avez dit à vos apôtres :

« C'est moi qui suis le pain vivant. Qui vient à moi n'aura jamais faim » (1).

Nous qui croyons en vous ; nous qui voyons avec terreur se développer chaque jour les mystères du mal ; nous qui avons confiance, comme les apôtres, à la vertu de la parole faite sacrement, du pain en qui réside la vie du monde ; nous vous en supplions : « Donnez-nous toujours de ce pain » (2).

C'est notre pain quotidien.

(1) Jean, VI, 35.
(2) *Ibid.*, 34.

CHAPITRE XI.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.

L'obstacle et le pardon. — Le péché. — L'orgueil. — Le diable. — Le Prodigue. — Espérances et désespoirs. — La contrition. — Condition du pardon.

La racine de toutes choses, dit saint Thomas, c'est la miséricorde (1). Dieu ne demande qu'à l'exercer à notre égard, si nous n'y mettons pas obstacle.

Le seul obstacle qui pourrait en arrêter le cours, c'est le péché, qui fait de notre néant l'ennemi de son Être divin.

Mais le Cœur de Jésus a tout prévu et veut tout prévenir.

Il a conçu et formulé sa prière de telle façon, que l'offense faite à Dieu ne pourra jamais, elle-même, en altérer l'efficacité.

Nous avons demandé notre pain de chaque jour ; il nous sera certainement accordé. Toutefois, il

(1) Somm., I, p. 21, art., 4.

est évident que nous devons obtenir préalablement le pardon de nos fautes. Aussi, le divin Maître nous fait-il ajouter à notre demande, cette humble et simple requête :

« Pardonnez-nous nos offenses. »

A propos de cette parole de pardon, que nous adressons à la Souveraine Miséricorde, saint Thomas se pose trois questions de la plus haute importance : Pourquoi cette demande? quand sera-t-elle exaucée? A quelles conditions, en ce qui nous concerne (1)?

Il n'est que trop vrai que nous sommes pécheurs. Le péché d'origine se transmet comme un vice du sang, comme un mal héréditaire, et nous pouvons tous dire avec le prophète : « Voilà que j'ai été « conçu dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans « le péché » (2).

En outre, nous subissons toutes les conséquences du péché originel.

Le prince des esprits immondes travaille, sans relâche, à la dépravation de l'homme. Par mille voies insidieuses, il lui fait respirer, comme un délicieux parfum, des miasmes empoisonnés, qui le flétrissent et le tuent. Les passions grondent dans son âme ; les concupiscences font une guerre sans merci à son intelligence et à son cœur ; les

(1) Opusc., v.
(2) Ps., L. 5.

sens le repaissent de toutes les ignominies du vice et des plus grossières voluptés.

Le Cœur de Jésus a eu la douleur de voir celui qu'il aime, délaisser stupidement les merveilleuses beautés de la morale évangélique, les charmes vivifiants de la vertu. Son amour a eu pitié d'une si déplorable situation. Il nous a jetés aux pieds de la justice divine et s'y est jeté avec nous, pour faire entendre à son Père offensé le cri du repentir :

« Pardonnez-nous nos offenses. »

Mais, hélas ! l'orgueil satanique ne veut pas admettre, remarque saint Thomas, cette attitude suppliante de l'homme, dont il a fait un Dieu. Il a secoué, avec un mépris insultant, le problème de l'origine et de la destinée humaine. Il a opéré vigoureusement et habilement son œuvre de destruction (1), et dit à la malheureuse victime de ses incantations homicides : « Tu n'as pas besoin du pardon de Dieu. Ta raison est indépendante et souveraine, en tout et pour tout. Renverse, dans l'ordre intellectuel et moral, tout ce qui te gêne. La vieille histoire de la chute originelle est une plaisanterie. »

Et l'orgueil humain, répondant pratiquement à l'orgueil satanique, a tout renversé, tout détruit. Il n'a plus d'aspirations que pour le plaisir ; plus d'entrailles que pour le veau d'or. Il n'admet pas

(1) Tertullien. Apolog., II, 22.

d'autres réalités que celles qu'il palpe, qu'il mesure, qu'il pèse. Il proclame hautement l'anarchie des intelligences et l'incertitude universelle. On ne voit jamais se produire les moindres puérilités ou les plus énormes sottises, qu'il ne les déguste avec avidité. Parole, presse, lois, mœurs, conscience, justice, compassion, foi, sciences et arts, tout cela ne fait qu'alimenter ses brutales ivresses, ses joies féroces, ses stupides et extravagantes convoitises. Il gaspille le temps avec une insouciance cynique, et remplit les airs de ses grossiers ricanements, de ses blasphèmes ineptes.

« Se livrer avec une religieuse ivresse aux appétits des sens, c'est se rapprocher de Dieu, écrivait la brillante empoisonneuse, qui fut traitée de « prêtresse inspirée » par un professeur du Collège de France (1). Impies, blasphémateurs sont ceux qui cherchent à étouffer les sens célestes dont il a doué ses créatures » (2).

Cet horrible et vilain blasphème est encore un des plus mitigés, parmi ceux dont la bacchante célèbre a rempli ses livres, aux grands applaudissements de la société de son temps.

Nous avons cru devoir le citer, pour montrer dans quels profonds abîmes d'iniquités l'orgueil a précipité la dignité humaine.

(1) Lerminier. *Au delà du Rhin.*
(2) G. Sand. *Jacques*, t. II.

Pourquoi ne pas nommer, à notre siècle de dévorant scepticisme, l'auteur de ces abominations? Jésus-Christ l'a désigné plusieurs fois par son nom : Satan, le démon, le diable (1).

« On parle du mal, du génie du mal, de l'erreur, du désordre, de la dépravation humaine, mais toute cette métaphysique couvre mal la répugnance que l'on éprouve à mettre en scène l'être mauvais qui profite si habilement de l'oubli qu'il a su répandre de nos jours, jusque sur son existence (2).

Depuis la réforme, le diable conspire pour nous ramener à la barbarie, en éteignant parmi nous la vraie lumière, qui est la vie des âmes, et le sens moral sans lequel il n'y a pas de société possible.

Au moment où nous écrivons ces lignes, il semble se croire assuré du triomphe : il jette le masque; apparaît personnellement à ses fidèles dans les arrière-loges et les triangles palladiques. Tout conspire à sa victoire. Il gouverne, légifère, réglemente à sa guise un peuple disposé sinon à l'acclamer, du moins à le servir comme esclave. Elle est absolument vraie et d'un à propos saisissant, la parole de saint Paul :

« Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pou-
« voir tenir contre les embûches du diable;
« Parce que nous n'avons point à lutter contre la

(1) Luc, xxii, 31. — Marc, xvi, 17. — Jean, 44.
(2) Dom Guéranger. *Du naturalisme dans l'histoire.*

« chair et le sang, mais contre les principautés et
« les puissances ; contre les dominateurs de ce
« monde de ténèbres ; contre les esprits de malice
« répandus dans les airs » (1).

Le Cœur de Jésus nous revêt de l'armure de Dieu, en nous apprenant la doctrine lumineuse et féconde de la réparation par l'humilité ; lorsqu'il nous fait pousser ces cris, qui révèlent à la fois notre grandeur première et la gravité de notre chute :

« Notre Père qui êtes aux cieux. »

Notre nature a donc une origine céleste ; nous sommes les fils du Ciel. « Vous avez couronné
« l'homme de gloire et d'honneur, dit le psal-
« miste, et vous l'avez établi sur les œuvres de
« vos mains » (2).

Oui, nous avons tout perdu, au contact de l'orgueil et de la révolte. L'Œuvre des mains de Dieu s'est, elle-même, mise en rébellion contre son roi. Malgré cette situation désolante, le souvenir du Paradis perdu n'est pas inutile au retour de l'Enfant prodigue. Il se redresse avec fierté contre les extravagants illustres, qui le traitent comme un simple animal perfectionné.

C'est à ne pas y croire. Les philosophes du XIX[e] siècle en sont arrivés à ces conceptions bes-

(1) Ephés., VI, 11, 12.
(2) Ps., VIII, 6.

tiales. Lisons au hasard : « Je vois un animal se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau..... Les hommes, dispersés parmi les animaux, imitent leur industrie, et s'élèvent jusqu'à l'instinct de la bête..... » (1). Voilà l'homme de M. de Brotonne, de J.-J. Rousseau et, plus tard, de nos gloires académiques. Mariette va dans l'Abyssinie, à la recherche des hommes à queue. Un orateur universitaire déclare, du haut de la tribune nationale, qu'il vaut mieux descendre d'un singe perfectionné que d'un Adam dégénéré.

L'Enfant prodigue se révolte, quand il entend de telles impertinences ; il proteste énergiquement, et le cri de son âme blessée dit assez haut avec le poète :

L'homme est un Dieu tombé, qui se souvient des cieux.

Merci, Cœur miséricordieux de Jésus, d'avoir renouvelé la protestation légitime de ce Dieu tombé et préposé par Satan au service des êtres immondes de la parabole (2), en lui faisant redire la prière : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

Merci, de lui avoir fait comprendre qu'il y a toujours lieu de ressusciter son âme à l'espérance, lorsqu'on a le bonheur d'avoir un Père.

Et quel Père ! Le miséricordieux par nature, qui

(1) De Brotonne. *Civilisation primitive.*
(2) Luc, xv, 15.

entendra certainement notre prière : « Pardonnez-nous nos offenses. »

Il l'exaucera ; il nous soumettra aux influences de sa grâce ; il nous remettra sur la voie de la vie glorieuse, où tendent nos aspirations. Nous avons subi de terribles épreuves. Mais « l'épreuve, dit saint Paul, fait germer l'espérance. Et avec l'espérance nous ne serons pas confondus » (1). Nous sommes loin de penser que nos erreurs et nos fautes ne nous méritent que le mépris de Dieu, si nous en avons le repentir.

Une autre philosophie, dure comme l'enfer, voit les choses différemment. L'homme, dit-elle, ne peut rien pour modifier ses destinées. Esclave, livré à une brutale fatalité, sa prière est inutile ; inutile est son repentir. Perdu ou sauvé, son destin est réglé, quoi qu'il fasse ; il ne saurait y porter remède. Dieu, d'ailleurs, ne s'occupe pas de lui.

Horrible doctrine, qui laisse l'homme aux prises avec la souffrance ; sans espoir, sans consolation, sans appui !

Elle est en honneur aujourd'hui dans nos écoles officielles, d'où l'on a chassé Dieu. Aussi, de tous côtés, arrivent à nos oreilles catholiques les cris de l'orgueil en démence, les blasphèmes, les malédictions des affligés, les chants de mort des âmes incomprises, les lâches désespoirs des héros du scepticisme.

(1) Rom., v, 4, 5

Il suffit de lire les faits divers et les réflexions de certains journaux, pour se convaincre que le suicide est devenu, comme une religion nouvelle, un acte de courage, une source de gloire, dont tirent vanité des enfants de douze ans.

C'est logique. On a posé des principes; les conséquences en découlent, naturellement et nécessairement. Ces enfants ont lu, très probablement, *Le Juif-Errant* d'Eugène Sue, *Le Raphaël* de Lamartine, *L'Indiana* de G. Sand; que ne lisent-ils pas? — Et ils ont savouré ce breuvage empoisonné. Ils ont trouvé, dans ces Évangiles de Lucifer, des propositions comme celle-ci : « Ce qui fait la principale supériorité de l'homme sur la brute, c'est de comprendre où est le remède à tous ses maux. Ce remède, c'est le suicide (1).

Ils n'ont pas connu le moyen plus rapide d'acquérir de la gloire, ou de se débarrasser de leurs ennuis et de leurs peines, que la corde, le revolver ou le poison.

Telle n'est pas, au sentiment du Prince des Apôtres, la vraie manière de comprendre et de supporter les épreuves de la vie.

« Béni soit Dieu, dit-il, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés dans l'espérance ..

(1) G. Sand., *Indiana*, tom. II.

« Il faut maintenant que, pour peu de jours, vous soyez contristés diversement par l'épreuve ;

« Afin que cette épreuve de votre foi, beaucoup plus précieuse que l'or, soit trouvée digne de louange, de gloire et d'honneur, au jour des révélations de Jésus-Christ (1).

« Le Christ a souffert pour nous en sa chair. Armez-vous de la même pensée ; car celui qui a souffert en sa chair cesse de pécher » (2).

« Le Dieu de toute grâce... après que vous aurez souffert un peu de temps, vous perfectionnera lui-même, vous fortifiera et vous affermira » (3).

Saint Paul est du même avis. Dans son épître aux fidèles de Corinthe, il expose fort clairement sa doctrine.

« Celui qui a ressuscité Jésus, nous ressuscitera aussi avec Lui...

« C'est pourquoi nous ne perdons pas courage.

« Car les tribulations, si courtes et si légères,
« de la vie présente, produisent en nous le poids
« éternel d'une sublime et incomparable gloire.

« Parce que nous considérons que les choses
« visibles sont passagères ; mais celles que nous
« ne voyons pas sont éternelles » (4).

(1) 1 Pierr. I, 3, 6, 7.
(2) 1 Pierr., IV, 1.
(3) *Ibid.*, V, 10.
(4) 2 Cor., IV, 14, 16, 17, 18.

Et je vis dans l'Espérance !

Et, parce que j'espère, je regrette, je pleure, je gémis ; j'attends patiemment. Les douleurs du présent et les souvenirs du passé sont, comme autant d'apparitions bienfaisantes du ciel, qui apportent à mon âme la grâce et la paix. Elle est tout embaumée des miséricordes infinies du Cœur de Jésus, qui lui inspire d'adresser à Dieu sa prière : « Pardonnez-nous nos offenses. »

Quand Dieu me pardonnera-t-il, se demande encore saint Thomas ?

Evidemment, lorsque j'aurai suffisamment témoigné mon regret. Ce n'est pas seulement par des larmes que j'y réussirai, mais par des actes ; par des œuvres réparatrices ; par une contrition, comme celle de Madeleine. « La pécheresse » (1), aux pieds de Jésus, accomplit, sous la pression de sa douleur, des actes de piété qui scandalisent les pharisiens ; mais que le Christ, parce qu'il lit au fond des cœurs, accueille comme des actes d'un amour plus fort que la mort, plus agréable à Dieu que le martyre, sanctifiant comme le baptême et qui donne à sa réparation toute sa valeur.

Lorsque les colères de Dieu, contre le péché que j'ai commis, seront passées dans mon âme (2) ; quand Jésus, par l'intermédiaire de son prêtre, m'aura relevé, et redit la parole si douce de la

(1) Luc, VII, 37.
(2) Ps., LXXXVII, 17.

bonté qui pardonne : « Paix à ton âme ; tes péchés te sont remis » (1); j'aurai la certitude que mes fautes sont effacées du livre des justices. La peine éternelle que j'avais encourue ne sera plus qu'une peine temporelle dont je puis me libérer, dès ici-bas, en unissant mes efforts aux tentatives, de plus en plus amoureuses, du Cœur de Jésus pour aider ma faiblesse.

O Père des cieux, c'est le Cœur de ce Fils aimé, objet de vos amoureuses complaisances, qui me fait comprendre cette suave et consolante doctrine ; et me donne le secret d'en bénéficier largement, au moyen de la divine prière : « Pardonnez-nous nos offenses. »

Quant à la condition du pardon, elle est bien naturelle, bien légitime et bien douce. Puisque Dieu est bon, pourquoi permettrait-il que je sois méchant? L'amour de l'homme pour l'homme n'est-il pas un des fondements de sa loi?

Voici donc la condition expresse du succès de notre demande, et la délicieuse formule que le Christ nous en a donnée, dans le sermon sur la montagne :

« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils « obtiendront miséricorde » (2).

En d'autres termes, l'amour sera l'unique règle

(1) Luc, VII, 48
(2) Matt., V, 7.

de tes sentiments et de tes actes envers tes frères. Si tu veux que je te pardonne, toi aussi tu sauras pardonner.

Saint Pierre a besoin d'une explication. Il s'approche du Maître et lui dit : « Combien de fois pardonnerai-je à mon frère, qui aura péché contre moi ? Irai-je jusqu'à sept fois ?

« — Je ne te dis pas sept fois, lui répondit Jésus ; mais septante fois sept fois » (1).

C'est-à-dire toujours. La parabole du mauvais serviteur vint immédiatement corroborer cette décision. Le châtiment de ce cœur dur n'était que justice.

Oui, nous devons pardonner de tout cœur, promptement, tout et pour toujours. Ainsi le veut la loi de l'amour ; ainsi l'exige la loi du pardon.

L'amour est une loi de l'Évangile. « Celui qui « aime son prochain a rempli toute la loi », dit saint Paul (2). C'est le signe du chrétien, et c'est en cela qu'il se distingue des autres : « Nous aimons nos frères » (3). Voyez comme ils s'aiment, disaient les païens, des disciples du Crucifié.

Mais, si l'amour est une loi, il est impossible que cette loi ne s'étende pas jusqu'au pardon. Les hommes, même les mieux intentionnés, ont des occasions continuelles de se froisser, dans le

(1) Matt., XVIII, 21, 22.
(2) Rom., XIII, 8.
(3) 1 Jean, III, 14.

monde. Ils le font, sans le vouloir. Ils le font de propos délibéré. Ils le font, sous l'empire des intérêts et des passions. Ils le font, parce qu'ils n'ont pas les mêmes goûts, les mêmes caractères, les mêmes manières de voir. Ils le font, quand ils se trouvent en concurrence sur le champ libre des ambitions, religieuses ou politiques.

Or, ces froissements qui vont, parfois, jusqu'au scandale, détruisent la charité dans les cœurs; c'est inévitable. Que devient alors la loi de l'amour? S'il est permis de ne pas pardonner, comment peut-il être ordonné d'aimer? La loi de l'amour implique donc la loi du pardon.

C'est, du reste, la loi que le Cœur de Dieu semble aimer par-dessus tout : « Si tu viens pré-« senter une offrande à l'autel et que, là, tu te « souviennes que ton frère a quelque chose « contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton « frère et tu viendras après m'offrir tes pré-« sents » (1).

Que l'homme ne compte pas apaiser Dieu par les sacrifices. « C'est la miséricorde qu'il me faut, lui dira le Seigneur, et non le sacrifice » (2). Malheur à celui qui n'aura pas su pardonner : « un jugement sans miséricorde lui est réservé » (3).

(1) Matt., v, 23, 24.
(2) Matt., IX, 13.
(3) Jacq., II, 13.

Il est aisé de s'expliquer, après cela, pourquoi le Cœur de Jésus composant la prière de l'homme, la prière de tous, a voulu y ajouter cette condition irrévocable : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Une belle âme, récemment envahie par la grande miséricorde de Jésus, parlait ainsi de sa plus mortelle ennemie :

« Pitié, grande pitié pour elle !... Elle est, à ma connaissance, la plus infortunée des créatures qui vivent à notre époque sur cette terre.

« Sophia, vous avez voulu ma mort : Je vous ai pardonnée au temps de mon erreur, par amour de Lucifer. Je n'eus jamais contre vous aucune haine, je vous l'assure ; alors vous m'étiez indifférente.

« Comment, aujourd'hui, n'irai-je pas plus loin ?... Quand on a le bonheur d'avoir la foi en Jésus-Christ, non seulement on pardonne les offenses, mais encore on aime qui vous a offensé. Pauvre âme, qui m'êtes maintenant une des plus chères, vous ne vous doutez pas de la sincérité de ce que j'écris... Ah ! Sophia, que je vous aime ! Oui, je vous aime, précisément parce que vous me détestez. Il n'est pas un jour où je ne prie pour vous ; et les prières montent au ciel, pour vous, ferventes, à mon appel » (1).

Peut-on lire, sans une profonde émotion, ces

(1) Diana Vaughan. — *Mémoires*, n° 9.

lignes, inspirées par la plus ardente charité, à celle dont Lucifer avait si longtemps possédé le cœur ?

D'ailleurs, il est si bon et si doux de pardonner !

Je sens, ô mon Dieu, que rien ne me rend si semblable à vous que le pardon. Je comprends la grande âme de Thérèse de Jésus, qui désirait ardemment d'être offensée, pour avoir le bonheur de pardonner l'offense.

Daignez, Seigneur Jésus, graver dans mon cœur ces nobles et généreux sentiments, qui furent les vôtres (1), quand vous étiez en butte aux outrages des hommes !

Pardonnez-nous, comme nous pardonnons ! C'est donc notre jugement que nous prononçons chaque jour dans la prière divine. Qu'il soit le jugement des élus, « revêtus des entrailles de votre miséricorde » (2) !

Aimer et pardonner ! Douce loi, qu'un Dieu seul pouvait imposer à l'homme, après l'avoir pratiquée lui-même, au Paradis terrestre et au Calvaire ! Je veux l'accomplir, en toute occasion et de tout cœur ; afin d'avoir le droit de dire, jusqu'au bout, l'Oraison Dominicale et de chanter aux cieux, pendant les siècles éternels, les miséricordes infinies de mon Dieu (3).

(1) Philipp., II, 5.
(2) Coloss., III, 12.
(3) Ps., LXXXVIII, 2.

CHAPITRE XII.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Universalité de la tentation. — Le libre arbitre. — Deux sortes de tentations. — L'épreuve divine. — L'œuvre diabolique. — Le diable dans les Saintes Écritures. — La science de la tentation. — Ses limites. — Ses moyens. Remèdes.

Qu'est-ce que la tentation?

Comment l'homme est-il tenté?

Comment est-il délivré de la tentation?

Telles sont les trois questions que se pose saint Thomas, à propos de cette demande de l'Oraison Dominicale.

Le Cœur qui a tant aimé les hommes; qui a subi, pour notre instruction, les assauts de la tentation sous toutes ses formes, sans y succomber jamais, nous dictera la réponse, comme il nous a dicté la divine prière.

« Car, dit saint Paul, nous n'avons pas un « Pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités, « puisqu'il a éprouvé comme nous des tentations « de toute nature, sauf le péché (1).

Et le grand Apôtre savait, par expérience, ce que c'est que la tentation.

Le Seigneur avait promis à Ananie de le lui apprendre :

« Je lui montrerai combien il doit souffrir pour être digne de porter mon nom » (2).

Il le lui montra si bien, que saint Paul raconte aux Corinthiens, en termes émus, la honteuse, pénible et douloureuse persistance de ses luttes contre la tentation charnelle : « J'avais un aiguillon « dans ma chair, un ange de Satan qui ne cessait « de me souffleter. »

Comme s'il était à bout de forces, il ajoute : « Trois fois j'ai demandé au Seigneur que le ten- « tateur s'éloignât de moi. Et le Seigneur m'a « répondu : Ma grâce te suffit, car ma puissance « se fait mieux sentir dans la faiblesse » (3).

Tous les grands saints ont subi les mêmes tourments. Depuis saint Antoine dans le désert, et saint Jérôme, dans la grotte même où le Sauveur avait pris naissance, jusqu'au vénérable curé d'Ars, après dix-huit siècles de christianisme, tous ont vu

(1) Hébr., II, 11, 15.
(2) Act., IX, 16.
(3) 2 Cor., XII, 7, 8, 9.

leur âme cruellement bouleversée et, souvent, leur corps lui-même fort maltraité, par les puissances du mal.

La tentation semble donc revêtir tous les caractères d'une loi, quoiqu'elle ne soit pas réellement une loi.

Cette sollicitation, cette impulsion à penser le mal, à dire et à faire le mal, à vivre mal et à mal mourir, nous accompagne sans cesse dans les lieux les plus sacrés, comme dans les plus profanes, nous suit comme une ombre, nous enveloppe comme une atmosphère, nous envahit comme une fièvre brûlante, nous étreint, nous lasse, nous accable ; et, souvent, hélas ! triomphe de nos résistances et de nos meilleures résolutions.

Nul ne peut s'y soustraire ; les bons, moins encore que les mauvais. L'Esprit-Saint les a prévenus : « Mon fils, prépare ton âme à la tentation (1).

« Puisque tu m'es devenu plus agréable, il « est nécessaire que la tentation t'éprouve en- « core » (2).

Ce dernier mot nous indique la nature de la tentation. C'est une épreuve. C'est la pierre de touche de la vertu ; le critérium sans lequel l'homme n'est pas connu à fond et ne se connaît pas lui-même.

(1) Eccli., II, 1.
(2) Tob., XII, 13.

Elle met en lumière, au plus haut degré, la liberté de l'homme

La condition de la nature humaine, dit saint Thomas, est d'être abandonné à son libre arbitre (1); unique moyen pour lui de faire des actes méritoires, des actes moraux. S'il n'avait pas la liberté du choix entre le bien et le mal, comment ferait-il éclater l'honneur et la gloire de sa liberté ?

Non, la tentation, malgré toutes les apparences, n'est pas une loi. Dieu n'a pas pu créer les êtres raisonnables, pour les pousser au mal. De sa part, elle est simplement une tentative, un essai.

L'homme, selon la doctrine de l'Ange de l'École, ne peut arriver à la sainteté que par la fuite du mal et la pratique du bien. A ce double point de vue, il doit être éprouvé ; ce qui fait dire à saint Jacques : « Bienheureux l'homme éprouvé qui supporte la tentation, il recevra la couronne de la vie » (2).

Et saint Thomas en conclut qu'il y a deux sortes de tentations : La tentation par le bien, qui nous vient de Dieu ; et la tentation par le mal, que nous inflige Satan.

Voilà l'explication, nette et précise, des apparentes contradictions des Livres saints. On y trouve que Dieu ne tente pas l'homme : « Que personne

(1) Som., II, 2, Q. CLXV, art. 2.
(2) Jacq., I, 12.

« ne dise, lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui le « tente ; car Dieu ne tente lui-même personne » (1). On y voit, d'autre part, que « Dieu tenta Abraham » (2). Et ailleurs : « Dieu les a tentés et « les a trouvés dignes de lui » (3).

« Le Seigneur ton Dieu te tente, afin qu'il soit « bien prouvé que tu l'aimes » (4).

Ces textes, et un très grand nombre d'autres que nous pourrions citer, démontrent jusqu'à l'évidence, qu'il est uniquement question, ici, d'une sorte d'examen. Examen nécessaire, soit en vue de sauvegarder, on ne saurait trop le redire, les droits de la liberté humaine ; soit, pour connaître jusqu'à quel point la créature intelligente est capable de témoigner à Dieu sa reconnaissance et son amour.

Elle-même, peut-elle le savoir, sans cette expérience décisive ?

L'Esprit-Saint lui déclare nettement que non : « Que sait-il, celui qui n'est pas tenté? Et que « sait-on de lui » (5) ?

Avant d'être admis à voir Dieu face à face, les Anges furent obligés de subir l'épreuve. Au sentiment de Suarez, la révélation du mystère de l'Incarnation en fut l'objet (6).

(1) Jacq., I, 13.
(2) Gen., XXII, 1.
(3) Sag., III, 5.
(4) Deut., XIII, 3.
(5) Eccli., XXXIV, 9.
(6) De Ang., l LVIII, c. XIII.

Si tous ne la subirent pas avec honneur, ceux qui s'insurgèrent contre l'Homme-Dieu et refusèrent de s'incliner devant le chef-d'œuvre de l'amour infini, furent poussés à la révolte par leur orgueil et l'abus de leur liberté. Ils avaient, certes, reçu du Créateur assez de lumières et de forces, pour que l'obéissance leur devînt très facile (1). Ce n'est donc pas Dieu qui les poussait au mal ; et la tentation pour le mal n'est pas admissible, quand il s'agit de Dieu.

Ce n'est pas Dieu non plus qui provoqua la chute d'Adam. Au Paradis terrestre, il était dans l'état d'innocence et pouvait aisément, sans le moindre effort, obéir à un ordre très simple et peu gênant. Il ne l'a pas fait, parce qu'il ne l'a pas voulu ; Dieu n'y est pour rien. « Celui dont l'âme a été dépravée par le péché peut seul pousser au mal » (2).

Saint Thomas cite, à l'appui de sa thèse, la parole concluante de saint Jacques : « Dieu ne tente jamais pour le mal » (3).

Le seul, le vrai tentateur c'est le diable. Et le diable est légion. Il existe et exerce sur les hommes une influence désastreuse ; c'est un dogme de foi, comme le mystère de l'Incarnation du Verbe.

Le diable a une existence toute faite de haine.

(1) D. Thom., 1e part., q. LXII, a. 3.
(2) D. Thom., II, 2, q. CLXV, a. 1.
(3) Jacq., II, 13.

Et sa haine a pour objet tout ce qui est vrai, bon et beau. Dieu d'abord, le Christ, la Vierge sa mère, l'Église son épouse et l'humanité, qui fut l'occasion de sa chute, lui inspirent une rage éternellement inassouvie.

Il est fixé dans le mal comme dans la haine; saint Jean l'appelle souvent « le malin » (1), « le voleur »(2), « le menteur », « l'homicide »(3). Il a la passion de tuer, de détruire, de flétrir, de dégrader les hommes. Chef des légions infernales, il lance contre nous ceux de ses complices qu'il juge les plus capables de provoquer notre chute.

Suarez regarde comme très probable, qu'il en attache au moins un à la personne de chacun de nous, pour détruire les bons offices de notre Ange gardien (4).

Aujourd'hui, comme nous le constations au chapitre précédent, Lucifer a l'audace de ne plus se cacher. Les récits qui nous viennent des sources mêmes du Palladisme, changent en certitude les probabilités de l'illustre théologien.

C'est ainsi que le démon Asmodée ne perdait jamais de vue la célèbre convertie, Miss Diana Vaughan. Il s'était constitué son protecteur, son inspirateur, son conseil. Il la faisait vivre cons-

(1) 1 Jean, v, 10, 20.
(2) Jean, x, 10.
(3) Jean, vi, 43.
(4) Suarez. de Ang., l. VIII, c, xxxi.

tamment dans le miracle diabolique. Il contribuait, par des sortilèges inouïs, à son éducation luciférienne. Et, lorsqu'il se vit un jour supplanté par la Vierge Lorraine, dont Miss Vaughan avait fait, depuis longtemps, l'ange de ses rêves et sa véritable inspiratrice, sa fureur ne connut plus de bornes. Il se fit accompagner par trois autres méchants démons et vint avec eux faire le siège de son âme. Cette fois, les voies de la douceur furent abandonnées. Ils se jetèrent tous sur elle comme pour la déchirer. L'intervention personnelle de Jeanne d'Arc put seule mettre ces monstres en fuite.

Alors il arriva une étrange transformation. Les démons, que Diana Vaughan avait toujours vus, sous des formes humaines et attrayantes, changèrent d'aspect et devinrent horribles à voir (1).

Le récit de la grande prêtresse de Lucifer, que nous citons sans commentaires et que nous soumettons, comme elle le fait de tous ses écrits, au jugement infaillible de la sainte Église, n'est pas fait pour étonner ceux qui lisent les saintes Écritures. Le diable y est presque toujours représenté sous des formes effroyablement laides, plus laides que le vilain Baphomet de Charleston, qui sert de palladium aux Lucifériens. Crocodile hideux; monstrueux reptile; lion à la gueule sanglante et

(1) Diana Vaughan. *Mémoires d'une Ex-Palladiste.*

enflammée ; toutes ces représentations diaboliques, tirées de l'Écriture sainte, ne sont rien à côté des types infernaux dont le saint homme Job nous trace le portrait.

« Vois : Béhémoth mange du foin comme le bœuf. Sa force est dans ses reins. Il serre sa queue qui est semblable à un cèdre. Ses os sont des tuyaux d'airain ; ses cartilages comme des lames de fer. Il se repose dans les roseaux et avale un fleuve d'une gorgée, sans en être incommodé. Il se flatte même qu'un jour il avalera le Jourdain. On le prendra par les yeux comme à l'hameçon, et, avec des harpons, on percera ses narines » (1).

Et Léviathan ?

« Qui ouvrira ses mâchoires ? Autour de ses dents habite la terreur. Son corps est semblable à une toiture de boucliers fondus ensemble et couverts d'écailles épaisses et serrées. Son éternûment a l'éclat de la foudre. De sa gueule sortent des lampes, comme des torches allumées. Une vapeur brûlante s'échappe de ses narines. Son souffle embrase des charbons » (2).

Il n'est pas inutile, répétons-le, d'insister sur ces manifestations de Satan. Le prince des ténèbres redoute la lumière. Très souvent, il se cache pour se faire oublier. Il ne supporte pas que l'on dise son nom. Il cherche à donner le change sur l'ori-

(1) Job., XL, 10 et suiv.
(2) *Ibid.*, XLI, 5 et suiv.

gine de ses sortilèges, quand ils ne réussissent pas à son gré. Il ne lui déplaît pas qu'on les attribue au magnétisme, au somnambulisme, au spiritisme, à l'hypnotisme. Semblable aux bêtes des forêts, il aime à faire ses coups dans la nuit (1), quand la foi des chrétiens a été amoindrie par ses soins, quand il est parvenu à faire douter de son existence, de sa situation, de son œuvre, de son métier de tentateur.

Désormais, il croit le moment venu de se poser comme le rival de Dieu et il s'affirme; il se fait adorer. A Charleston, à Louisville, à Londres, à Paris et ailleurs, il a ses temples, ses rites, son culte...

Encore une fois, il se trompe. « Satan, le « séducteur de l'univers » (2), va trop vite. « Il croit « être quelque chose et il n'est rien. Il se séduit « lui-même » (3). Dieu seul est tout et saura l'arrêter à temps.

Voilà ce qu'il faut savoir pour éviter les pièges du diable, autant que nous le pouvons. Croire au tentateur, démasquer ses batteries, résister à ses attaques, hypocrites ou violentes, tel est notre rôle. Puis, ayons confiance, Dieu fera le reste.

« Le tentateur, dit le Père Faber, a fait de la tentation une véritable science, au service de son

(1) Ps., CIII, 11.
(2) Apoc., XII, 9.
(3) Galat., VI, 14.



indomptable énergie, de sa puissance presque irrésistible, de son intelligence supérieure, d'une effrayante variété de moyens » (1).

Rien ne l'arrête, le cynique. Il viole tous les sanctuaires les plus sacrés ; pénètre dans les âmes les plus recueillies ; interrompt les occupations les plus saintes ; s'empare de l'imagination, de la mémoire, de la pensée, des sentiments du cœur.... Veillons ! veillons (2) !

« Recommandons-nous à Dieu chaque jour, dit le saint Concile de Trente, dans le Catéchisme romain ; implorons sa sollicitude paternelle et le secours de sa grâce ; bien persuadés que si un tel secours nous faisait défaut, nous tomberions inévitablement dans les fers de cet horrible et cruel ennemi » (3).

Le saint Concile nous donne là un commentaire de la prière de Jésus : « Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

Quelles que soient la malice, l'habileté, la puissance du démon ; quelles que soient la violence de ses attaques, la mise en scène de ses sortilèges, la fureur même de ses coups, l'affliction et la douleur qu'il peut infliger à notre corps ; son

(1) Faber., *Progrès de la vie spirituelle*. Tom. II, ch. XXIV.
(2) Matt., XXVI, 41.
(3) Cat. Rom., IIIe p., c. XXV

pouvoir est limité par la volonté de son Maître. Nous n'avons rien à craindre de lui, si le Seigneur nous protège. Saint Hilarion, saint Antoine, saint Martin et tous les autres saints qui ont subi ses atteintes, se moquaient de ses prouesses et de son charlatanisme, autant que de ses transformations en bêtes hideuses.

En outre, il y a un sanctuaire en nous, dont il ne lui est pas permis de franchir le seuil, c'est notre volonté (1). Il ne peut pas agir sur elle, ni sur notre intelligence. « Dieu seul, dit encore saint Thomas, connaît la condition intérieure de notre âme. Le diable cherche à l'explorer ; c'est tout ce qu'il peut faire » (2).

« Si Dieu est avec nous, comment donc Satan pourrait-il être contre nous » (3) ?

O Dieu, ne nous laissez pas succomber à la tentation de ce maudit !

Heureusement pour notre faiblesse, nous avons un refuge assuré dans les régions du surnaturel, où il ne pénètre pas. En cette matière, il est radicalement stupide.

Saint Martin disait de Jupiter, le grand dieu des païens : « Ce démon est une brute et un imbécile » (4). La sagesse divine lui est tout à fait

(1) D. Thom. I. p., q. CXI.
(2) D. Thom. I. p., q. CXIV, a. 2.
(3) Rom., VIII, 31.
(4) Sulp., Sév., Dialog., II, c. XIII.

étrangère. Le démon a étudié le Christ, il l'a tenté, il l'a suivi avec la plus grande attention, et il s'est toujours trompé sur son compte : « Aucun prince de ce monde ne l'a connu, dit saint Paul, car s'ils l'avaient connu, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de la gloire » (1).

C'est par là que nous échapperons toujours sûrement à celui qui ne connaît pas plus le chrétien, fait « participant de la nature divine » (2), qu'il n'a connu le Christ. C'est dans cette voie que nous introduit le Cœur du divin Maître, quand il veut que nous répétions sa prière, basée tout entière sur notre confiance au Père des Cieux :

« Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

Nous connaissons le tentateur. Ce n'est pas Dieu, ainsi que l'assure saint Jacques ; c'est le démon. Il a, pour exercer ses basses œuvres, un champ de bataille : le monde ; et une loi : la concupiscence. « C'est la concupiscence, ajoute saint Jacques, qui entraîne l'homme et le séduit » (3).

Il y a monde et monde : Celui de Jésus-Christ, « fait par lui » (4) ; qu'il aime, et que Dieu a aimé,

(1) 1 Cor., II, 8.
(2) 2 Pier., I, 4.
(3) Jacq., II, 14.
(4) Jean. I, 10.

au point de donner son Fils unique pour le racheter (1) ; celui de Bélial, éternel ennemi de Jésus-Christ.

Ce dernier est le refuge de la triple concupiscence (2). Un mot résume toute son âme : Égoïsme ; idolâtrie du moi. L'homme de ce monde, maudit par Jésus-Christ « à cause de ses scandales » (3), n'a, pas plus que Satan, l'intelligence de la vie surnaturelle. Il demande tout son bonheur à la terre et ne pense à rien de ce qui est au delà. S'amuser ici-bas, est tout l'idéal de sa félicité. Jésus-Christ n'a pas voulu prier pour ce monde (4), qui est devenu la propriété du maudit (5).

Il a beau jeu, le maudit, au milieu de ces foules infortunées dont l'Esprit-Saint nous retrace le sensualisme effréné, en divers passages des saintes Écritures :

« Comme aux jours de Noé, ils boivent et ils mangent. Ils passent leur temps dans les noces et les festins... (6).

« Comme aux jours de Loth, ils plantent et ils bâtissent ; ils achètent et ils vendent... (7). Satisfaits pourvu qu'ils regorgent des biens de la terre,

(1) Jean, III, 7.
(2) Jean, II, 16.
(3) Matt., XVIII, 7.
(4) Jean, XVII. 9.
(5) Jean, V, 19.
(6) Matt., XXIV, 37, 38.
(7) Luc, XVII.

ils ne connaissent d'autre maître que leurs passions. Dans leur folle ivresse, ils vomissent en propos impurs l'écume de leur impiété... (1).

« Ils n'ont d'autre Dieu que leur ventre (2), et se font une gloire de cette scandaleuse idolâtrie. Orgueilleux, injustes, cupides, sans respect pour leurs parents,... ingrats jusqu'à la cruauté,... (3), ils ne connaissent que la vie animale et ne comprennent rien aux choses de l'Esprit... (4). Ils murmurent à tout propos... leur bouche ne profère que des paroles de blasphèmes... ». (5).

Arrêtons là cette description des Écrivains sacrés. Mais constatons que cette race, qu'on appelle le monde, a commencé avec la première tentation de Satan et ne finira qu'avec les siècles.

Saint Augustin nous en fournit la preuve dans un chapitre de ses confessions, où il nous dépeint les sentiments des païens de son temps. Changeons la date ; la théorie du monde reste la même. Voici les rêves d'or des païens :

« Que la patrie soit prostituée à tous les vices, cela nous importe peu. Qu'elle reste debout, que ses armées soient victorieuses ou, ce qui vaut

(1) Jude, 4.
(2) Philipp., III, 19.
(3) 2 Tim., III, 2.
(4) 1 Cor., II, 14.
(5) 2 Pier., II, 12.

mieux, qu'on nous laisse en paix ; cela suffit. Pourvu que nos richesses augmentent, suffisent à nos profusions de chaque jour, que nous fait le reste ? Que les pauvres, s'ils ont faim, fassent la cour aux riches ! Que les riches, en échange de la protection qu'ils leur accordent, puissent en faire les esclaves de leurs plaisirs ou de leur orgueil ! Que les peuples applaudissent les pourvoyeurs de leurs plaisirs !... Que la loi conserve à chacun sa vigne et ne s'occupe pas de son innocence... Que chacun fasse le mal qu'il lui plaît de faire avec ceux qui consentent... Que les lieux de débauche se multiplient pour ceux qui en désirent... Que là où l'on pourra on fasse bonne chère ; que l'on danse partout à rompre les planchers... ; que les théâtres applaudissent à outrance l'infamie du crime... Que celui qui désapprouve soit banni, lapidé ou livré à la multitude, pour qu'elle en fasse justice, comme un ennemi du bien public ! Qu'il n'y ait pas d'autre religion en dehors de celle qui procure ce bien-être. Quant à la divinité, que chacun l'honore à sa façon et qu'elle nous laisse tranquilles » (1) !

Cette page est-elle écrite en 420 ou en 1896 ? En vérité, le monde est bien la propriété de Lucifer ; le champ d'exploitation des légions infernales ; le foyer des concupiscences ; le centre de la tentation. On l'a dit et on a dit vrai : « De même que

(1) S. Aug. Cité de Dieu, l. II, c. II.

l'Église est comme l'Incarnation continuée de Jésus ; de même le monde est comme l'incarnation de Satan, et, véritablement l'Église du diable (1).

Là il développe tous ses moyens de tentation. Il organise le scandale ; s'insinue habilement et flatte les passions. Il présente à l'homme, trop disposé à l'écouter, toutes les séductions de la concupiscence jusqu'à ce qu'il l'a mis à ses pieds : Ambitions satisfaites, cupidités assouvies, plaisirs sans limites, tu auras tout ce que tu voudras ; mais, prosterne-toi et adore (2).

Dans une réunion ou triangle, qu'il présidait en personne, à Malte, Lucifer parlait ainsi d'un président de la République d'un grand pays qu'il est inutile de nommer ; on le reconnaîtra sans peine :

« J'ai eu dans ce président un bon serviteur. Il a travaillé sans bruit, mais avec zèle, tout en paraissant se désintéresser de la lutte entre les Loges et les scélérats Jésuites. Il a rempli son rôle à merveille, donnant toujours sa signature et jouant le bon enfant... Je lui avais donné l'auréole de l'austérité et je lui octroyais les biens de ce monde, ceux qu'il aime le plus. Je l'ai fait riche, sur sa prière ; car il me supplia, un jour, de le combler d'argent... Souvent, le soir, avant de s'endormir, il pensait à moi et murmurait : « Grand Architecte,

(1) Mgr Gay. *Vie et vertus chrét.*, tom. I.
(2) Matt., IV, 9.

« faites que je meure dans la richesse et je vous « promets de vous servir toujours bien. » Ce chef d'État, cher à mon cœur, a souffert de la méchanceté d'Adonaï, pour avoir consenti à l'expulsion de quelques moines ; mais je lui ai maintenu la richesse. . . . Je lui prépare une place d'honneur chez moi » (1).

Cette inclination déréglée qui est dans toutes les âmes et les porte à des actes contre la loi de Dieu, la raison et l'ordre, c'est la concupiscence.

Elle demeure encore en nous, lorsque nous aimons Dieu par-dessus tout. Elle nous tient toujours attachés, par quelque côté, à, nous ne savons, quelle sympathie désolante pour les infamies de l'enfer. C'est un mal, une honte, qui existe réellement chez tous les hommes ; mais chacun de nous reste le maître de sa volonté. Ni monde, ni démon, ni convoitises de la chair, ni tentations d'aucune sorte — on ne le redira jamais assez — ne peuvent porter atteinte à notre liberté; nous enlever notre responsabilité particulière. Non, rien, pas même les incontestables influences de l'atavisme, qu'il est toujours possible de combattre.

Comment serons-nous délivrés de la tentation, se demande encore saint Thomas ?

Par la garde jalouse de notre liberté, d'abord. Maîtres de nos actes, nous devons placer des sen-

(1) Diana Vaughan. *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, n° 9.

tinelles autour de ce « fort armé, qui est le refuge de la paix » (1). Satan en fait habilement le siège. Il en connaît toute la partie extérieure ; mais, ainsi que nous l'avons constaté, l'intérieur de la place lui échappe. Il n'en a pas le plan et ne peut l'avoir, puisque le surnaturel lui fait horreur. Alors il cherche à la réduire par tous les autres moyens dont il dispose.

Toutes ses théories et toutes ses pratiques tendent à faire de l'homme un esclave et de la société un bagne, où il n'y aurait que des gardes chiourmes et des forçats, comme dans la société païenne. La franc-maçonnerie affiche tout haut cette prétention :

« Tout savoir, toute culture, tout progrès ont pour unique source le loisir, fils de la richesse. L'antiquité n'eût pas légué ses divins trésors de sagesse, d'éducation, de philosophie et de législation, sans le grand bienfait de l'esclavage (!!!). »

Cette suave et appétissante doctrine est celle du diable, sous la signature du F.·. Edmond Lepelletier, rédacteur du *Lyon Républicain*, journal maçonnique (2).

Comme un général vigilant, plaçons des grand'-gardes, qui nous préviennent toujours à temps de la présence de l'ennemi, sous quelque forme qu'il se présente.

(1) Luc, XI, 21.
(2) Cité par la *Croix* du 28 Avril 1896.

Il rampe souvent, comme le vieux serpent de l'Éden, au milieu de ces broussailles, faites de craintes exagérées, d'examens perpétuels inutiles, de scrupules sans fondement. Restons fermes dans la foi et, fût-il un lion dévorant (1), il tournera autour de la forteresse que la liberté protège ; il n'en franchira jamais le seuil.

Veillons ; mais prions aussi. Le divin Cœur de Jésus nous a fourni le remède le plus puissant, l'arme la plus irrésistible : « Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

Nous adressons à Dieu cette belle prière, avec la certitude qu'un père ne peut consentir à la perte de ses enfants.

« Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vos corps sont les membres du Christ (2) ? Dieu est donc intéressé à défendre les membres de son Fils. C'es lui qu'il défend, c'est son honneur, quand il le soutient dans les luttes. Et il ne perd jamais de vue les âmes saintes qui le prient et qui l'aiment.

Sainte Cathérine de Sienne en est un exemple des plus remarquables. Voici comment saint François de Sales raconte, en son gracieux langage, l'histoire de l'un de ses combats :

« Le malin esprit eut congé de Dieu d'affaiblir la pudicité de cette sainte vierge, avec le plus de

(1) 1 Pier., v, 8.
(2) 1 Cor., vi, 15.

rage qu'il pourrait, pourvu toutefois qu'il ne la touchât point. Il fit donc toutes sortes d'impudiques suggestions à son cœur, et, pour tant plus l'émouvoir, venant avec ses compagnons en forme d'hommes et de femmes, il faisait mille et mille sortes de charnalités et lubricités à sa vue, ajoutant des paroles et semonces très déshonnêtes. Et, bien que ces choses fussent extérieures, il est sûr que, par le moyen des sens, elles pénétraient bien avant dedans le cœur de la vierge, lequel, comme elle confessait elle-même, en était tout plein, ne lui restant plus que la fine volonté supérieure qui ne fût agitée de cette tempête de vilenies et délectation charnelle. Ce qui dura fort longuement, jusqu'à tant qu'un jour Notre-Seigneur lui apparut, et elle lui dit : — « Où étiez-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur était plein de tant de ténèbres et d'ordures? « A quoi il répondit: — « J'étais dedans ton cœur, ma fille. — Et comment, répliqua-t-elle, habitiez-vous dedans mon cœur, où il y avait tant de vilenies? Habitez-vous donc en des lieux si déshonnêtes? » Et Notre-Seigneur lui dit : — « Dis-moi, ces tiennes sales cogitations de ton cœur te donnaient-elles plaisir ou tristesse, amertume ou délectation? » « Et elle lui dit : — « Extrême amertume et tristesse. » Et lui répliqua : — « Qui était celui qui mettait cette grande amertume et tristesse dedans ton cœur, sinon moi, qui demeurais caché dedans le milieu

de ton âme ? Crois, ma fille, que si je n'eusse pas été présent, ces pensées qui étaient autour de ta volonté et ne pouvaient l'entamer, l'eussent sans doute surmontée et seraient entrées dedans, eussent été reçues avec plaisir par ton libéral arbitre, et ainsi eussent donné la mort à ton âme » (1).

Puisque nous sommes à la grande école de saint François de Sales, retenons bien la loi de la tentation, qu'il résume admirablement en deux mots, dans le chapitre précédent :

« Satan, le monde et la chair, voyant une âme épousée au Fils de Dieu, lui envoient des tentations et suggestions, par lesquelles : 1° Le péché lui est proposé. 2° Sur quoi, elle se plaît ou se déplaît. 3° Enfin, elle consent ou elle refuse. Ce sont les trois degrés pour descendre à l'iniquité : La tentation, la délectation et le consentement..... Ces trois actions se reconnaissent palpablement aux grands et énormes péchés » (2).

D'où il suit que la concupiscence qui pousse à la révolte contre Dieu, n'est pas la révolte. Ceci soit dit et bien compris, pour la consolation et la paix, autant que pour la direction et l'encouragement de certaines âmes timorées, qui, sous les efforts de la tentation par la concupiscence, se désolent et faiblissent dans la lutte, parce qu'elles

(1) *Vie dévote*, IVe part., c. IV.
(2) *Vie dévote*, IVe p., c. III.

prennent trop aisément la provocation pour le mal.

Quand les petits enfants voient une bête qui les épouvante, dit encore l'aimable saint François de Sales, ils courent se jeter, en criant, dans les bras de leur père. Ainsi, devons-nous, aux premières attaques de la tentation, nous jeter dans les bras de la miséricorde de notre Père des Cieux, en poussant, avec le Cœur de Jésus, le cri de détresse : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation ! »

Nous vous demandons, ô mon Dieu, de supprimer ou seulement d'abréger les jours de l'épreuve. « Éloignez de nous ce calice, s'il se peut ! » Et, si cela ne se peut pas, « que votre adorable volonté soit faite » ; Nous voulons subir la tentation, mais donnez-nous les grâces nécessaires pour l'affronter dignement et bravement, comme le fit, au désert, notre divin Précepteur.

Cœur de Jésus, source de toute grâce, nous vous resterons toujours parfaitement unis ; vivant comme vous, de vous et avec vous ; réglant notre conduite sur vos saintes inspirations ; luttant avec la certitude du triomphe, pleins de confiance dans votre cri de miséricorde :

« Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

CHAPITRE XIII.

Mais délivrez-nous du mal.

Le seul mal. — La douleur. — Sa consolation. — Sa cause. La délivranee. — L'épreuve. — La transformation de la vie. — Les triomphes de la douleur.

Il ne saurait y avoir d'autre mal que le péché ; la négation de l'Être, la révolte insensée du néant.

Le mal, c'est le démon, avec ses tentations de toute nature ; c'est le résultat de notre lâcheté, de nos faiblesses dans la lutte.

De ce mal, principe de haine contre Dieu et de chute effroyable dans l'éternelle expiation, il est indispensable et urgent que nous demandions la délivrance : Père ! « Délivrez-nous du mal ».

Mais, fait observer saint Thomas (1), cette demande est générale et s'applique à tout ce qui est considéré comme un mal dans le monde. Nous avons prié pour être délivrés du péché ; pourquoi ne le ferions-nous pas, pour être débarrassés des peines, des adversités, des afflic-

(1) Opusc. v.

tions qui nous accablent sans cesse ? Pourquoi le Cœur de Jésus, « l'homme des douleurs » (1), en nous enseignant à prier, aurait-il oublié la douleur ?

Non, il ne pouvait ni l'oublier, ni la négliger dans son Oraison divine, cette douleur qui tortura son âme sainte à Gethsémani ; cette douleur poignante, inénarrable, qui fit sortir miraculeusement de ses veines une sueur de sang. Le cri d'angoisse : « Mon Père, que ce calice passe loin de moi, si c'est possible » (1), est-il autre chose que la reproduction de la demande du *Pater* : « Délivrez-nous du mal » ?

La douleur est une des conditions les plus indéniables de la vie humaine. Du berceau à la tombe, toute notre existence se résume dans ces trois mots : Naître, souffrir et mourir. La naissance et la mort sont, même, deux aspects différents de la souffrance.

Oui, l'existence de la douleur est un fait que nul ne s'avise de nier ; ce serait folie. Il n'était pas autre chose qu'un fou le philosophe de l'antiquité païenne, qui s'écriait, dans un accès de son délire : Douleur, tu n'es qu'un mot !

Les chrétiens n'en sont pas plus exempts que leurs adversaires ; mais ils ont une autre manière de la comprendre et de la supporter. L'orgueil calme du stoïcien fut un oreiller suffisant, du

( ) Isaïe, LIII, 3.

moins en apparence, pour quelques têtes exceptionnellement organisées. Le grand nombre, la multitude n'a jamais pu s'en contenter. En réalité, parmi les philosophes du paganisme, le stoïcien qui a su religieusement souffrir, n'a existé qu'à l'état d'exception et de prodige.

Or, les exceptions et les prodiges disparaissent, devant l'universalité d'un fait, comme la souffrance.

Dieu lui-même prépare l'esprit et le cœur du chrétien à l'intelligence et à l'acceptation de la douleur. Il se charge de le soutenir, au besoin, et de le consoler. Il lui promet de ne jamais l'abandonner dans les moments pénibles. Le Cœur de Jésus n'hésite pas à lui en donner l'assurance, dans son admirable sermon après la Cène :

« Et moi je prierai mon Père, et il vous donnera un consolateur qui demeurera éternellement avec vous » (1).

La douleur n'était pas dans les desseins primitifs de Dieu, sur la vie terrestre de l'homme. Le travail, qui nous rapproche de la vie divine, toujours agissante et féconde, devait être facile, agréable, exempt de toute peine et de toute fatigue ; fait uniquement pour réjouir et charmer les habitants de l'Éden (2). La demeure d'Adam était

(1) Jean, XIV, 16.

(2) S. Aug. De Gen., adlitt., l. 1, ch. VIII.

et devait rester, selon l'expression de l'Ecriture, un paradis de volupté » (1). Son âme était un vrai paradis aussi ; mais infiniment plus beau et plus orné que l'autre. Pas d'ombre d'affliction et de souffrance, dans cet apprentissage de la vie céleste.

La douleur n'est donc pas d'institution divine.

Il n'est pas difficile d'en trouver la cause, dans la violation des lois de Dieu par la créature. L'homme a outragé son Créateur et donné, par le fait même, une fausse direction, aux liens qui le rattachent à lui.

« Il avait reçu de Dieu, dit saint Ambroise, le privilège de ne point mourir et de ne point souffrir. Sa désobéissance fut cause de sa mort. Il ne peut attribuer qu'à lui-même la souffrance, qui en est l'avant-coureur » (2).

Elle est le châtiment du péché. Le péché m'a séparé de vous, ô mon Dieu ; et cette séparation est le principe de mes afflictions et de mes larmes. Votre prophète ne me laisse pas, à ce sujet, la moindre illusion : « Ta perte, ô Israël, ne vient « que de toi. De moi seul viendra le secours » (3).

Je le sens bien, d'ailleurs ; ma souffrance est en raison directe de l'éloignement où je me trouve de

(1) Gen., II, 8.
(2) De paradis., ch. VII.
(3) Osée, XIII, 9.

Celui qui doit être et sera, un jour, mon éternelle joie. Plus vous êtes bon, miséricordieux, plein d'amour pour moi, Seigneur, plus je souffre. Et il en sera ainsi, jusqu'à ce que mon expiation, mon acceptation loyale et généreuse de la douleur, le pardon de votre miséricorde, auront abrégé et supprimé la distance.

C'est pourquoi je m'unis avec une contrition sérieuse, sincère, et un ardent amour, au Cœur si cruellement immolé sur les autels de votre justice, pour vous dire : Père très saint et très bon, « Délivrez-nous du mal ! »

Dieu, selon la doctrine de saint Thomas (1), peut supprimer et supprime parfois la douleur. « Il est fidèle, dit saint Paul, et ne souffre pas que la peine soit au-dessus de nos forces » (2). Aussi, quand il voit que l'homme est trop faible, qu'il est incapable de résister, il exauce sa prière, le délivre de ses maux, arrête le désastre qui est prêt à fondre sur lui, guérit ses infirmités, et n'exige pas de lui des efforts héroïques.

Pourquoi faut-il que, dans notre société moderne, où le despotisme de la matière fait tant de malheureux, au lieu de supprimer pour eux toute culture morale et religieuse, on n'apprenne pas à ces parias de la civilisation la consolante doctrine du *Pater !*

(1) Opusc. v.
(2) 1 Cor., x, 13.

Combien seraient soulagés s'ils levaient leurs yeux suppliants vers Celui qui, seul, peut mettre un terme à la souffrance.

« Je succombe, ô mon Dieu, sans le poids du travail et de l'exploitation brutale des cupides. Il me semble que la douleur, la fatigue, brisent mes os et déchirent mes entrailles. Toutes les amertumes d'une vie de misère fondent sur ma famille et sur moi. Le froid et la faim viennent assaillir ma demeure comme deux bêtes féroces prêtes à me dévorer. Encore, si j'avais toujours une demeure ! Mais je n'ai pas même une tente pour abri, et la pierre du chemin est bien froide pour que j'y repose ma tête. J'ai frappé vainement à la porte des jouisseurs, qui m'ont ruiné et jeté à la rue ; ils m'ont refusé, comme au pauvre Lazare, les miettes tombées de la table de leurs valets. Tandis qu'ils boivent leurs vins exquis, achetés avec le fruit de mes sueurs, il faut, pour me désaltérer, que je boive mes larmes.....

Seigneur ! Seigneur ! une fièvre ardente me dévore.

Maudire une société, dont je parais être le rebut ; blasphémer une Providence qui m'a placé si bas ; me jeter à l'aventure dans l'armée de la haine ; ne prendre conseil que de mon désespoir ; c'est là tout ce qui me reste.....

Mais, Seigneur, cela c'est le mal : Je ne le ferai

pas. Je suis un mauvais fils, peut-être : N'êtes-vous pas le meilleur des Pères?

De grâce, Père des cieux, avez pitié de moi. De ce mal et de toutes mes souffrances, je vous en conjure, par le Cœur de votre divin Fils, hâtez-vous de me délivrer!

Et voilà que la bonté de Dieu supprime, en effet, en lui montrant la Croix de Jésus, les tribulations du désespéré de la terre, « qui a mis en lui sa confiance » (1).

C'est l'histoire de tous les jours.

Le Cœur de Jésus, dans la divine prière, nous fait dire : Délivrez-nous du mal, et non pas : Délivrez-nous de la douleur. C'est que la douleur procure à l'homme de grands bienfaits. Elle est une épreuve, dit Tertullien : l'épreuve de l'amour (2).

L'essentiel est de la supporter comme il faut.

La douleur qui sauva le bon larron le conduisit directement au ciel, parce qu'il souffrait pour Jésus-Christ (3). La même douleur, subie avec une rage diabolique, perdit pour jamais le mauvais larron.

Saint Bernard indique trois manières de rendre fructueuse l'épreuve de la souffrance :

« Celui qui vit sous l'empire de la crainte, dit-il,

(1) Ps., XXX, 1.
(2) Tertul., *De patient.*, ch. XII.
(3) Luc, XXIII, 43.

porte sa croix patiemment. Celui qui progresse dans l'espérance la porte résolument et avec courage. Celui qui est consommé dans l'amour l'embrasse avec enthousiasme » (1).

Heureuse l'âme qui est parvenue à ce degré ! Elle dit, comme nous : Délivrez-nous du mal ; mais elle se réjouit à la pensée que le mal ne saurait atteindre un cœur brûlant d'amour. Ne lui dites pas qu'elle souffre. Elle vous répondrait qu'elle aime à souffrir pour Celui qui a souffert, dans son corps et dans son âme, toutes les tortures de l'enfer, en vue de son bonheur éternel.

Délivrez-la du mal, Seigneur, mais laissez-lui ses afflictions et ses tristesses, qui engendrent la vie.

A la première Mère des vivants, il fut dit : « Tu enfanteras dans la douleur » (2).

Et je vois la seconde Mère, la Bienheureuse Vierge Marie, qui enfante une race divine, au pied de la croix de Jésus. Elle ne manifeste, au plus fort de ses tortures, ni défaillance, ni faiblesse. Elle est debout (3).

Elle est debout et elle se tait. Elle se renferme dans ses tristesses. Maîtresse d'elle-même, calme et résignée, elle sait que les grandes douleurs sont muettes. Son Jésus se taisait lorsqu'il était abreuvé

(1) S. Bern. Serm. de S. André.
(2) Gen., III, 16.
(3) Jean, XIX, 25.

d'amertumes (1); pourquoi ne ferait-elle pas comme lui ?

Qu'elles sont pitoyables, les éplorées de ce monde, dont les plaintes bruyantes ressemblent plutôt à une protestation qu'à l'acceptation de l'épreuve ! Dévotes à leurs heures, elles blasphèment comme des païennes, dès que la verge de la justice divine s'appesantit sur elles. Et, parfois, elles chantent en société, pour apitoyer leurs pareilles, des romances consolatrices, sous des oripeaux malséants.

La société ne s'y trompe pas et rit de leurs poses grotesques. Une de ces éplorées recevait, un jour, un sonnet, que l'auteur concluait par ce trait de mordante ironie :

« ..... Dieu fit les Anges, s'il vous plaît,
Pour admirer la beauté qui se voile
Et consoler la douleur qui se tait » (2).

Le piano cessa-t-il de pleurer « la romance du Saule » ? Il est permis d'en douter. Le monde est si peu intelligent des choses qui touchent au surnaturel ! Ses douleurs sont vaines, fugitives, ridicules ou hypocrites. Et, si elles sont profondes, elles deviennent trop souvent, hélas ! la source d'un incurable désespoir.

O Mère des douleurs, vous dont le glaive, prédit

(1) Matt., XXVI, 63.
(2) L. Veuillot. Satires. A une éplorée.

par Siméon (1), a constamment transpercé l'âme sainte, vous n'êtes jamais descendue à ces vulgarités de la douleur mondaine. Vous ne pouviez, dit quelque part saint Ambroise, vous mésallier à ce point. Daignez nous faire comprendre la grandeur de votre attitude et nous obtenir, dans nos tribulations, la grâce du silence !

« Le silence, écrit excellemment le P. Faber, est l'atmosphère propre de la croix. Les meilleures croix sont secrètes ; et nous pouvons être silencieux, sous le poids de celles qui ne sont pas secrètes » (2).

Un autre bienfait de la douleur c'est qu'elle transforme et surnaturalise la vie de l'homme. Elle le sanctifie, en travaillant toutes les parties de son être. Elle l'arrête quand il veut déserter le devoir ; et le ramène quand ses écarts sont un fait accompli. Elle arrive à en faire un vrai disciple de Jésus-Christ, portant sa croix (3), le suivant au Calvaire, au tombeau, à la résurrection et au ciel, « dans les puissances du Seigneur » (4).

L'homme qui accepte la douleur et subit convenablement l'épreuve, accomplit en lui ce qui

(1) Luc, III, 35.
(2) *Le pied de la croix. 5e douleur.*
(3) Luc, IX, 23.
(4) Ps., LXX, 16.

manque aux souffrancesdu Christ (1) ; pour être, comme lui, transfiguré dans la gloire (2).

Voilà ce qui explique la joie des saints et des martyrs au milieu de leurs tortures physiques et morales. C'est le secret de leur courage et de leur force. Ils supportaient tout avec bonheur, par amour pour Jésus-Christ.

« S'affliger et se réjouir à la fois sont chose possible, même pour nous, dont le péché a troublé la vie intérieure. Mais c'est en Jésus et en Marie qu'est bien cette union parfaite de la plus extrême joie avec la douleur la plus vive : Elle fut un état permanent de leur vie terrestre » (3).

Cette considération a été pour les saints une source de mérites et de grâces. Elle les a rendus triomphants par la douleur. L'apôtre saint Paul le proclame avec transport :

« Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations » (4).

« A Dieu ne plaise que je me glorifie autrement « qu'en la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (5).

« Pour moi, vivre c'est le Christ » (6).

(1) Coloss., I, 24.
(2) Rom., VIII, 17.
(3) Faber. *Le pied de la croix. Le martyre de Marie*, § V.
(4) 2 Cor., VII, 4.
(5) Galat., VI, 14.
(6) Philipp., I, 21.

« Afin que la vertu du Christ habite en moi, je « me glorifierai volontiers de mes infirmités ; car « je suis puissant quand je souffre » (1).

D'autres ont entendu, de la même manière que saint Paul, la parole du Maître, s'écriant de toute l'ardeur de son immense amour : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang et comme je me sens pressé de le voir s'accomplir » (2) !

Ils n'ont pas su dire alors : Délivrez-nous de la souffrance ! Mais écoutons leur interprétation de la divine prière :

« Ou souffrir, ou mourir » (3) !

« Toujours souffrir et jamais mourir » (4) !

« Souffrir et être méprisé pour vous » (5) !

C'est bien là le triomphe par la douleur. « Quand l'âme s'enlève vers Dieu, libre de toute douleur et de tout supplice, elle déploie des ailes merveilleusement belles et d'une noble envergure, qui portent son chaste et pur amour dans les embrassements divins » (6).

Dieu, dit saint Thomas, nous délivre de l'adversité de quatre manières différentes, quand nous l'en prions. Il supprime la douleur. Il la console.

(1) 2 Cor., XII, 9, 10.
(2) Luc, XII, 50.
(3) Sainte Thérèse.
(4) Sainte Madeleine de Pazzi.
(5) S. Jean de la croix.
(6) S. Aug. *De morib. Eccl.*

Il la récompense. Il la fait aimer (1). C'est la thèse que nous avons développée dans ce chapitre, dont la conclusion naturelle est la demande formulée par le Cœur de Jésus, dans sa très sainte et très efficace prière : « Délivrez-nous du mal », c'est-à-dire, du péché.

Quant à nos tribulations et à nos détresses, nous voulons demeurer toujours unis avec Notre-Seigneur, agonisant au jardin des Oliviers, et dire encore avec lui : « Père, que ce calice, s'il est possible, s'éloigne de nous. Mais, dans tous les cas, que votre volonté soit faite et non la nôtre. »

Si votre volonté adorable nous entraîne plus loin, jusqu'à l'héroïsme du dévouement et du sacrifice ; dans ce purgatoire anticipé de la terre, comme les âmes saintes dans les flammes de l'expiation, nous serons heureux de vivre, pour votre gloire, de souffrance et d'amour.

(1) Opusc. v.

CHAPITRE XIV.

Ainsi-soit-il ! Amen !

Confirmation des résultats de la Prière du Cœur de Jésus — Satan enchaîné. — La fin. — Les Béatitudes. — Le triomphe.

Amen. Ce mot, dit saint Thomas (1), est la confirmation de toutes les demandes du *Pater*.

Un jour viendra, où la leçon donnée par le Cœur de Jésus à ses apôtres obtiendra le résultat qu'il en attendait.

L'homme qui aura compris, théoriquement et pratiquement, cette révélation sublime, sera devenu en toute vérité le « frère, le cohéritier de Jésus-Christ », « l'héritier de Dieu » (2) et de son royaume éternel.

Par lui, Dieu sera glorifié selon ses désirs ; et il sera glorifié lui-même, selon la promesse de l'Apôtre, pour les siècles éternels.

Le Père, qui habite les cieux, lui fera rencontrer

(1) Opusc. v.

(2) Rom., VIII, 17.

dans sa royale demeure, la multitude de frères, apôtres, martyrs, confesseurs, vierges, saints et saintes de toutes les latitudes; qui auront, comme lui, traversé les vicissitudes de l'épreuve; et qui seront, avec lui, les membres désormais réunis de la famille divine.

Quel spectacle merveilleux que celui de cette famille, « race choisie » (1), enivrée de bonheur, où tous les élus se connaissent, dit saint Grégoire, qu'ils se soient ou non connus sur la terre (2) !

Le chrétien, élevé à l'école du *Pater*, retrouvera aussi, là haut, tous les trésors accumulés de vertus et de mérites, que la souveraine bonté a inscrits à son actif, sur le Livre de vie, pour qu'il soit environné d'honneur et digne de louer le nom du trois fois saint.

Il a fait régner Jésus-Christ dans son cœur, au prix de bien des sacrifices. Il a maintenu de tout son pouvoir le règne de Dieu sur la terre : Rien ne sera oublié, par Celui qui récompense généreusement le verre d'eau fraîche donné en son nom (3).

Il comprendra combien il lui fut utile et doux d'accomplir, en toutes choses, la très adorable volonté de Dieu; puisque Dieu voulait et ne pouvait vouloir que son bonheur.

(1) Pier., II, 9.
(2) S. Grég. le Grand. *Dial.* l. IV, ch. XXXIX.
(3) Matt , x, 42.

Certes, il lui en a coûté, quelquefois, de vivr ainsi du bon plaisir de Dieu ; et de lui tendre la main pour en obtenir la nourriture de son cœur et celle de son âme.

Il lui en a coûté d'imposer silence à son orgueil, de modérer ses désirs, d'être chaste dans une atmosphère de concupiscence charnelle, de pardonner à ses ennemis.

Il a dû lutter vigoureusement, quand il a fallu résister aux tentations séduisantes du monde ; repousser les innombrables et faciles occasions de satisfaire ses volontés et ses caprices, que lui offrait Satan sous des formes habiles, hypocrites et souvent brutales.

Il a souffert, beaucoup souffert des épreuves, des douleurs, des afflictions et des tristesses, dont la vie est semée. Il a, peut-être, vu l'iniquité cynique et triomphante, la persécution et même la mort, se dresser contre lui.

Mais ce n'est pas en vain qu'il a demandé sa délivrance.

Le maudit est désormais enchaîné ; dans l'impuissance de nuire :

« Et je vis un Ange qui descendait du ciel ayant
« la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa
« main.

« Et il prit le dragon, l'ancien serpent qui est le
« Diable et Satan, il le lia pour mille ans.

« Et il le jeta dans l'abîme et l'y enferma, et il « mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus « les nations » (1).

L'heure du triomphe suprême a sonné ; l'heure où le Christ de Dieu, suivi des fidèles amis de son Cœur, démontrera l'irrésistible puissance, l'indéniable efficacité de sa prière, en prenant possession de la terre nouvelle et des nouveaux cieux qu'il leur a promis.

« Et je vis un ciel nouveau et une terre nou« velle ; car le premier ciel et la première terre « sont passés...

« Et je vis la nouvelle Jérusalem qui venait de « Dieu et descendait du ciel, ornée comme l'est « une épouse pour son époux.

« Et j'entendis une voix puissante qui venait du « trône et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu « avec les hommes ; et il demeurera avec eux ; et « ils seront son peuple, et Dieu, lui-même, sera « leur Dieu.

« Il essuiera toutes les larmes de leurs yeux et la « mort ne sera plus, ni le deuil, ni les cris, ni la « douleur. Le premier état est passé » (2).

Oui, tout sera passé. La délivrance est complète. Les promesses divines sont réalisées.

Le royaume du ciel appartient aux pauvres, dé-

(1) Apoc., XX, 1, 2, 3.
(2) Apoc., XXI, 1, 4.

tachés d'esprit et de cœur des biens de ce monde.

Les doux possèdent la terre nouvelle, où règne éternellement celui qui leur avait dit : « Je suis doux et humble de cœur » (1).

La consolation et la joie inondent le cœur de ceux qui pleuraient; âmes méconnues, calomniées, trahies, victimes des mauvais.

« Celui qui est appelé le Fidèle, le Véritable, qui « juge avec justice..., le Verbe de Dieu » (2), est la nourriture de ceux qui avaient faim et soif de la justice. Ils vivent de lui jusqu'à complète satiété.

Les miséricordieux ont obtenu miséricorde.

Les cœurs purs ne cessent de contempler la pureté de Dieu.

« Le Prince de la paix » (3), est le Père de tous les pacifiques.

Les persécutés du monde et de l'enfer se réjouissent et tressaillent d'allégresse, parce qu'ils possèdent, sans crainte de le perdre, « Dieu, leur magnifique récompense » (4).

Voilà donc les béatitudes, prêchées par le Verbe sur la montagne (5), complètement réalisées. Voilà toutes les demandes du *Pater* exaucées. Voilà le

(1) Matt., XI, 29.
(2) Apoc., XIX, 11.
(3) Isaïe, IX, 6.
(4) Gen., XV, 1.
(5) Matt., V, 3 et suiv.

Père qui est aux cieux satisfait, au milieu de son peuple d'élus, qui ne cesse de chanter sa gloire.

« Tout est accompli... (1). Voilà que je viens « bientôt et ma récompense est avec moi, dit « l'Agneau, du haut de son trône. « Je vais rendre « à chacun selon ses œuvres. »

« Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le « dernier, le commencement et la fin.

« Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans « le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à « l'arbre de vie.

« Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour rendre « témoignage de ces choses...

« L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Que celui « qui entend, dise : Viens. Que celui qui a soif. « reçoive gratuitement l'eau de la vie. »

« Oui, je viens bientôt. »

« *Amen*. Venez, Seigneur Jésus ! »

(1) Apoc., XXI.

TABLE DES MATIÈRES

6...





Librairie Saint-Joseph — TOLRA, Libraire-Editeur

28, Rue d'Assas et Rue de Vaugirard, 76, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE, 1er NUMÉRO, OCTOBRE 1896

L'ÉCHO
DES
PRESBYTÈRES

Prédications - Sciences Sacrées - Questions diverses

SEULE REVUE

traitant de préférence

LES SUJETS DEMANDÉS PAR LES ABONNÉS

Paraît le 5 et le 20 de chaque mois

et forme par an 2 forts vol. grand in-8° raisin (25 × 16)

In fide et veritate.
(1 Tim., II, 7.)



Dic nobis placentia.
(Isa. XXX, 10.)

Et cùm quæsierit respondebo illi.
(Job. XXXI, 14.)

ABONNEMENTS : France, Un An, **8** francs ; Six Mois, **5** francs ; Trois Mois, **3** francs. — **ÉTRANGER** : un an, **10** francs.

Plusieurs abonnements à la même adresse *(trois au moins)*, 10 o/o de remise. **Par 10 abonnements et au-dessus,** 15 o/o de remise.

ENVOI D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN GRATUIT
SUR DEMANDE AFFRANCHIE.



IMP. BOY, ST-ÉTIENNE, RUE DE LA LOIRE, 18.



